

Le Monde

NATIONAL
GEOGRAPHIC

HISTOIRE
& CIVILISATIONS

HISTOIRE

& CIVILISATIONS

HORS-SÉRIE



ALEXANDRE
LE GRAND

LE CONQUÉRANT
ABSOLU



À l'échelle de la planète, la Méditerranée n'est qu'un confetti. C'est pourtant sur ses rives que les grandes pages de l'Histoire universelle se sont écrites. Passerelle entre l'Orient et l'Occident, la Grande Bleue fut une mer d'aventure, celle des marins et pirates grecs, phéniciens ou étrusques, des conquérants romains et musulmans... Elle a vu s'affronter des empires, connu les bouleversements coloniaux, et reste au cœur de l'actualité avec les drames des migrations.

Les meilleurs spécialistes vous embarquent dans une extraordinaire odyssée méditerranéenne, avec des cartes originales et des documents exceptionnels.

L'HISTOIRE DE LA MÉDITERRANÉE

Un hors-série **Le Monde**  - 188 pages - 12 €
Chez votre marchand de journaux

SOMMAIRE

ÉDITORIAL	7
PHILIPPE II, ROI DE MACÉDOINE	12
<i>Dossier : L'éducation d'Alexandre</i>	28
LA CONQUÊTE DE L'EMPIRE PERSE	32
<i>Dossier : Une armée invincible</i>	48
LA MARCHÉ VERS L'INDE	54
MORT ET HÉRITAGE D'ALEXANDRE	70
<i>Dossier : Alexandrie, à la croisée des cultures</i>	82
LE PARTAGE DE L'EMPIRE	88
LES ROYAUMES HELLÉNISTIQUES	102
LES NOUVELLES PUISSANCES	120
<i>Dossier : Les rois de Pergame</i>	142
ANNEXES	140
<i>L'Empire d'Alexandre et les royaumes hellénistiques</i>	142
<i>Chronologie comparée : L'Empire d'Alexandre le Grand,</i> <i>l'Italie et l'ouest de la Méditerranée, les autres civilisations</i> ..	144



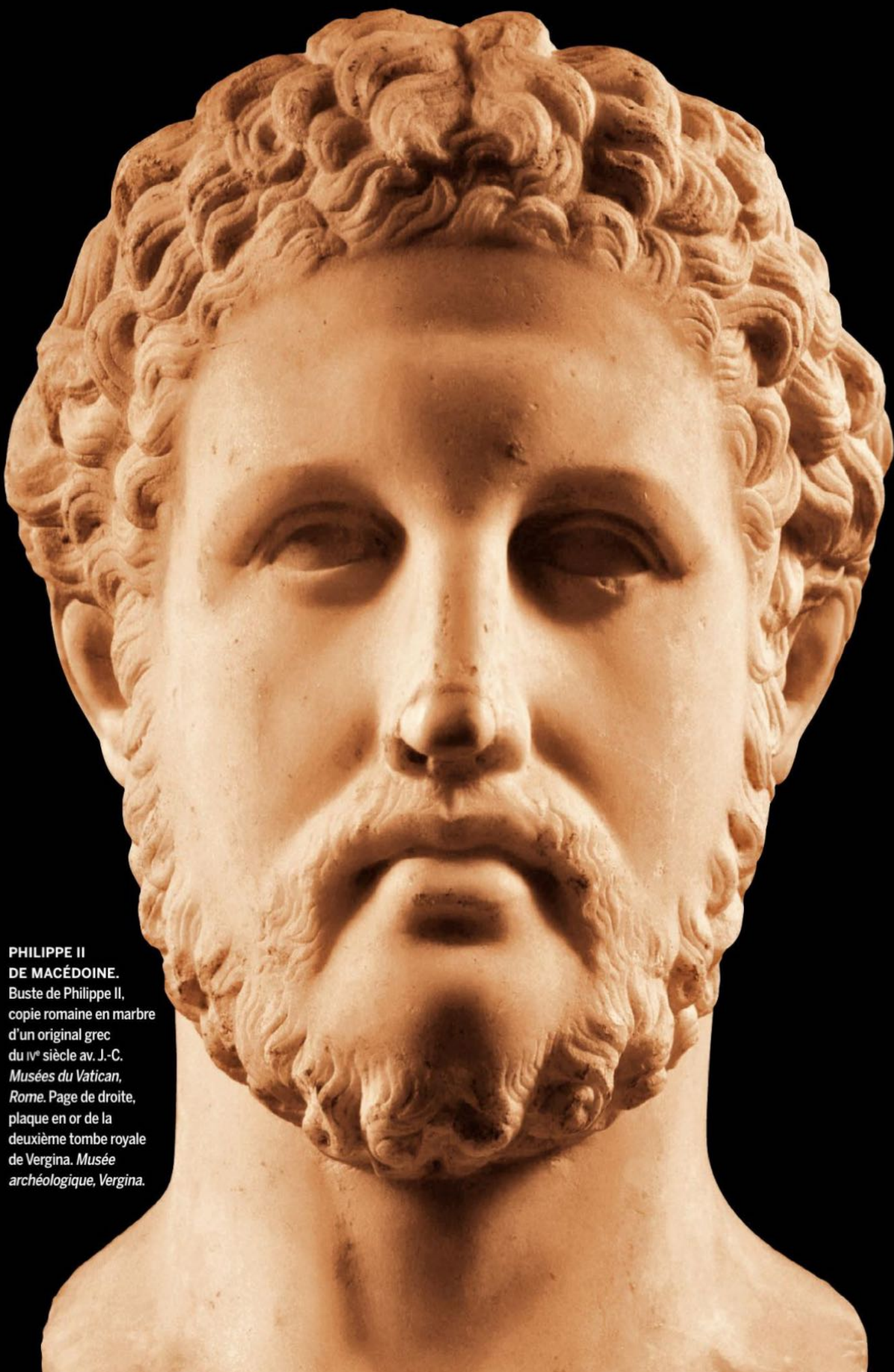




ÉDITORIAL

L'avènement d'Alexandre le Grand transforma profondément le monde antique, et en particulier le paysage de la Grèce de la période classique. Outrepasant les rivalités et les conflits qui divisaient les cités grecques, le jeune monarque étendit son pouvoir de sa Macédoine natale à l'ensemble du Proche-Orient en quelques années seulement. À la tête de troupes aguerries, il conquiert l'immense territoire, auparavant sous domination perse, qui s'étendait de l'Égypte jusqu'au nord de l'Inde, et il y propagea la culture hellénique. Après sa mort, cet « empire universel » fut démembré par ses successeurs, les diadoques. Aucun de ses héritiers ne sut égaler son audace héroïque ni son ambition magnanime. Grâce à ses nombreux exploits, Alexandre le Grand fut élevé, peu de temps après sa mort inattendue à Babylone, au rang de figure mythique : il devint le dernier grand héros hellène, et même, comme il l'avait souhaité, un demi-dieu. Sa longue marche victorieuse sur plusieurs milliers de kilomètres constitue la plus grande épopée de l'histoire grecque. Dans son sillon, la culture grecque connut un nouvel âge d'or, que ce soit à Alexandrie, en Égypte, où se trouvait son tombeau, ou dans les autres cités des nouveaux royaumes grecs. Nombreux furent par la suite les hommes d'État qui, de Jules César à Napoléon, vouèrent une immense admiration à Alexandre. Le récit de ses exploits et sa personnalité charismatique ont contribué à forger la figure de l'un des personnages les plus fascinants de l'Antiquité et, plus largement, de l'histoire universelle. Ce livre retrace avec précision, par le récit de ses faits et de ses exploits, la vie d'Alexandre, de ses grands succès historiques jusqu'au morcellement de son empire, lorsqu'il passa sous la coupe des diadoques, qui guerroyèrent pendant plusieurs décennies et créèrent de nouveaux royaumes – que Rome soumit par la suite. Au cours de cette période d'un intérêt historique majeur, baignée par un climat de batailles incessantes, s'observe l'avènement et le déclin d'un empire universel. Ce fut, en somme, une époque riche, mouvementée et dramatique, animée par de grands personnages à la fin tragique.

PAGE DE GAUCHE. Attribué par Pline l'Ancien aux frères Apollonius et Tauriscus de Tralles, le *Taureau Farnèse* est l'un des chefs-d'œuvre de la sculpture hellénistique de l'école de Rhodes. Il fut trouvé dans les thermes de Caracalla, à Rome. Musée archéologique national, Naples.



**PHILIPPE II
DE MACÉDOINE.**
Buste de Philippe II,
copie romaine en marbre
d'un original grec
du IV^e siècle av. J.-C.
*Musées du Vatican,
Rome.* Page de droite,
plaque en or de la
deuxième tombe royale
de Vergina. *Musée
archéologique, Vergina.*



PHILIPPE II, ROI DE MACÉDOINE



Philippe II accéda au pouvoir alors que la Macédoine luttait sans succès sur plusieurs fronts. Sa réforme radicale de l'armée – création d'unités, mise en place de tactiques nouvelles, adoption d'armes innovantes – fit de son royaume la plus grande puissance militaire contemporaine. En 23 ans de règne, il parvint à dominer toute la Grèce et à poser les fondations sur lesquelles son fils Alexandre érigea un empire.



Alexandre naquit en 356 av. J.-C. à Pella, capitale du royaume de Macédoine. Il était le fils du roi Philippe II et de la reine Olympias, princesse du royaume des Molosses et fille de Néoptolème I^{er}, roi d'Épire. Le jeune Alexandre pouvait également s'enorgueillir d'une ascendance mythique qui le reliait aux plus célèbres héros grecs. Du côté de sa mère, la lignée remontait, selon la légende, à Néoptolème, fils du grand guerrier de l'épopée homérique, Achille. Du côté de son père, Alexandre appartenait à la famille royale des Argéades, qui affirmaient descendre d'Héraclès, fils vaillant et invincible de Zeus.

Olympias était la quatrième épouse de Philippe, lequel se maria par la suite à trois reprises (la polygamie était habituelle chez les rois macédoniens). Ces unions répondaient avant tout à des fins politiques : consolider la paix avec les puissances voisines et donner des héritiers au trône. Le mariage de Philippe avec Olympias ne dérogeait pas à la règle. Il visait à garantir de bonnes relations entre le monarque macédonien et ses belliqueux voisins à l'ouest, la famille royale d'Épire. Cependant, il y eut peut-être aussi, au début, un amour passionné entre les époux. Olympias était une femme étrange, dotée d'un caractère fort et obstiné. Initiée au culte à mystères de Dionysos,

L'expansion macédonienne sous le règne de Philippe II

Philippe forma une armée professionnelle et entraîna les phalanges macédoniennes à l'utilisation d'une nouvelle arme, la sarisse. Il écrasa son rival et prétendant au trône de Macédoine Argaios II, puis signa un traité de paix avec les Athéniens. Ainsi, débuta l'expansion militaire fulgurante qui l'amena à dominer toute la Grèce.



À la fin de l'année 359 av. J.-C., les phalanges macédoniennes écrasèrent les Péoniens menés par le roi Lyceios. En 358 av. J.-C., elles battirent l'armée de Bardylis et reprirent les territoires occupés par les Illyriens. Par la suite, Philippe mena la première campagne de Thessalie et s'empara des mines d'or du massif du Pangée. Au printemps 357 av. J.-C., il attaqua Amphipolis. Après cette bataille, il visita Samothrace, où il fit la connaissance d'Olympias d'Épire, qui devint son épouse et la mère d'Alexandre. En 356 av. J.-C., la Phocide, la Thrace, l'Illyrie et la Péonie s'allièrent à Athènes contre la Macédoine. En réponse, Philippe envoya une armée commandée par Parménion, qui vainquit les Illyriens. Il occupa ensuite Pydna et Potidée, et soumit la Thessalie, où il se fit élire archonte. Nombre de cités littorales conquises, « protégées » ou « alliées », furent assujetties à la Macédoine. Pendant une quinzaine d'années, l'armée macédonienne mena des incursions et des campagnes pour repousser les frontières du royaume, selon une stratégie associant recours à la force et accords diplomatiques. En 346 av. J.-C., Athènes conclut avec Philippe II la paix de Philocrate, pacte qui érigea le Macédonien en chancelier des États grecs et commandant de leurs armées contre les Perses. Un traité signé avec l'Empire perse lui permit de consolider sa présence en Thrace. En 339 av. J.-C., Athènes et Thèbes s'allièrent contre la Macédoine. Philippe battit la coalition lors de la bataille de Chéronée (338 av. J.-C.). L'année suivante, il constitua la Ligue de Corinthe, réunissant tous les États grecs à l'exception de Sparte. Le roi de Macédoine se voyait confier le commandement militaire suprême des armées contre les Perses.

elle protégea toujours jalousement son fils. Elle lui survécut quelques années, au cours desquelles elle acquit un grand pouvoir à la cour macédonienne, avant de connaître une fin tragique. Dès sa naissance, Alexandre fut considéré comme le prince héritier du royaume de Macédoine, que son père avait consolidé et étendu.

En quelques années seulement, par ses conquêtes guerrières et ses interventions habiles dans les conflits intérieurs grecs, Philippe avait transformé son royaume en un État hégémonique. S'appuyant sur une puissante armée et son talent diplomatique, il devint l'arbitre politique incontesté et incontournable de l'Hellespont au Péloponnèse. Alexandre fut ainsi le témoin, pendant son enfance et son adolescence, de cette impressionnante expansion.

Philippe, un dirigeant ambitieux

Né en 382 av. J.-C., Philippe de Macédoine était le troisième fils du roi Amyntas III. Il accéda au pouvoir en tant que régent alors que son neveu Amyntas IV, fils de son frère Perdikkas III, était encore enfant. Il prit la tête du royaume à un moment extrêmement critique. Après la mort de Perdikkas – ainsi que celle de 4 000 soldats – vaincu lors d'une cruelle bataille contre les Illyriens en 359 av. J.-C., la Macédoine était menacée tant par ses voisins que par les querelles intestines au sein de la famille régnante.

Le jeune Philippe, alors âgé de 26 ans, parvint non seulement à se maintenir sur le trône, mais également à renforcer la monarchie. Il fortifia l'unité de la Macédoine, étendit ses frontières, et accrut sa prospérité et sa puissance. Sa première entreprise fut de former une armée de métier, bien équipée et disciplinée. Pendant les trois années où il avait été otage à Thèbes, en Béotie, il avait appris les tactiques de guerre de Pélopidas et d'Épaminondas. Ces chefs militaires et leurs phalanges avaient battu à Leuctres les hoplites spartiates, jusqu'alors invincibles.

Philippe améliora l'organisation et l'équipement des troupes macédoniennes. Il créa de nouvelles phalanges, formées de soldats disposés en rangs compacts et armés de sarisses (longues lances ou piques de près de 5 m). Il leur adjoignit, sur leurs flancs, une redoutable cavalerie et des troupes d'infanterie légères (les *peltastes* et les *hypaspistes*). Il équipa son armée de nouvelles et puissantes machines de guerre, qui se révélèrent d'une importance capitale lors des sièges des villes fortifiées.

Environ 20 000 fantassins et 8 000 soldats, engagés dans la cavalerie et les troupes auxiliaires, composaient l'armée macédonienne. À leur tête, Philippe se lança dans d'ambitieuses conquêtes afin d'étendre son royaume. Il attaqua



les Thraces et les Illyriens, puis s'empara ainsi des riches mines d'or et d'argent du mont Pangée, qui constituèrent une source d'abondante opulence pour payer les troupes, soudoyer les adversaires et soutenir les réformes du royaume. Selon certaines estimations, ces mines rapportaient environ 1 000 talents chaque année, une somme équivalente au profit que tira Athènes de son empire maritime à son apogée.

Par ailleurs, Philippe renforça les liens entre la monarchie et les familles aristocratiques, souvent insubordonnées par le passé. Il s'assura de leur soutien en leur conférant le titre de conseillers ou d'*hetairoi* (compagnons d'armes) dans la cavalerie. Il invita les jeunes fils de l'aristocratie à être pages du roi à la cour afin de les éduquer et de les tenir sous sa coupe. Habilement, Philippe sut à la fois éliminer ses rivaux potentiels, et fédérer et récompenser ses amis.

Sous son règne, la Macédoine connut ainsi une expansion territoriale et une stabilité sociale tout à fait nouvelles. L'année 356 av. J.-C. fut particulièrement glorieuse. Philippe eut la joie d'avoir

enfin un héritier ; il cessa d'être le régent du jeune Amyntas et se proclama roi ; il refonda la cité de Krénidès sur l'île de Thasos, à laquelle il donna son nom, Philippes ; et il remporta une victoire équestre aux jeux Olympiques.

Les cités et la Ligue de Corinthe

Philippe sut à plusieurs reprises tirer profit des rivalités entre les cités grecques, tout d'abord lors de son intervention en Chalcidique et en Thrace. Dans ces régions côtières, où Athènes avait fondé des colonies et possédait par conséquent des intérêts commerciaux, les conflits duraient depuis la guerre du Péloponnèse. Philippe soutint la cité d'Olynthe contre Athènes et ses alliés. En Chalcidique, il parvint à prendre Potidée en 356 av. J.-C. et conquiert ensuite Méthone. Surtout, il avait soumis en 357 av. J.-C. Amphipolis, importante colonie athénienne qui lui ouvrait l'accès à la Thrace.

Plus tard, il combattit la cité d'Olynthe, son ancien allié ; il conquiert la ville, expulsa et réduisit en esclavage tous ses habitants et la détruisit

LE JEUNE ALEXANDRE.

Statue équestre qui représenterait Alexandre jeune. Musée archéologique, Pella.

Illustration ci-dessous : avers d'une monnaie de Philippe II à l'effigie du monarque macédonien.



Héphestion, l'ami le plus proche d'Alexandre

La dévotion d'Alexandre de Macédoine pour les dieux et les héros n'avait rien de comparable si ce n'est son amitié avec Héphestion. Le fils de l'aristocrate Amyntas fut son camarade de jeux et d'études à Miéza, où ils avaient pour maître Aristote, et apprirent ensemble à monter à cheval et à manier les armes. Il accompagna Alexandre dans sa campagne d'Asie.

Héphestion et Alexandre passèrent leur adolescence ensemble. À l'âge de 18 ans, ils combattirent au coude à coude à Chéronée, où le jeune Alexandre commandait la cavalerie macédonienne. La nature de leur relation fut peut-être révélée à Troie : alors qu'Alexandre se recueillait sur le cénotaphe de son ancêtre mythique, Achille, Héphestion rendait hommage à l'amant de ce dernier, Patrocle. Lorsque la mère de Darius III, Sisygambis, se prosterna devant Héphestion, le confondant avec Alexandre, celui-ci déclara que son

ami était comme lui-même. À Suse, Alexandre épousa Statira, fille aînée de Darius, tandis qu'Héphestion se mariait avec la jeune Drypteis, fille cadette du roi. Quand Héphestion tomba malade et mourut à Ecbatane, Alexandre fit crucifier le médecin qui l'avait soigné. Quelques mois plus tard, alors qu'il faisait construire un splendide mausolée à Héphestion, Alexandre mourut à son tour.

Illustrations : à droite, scène de chasse dont les protagonistes pourraient être Héphestion et Alexandre, sur une mosaïque de Pella ; à gauche, statue en bronze d'Alexandre, copie romaine. Musée civique, Trévise.



(en 348 av. J.-C.). Il marcha ensuite sur la Thessalie, qui céda à ses menaces et se soumit à sa protection et à sa volonté. Il participa, habilement et de façon décisive, à ce que l'on appelle la « troisième guerre sacrée ». Sous la menace de l'armée macédonienne, les Phocidiens, qui s'étaient rendus maîtres du sanctuaire de Delphes, durent abandonner. En récompense de cette victoire, Philippe fut nommé protecteur du site.

Les incursions des troupes macédoniennes en Grèce centrale et l'insatiable ambition de Philippe irritèrent les Athéniens – aiguillonnés par le grand orateur Démosthène – et les Thébains. Ils lui déclarèrent la guerre en 339 av. J.-C. Leurs armées réunies affrontèrent (en 338 av. J.-C.) les troupes macédoniennes menées par Philippe dans la plaine de Chéronée, en Béotie. Elles furent vaincues.

Les Athéniens et les Thébains considéraient cette bataille comme décisive pour la liberté des cités grecques, menacées par le despote « barbare ». Les deux camps, composés de 30 000 hommes chacun



environ, combattirent vaillamment. L'affrontement entre les infanteries se révéla terrible. Le combat bascula lorsque la cavalerie macédonienne attaqua le flanc droit des lignes ennemies et s'engouffra dans une brèche de la ligne de front. Les *hetairoi* aguerris et exaltés, dirigés par le jeune et intrépide Alexandre, chargèrent l'illustre Bataillon sacré des Thébains. Les 300 guerriers qui le composaient (150 couples d'amants masculins) luttèrent avec un courage exemplaire ; ils périrent sans céder de terrain. Cette offensive détermina l'issue de la bataille – au cours de laquelle nombre d'Athéniens et de Thébains furent tués ou faits prisonniers – et couvrit de gloire le vaillant Alexandre, alors âgé de 18 ans. Philippe se montra magnanime envers les vaincus, et n'exerça pas de représailles excessivement dures contre les cités d'Athènes et de Thèbes. Celle-ci dut toutefois accueillir les exilés, payer des tributs élevés et accepter en son sein une garnison macédonienne.

La victoire militaire avait démontré la supériorité de la Macédoine par rapport aux deux *poleis*, alors cités les plus puissantes de Grèce. Plus lointaine,



peu peuplée et orgueilleusement isolée, Sparte, qui ne s'était jamais remise de sa lourde défaite contre les Thébains à Leuctres, en 371 av. J.-C., ne prit part ni à la bataille, ni au traité de paix qui suivit.

Les Grecs se réunirent à Corinthe, à la demande de Philippe, pour négocier un accord de paix commun à toutes les cités-États grecques. Le maintien de cette « paix commune », la *koiné eirene*, fut confié à la surveillance d'un conseil fédéral (*synedrion*). En cas de guerre contre une puissance étrangère, le commandement des troupes revenait au monarque macédonien en tant qu'*hégémon*, c'est-à-dire général en chef. L'établissement de la Ligue de Corinthe confirmait la suprématie de la Macédoine, qui jouait le rôle d'arbitre au sein de l'alliance et veillait à son bon fonctionnement. Sparte, autrefois puissante et désormais méprisée, était exclue du traité.

Préparatifs de la vengeance

La proposition diplomatique de Philippe de « paix commune », la *koiné eirene*, reprenait un idéal prôné auparavant avec ardeur par l'orateur Isocrate. Elle visait à mettre un terme une fois pour

toutes aux sempiternelles luttes intestines entre les cités qui avaient ruiné la Grèce. Unies, toutes les armées grecques pouvaient désormais faire front commun contre l'ennemi de toujours : les Perses.

Cette union avait depuis longtemps ses partisans qui la réclamaient aux cris de « Vengeance ! » et « Liberté ! ». Vengeance contre les Perses, qui avaient envahi la Grèce et détruit ses temples. Liberté pour les îles et les populations hellènes soumises et asservies par la paix du Roi (en référence au souverain perse vainqueur, Artaxerxès II), également appelée paix d'Antalcidas (du nom du général spartiate vaincu), conclue en 386 av. J.-C.

Bénéficiant d'un soutien politique fort, Philippe avait désormais les mains libres pour traverser l'Hellespont et étendre son empire en Asie. Il pouvait marcher à la tête des troupes macédoniennes et grecques réunies, afin de venger l'ancienne invasion perse et se poser en chef panhellénique invincible. Cependant, certains, comme le tenace Démosthène et d'autres Athéniens, craignaient la tyrannie macédonienne. Ils ne pouvaient oublier si facilement qu'ils avaient



Olympias, reine tragique et mère toute-puissante

Épouse principale de Philippe II et mère d'Alexandre le Grand, la reine Olympias consacra sa vie et son influence à la cour macédonienne à faire valoir les droits de son fils et de sa descendance.

La fille du roi Néoptolème I^{er} se maria avec Philippe II en 357 av. J.-C., alors qu'elle était prêtresse de Zeus à Samothrace. Toute sa vie fut guidée par une seule obsession : sa lignée devait ceindre la couronne macédonienne. Elle persuada Alexandre enfant qu'il était le fils d'un dieu. Mais à la cour, les rumeurs n'avaient pas un caractère mythologique : on disait d'Alexandre qu'il était un bâtard. Philippe et son épouse se brouillèrent lorsque le roi se maria pour la septième fois. Philippe répudia Olympias, qui s'exila avec Alexandre en Épire, et engendra un autre fils avec sa nouvelle épouse, Cléopâtre. En 336 av. J.-C., le monarque fut assassiné. Peu après, Olympias fut l'instigatrice du meurtre de Cléopâtre et de son fils, rival potentiel pour le trône. En 316 av. J.-C., elle donna l'ordre d'assassiner Eurydice, fille d'Amyntas IV, et son époux Philippe III Arrhidée, demi-frère d'Alexandre, afin de soutenir les chances de son petit-fils Alexandre IV d'accéder au trône. Le régent de Macédoine Cassandre la fit arrêter et exécuter. Illustration : camée en calcédoine représentant Alexandre et Olympias. Musée archéologique, Florence.



toujours considéré les Macédoniens comme un peuple de bergers barbares et incultes (même si leurs gouvernants s'efforçaient de s'helléniser), ni que lors de la seconde guerre médique ils s'étaient alliés aux Perses.

Le roi macédonien ne s'était pas comporté en partisan de la paix, mais en conquérant sans scrupules qui avait peu à peu imposé son joug. Grâce à sa force militaire et à ses manœuvres diplomatiques, Philippe avait profité des querelles intestines des Grecs pour se poser en arbitre et en chef providentiel, et réduire l'autonomie des cités grecques. Au début de l'année 337 av. J.-C., la Ligue de Corinthe décida, à la demande de Philippe, de lui accorder les pleins pouvoirs et de déclarer la guerre aux Perses. Endossant le costume d'*hégémon*, ou chef incontesté des Grecs, Philippe était prêt à réaliser son plus ambitieux projet.

Au début de l'année suivante, il ordonna l'envoi en Asie Mineure de troupes de reconnaissance de près de 10 000 hommes, commandées par deux généraux de confiance, Parménion et Attale. Parallèlement, il exhorta ses alliés à armer

une flotte conjointe pour soutenir l'offensive. Mais lui-même ne traversa jamais l'Hellespont. À l'automne 336 av. J.-C., Philippe fut assassiné.

La mort de Philippe

Pour comprendre la mort inattendue de Philippe et le refroidissement de sa relation avec Alexandre qui précéda, il faut remonter le cours du temps. Tout commença au milieu de l'année 337 av. J.-C., au cours de laquelle le roi macédonien avait épousé sa septième femme. L'élue était une belle jeune fille de l'aristocratie locale, Cléopâtre, nièce d'Attale, un des généraux de plus haut rang de Philippe. C'était la seule de ses épouses à être issue de noble lignée macédonienne. Cette union poussa l'oncle de la mariée, impulsif et orgueilleux, à s'exclamer, pendant le banquet des noces, que Philippe pouvait désormais avoir un héritier légitime de sang macédonien. Alexandre, insulté et furieux, quitta les festivités et la cour, et s'exila en Épire avec Olympias, sa mère offensée. Quelques mois plus tard, le père et le fils se réconcilièrent publiquement lors d'une autre fête de famille, importante à la fois par

LE PHILIPPÉION (p. 14).

Érigé sur l'ordre de Philippe II de Macédoine en 338 av. J.-C., après la bataille de Chéronée, cette construction circulaire se dresse dans le sanctuaire panhellénique d'Olympie. Composé d'un péristyle à 18 colonnes et de neuf demi-colonnes d'ordre corinthien adossées au mur intérieur, il fut achevé par Alexandre le Grand.

La somptueuse tombe de Philippe II à Vergina

Au cours de l'été 1977, l'archéologue grec Manolis Andronikos découvrit à Vergina, sur le site de l'ancienne Aigai, première capitale du royaume de Macédoine, quatre tombeaux imposants. L'un d'eux avait été pillé, mais les autres étaient intacts.

La deuxième tombe contenait de précieuses pièces de vaisselle, des armes, des casques et une cuirasse ornée de têtes de lion. Un sarcophage, adossé à l'une des parois, renfermait un larnax (une sorte d'urne) en or contenant les restes d'un homme et une couronne d'or. Dans l'anti-chambre, un autre sarcophage abritait les restes d'une femme vêtue d'or et de pourpre. Andronikos parvint à la conclusion que la tombe était celle de Philippe II. Cette affirmation fut contestée, car la sépulture pouvait aussi bien être celle de Philippe III Arrhidée et de son épouse Eurydice. Mais le crâne trouvé dans la tombe présentait une blessure à l'œil droit : Philippe II avait bien perdu cet œil lors du siège de Méthone. Illustrations : à droite, reconstitution du tombeau,

découvert par Andronikos ; à gauche : lampe en or en forme de tête de Méduse, provenant de la tombe de Philippe II. Musée archéologique, Vergina.



sa pompe et par sa signification politique. La fille de Philippe et sœur chérie d'Alexandre, Cléopâtre, épousait son oncle, frère d'Olympias et héritier du royaume d'Épire, Alexandre le Molosse. Le mariage fut célébré dans la ville d'Aigai, ancienne capitale de la Macédoine.

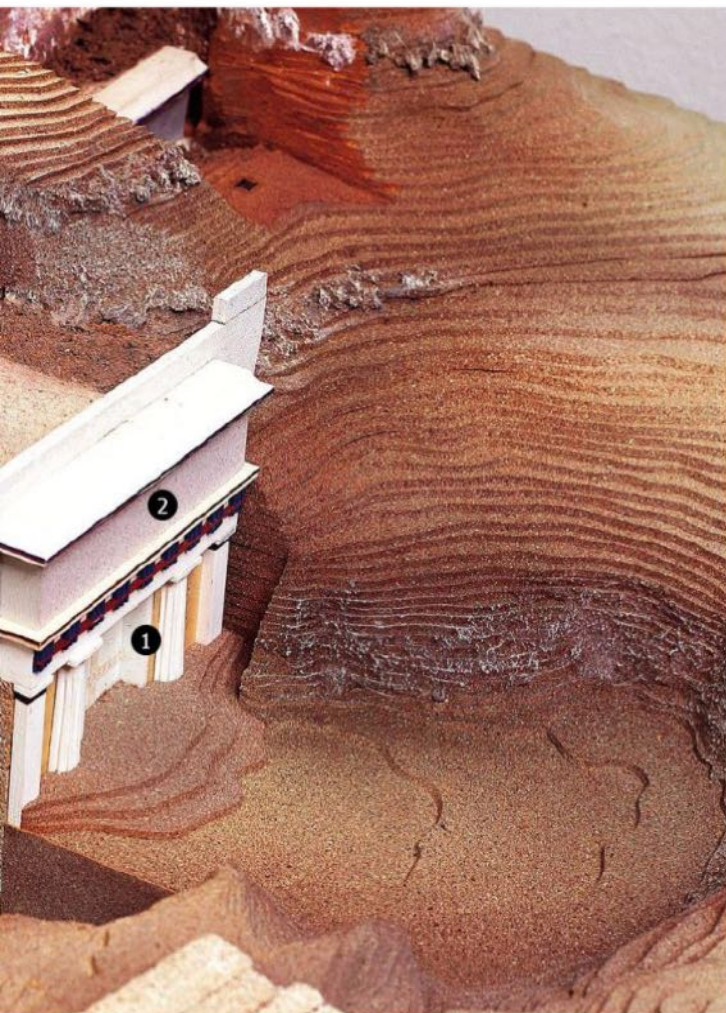
Au cours de la parade festive, alors que Philippe entrait, triomphant et confiant, dans le théâtre où une statue le représentant avait été placée à côté de celles des 12 grands dieux olympiens, il fut poignardé par un garde de son escorte. L'assassin, un dénommé Pausanias, avait voulu ainsi venger une vieille offense perpétrée par Philippe. Il fut à son tour tué sur-le-champ par des membres du cortège. On soupçonna des étrangers d'avoir commandité le crime, car les Perses, pensait-on, avaient de nombreux motifs d'éliminer un ennemi si dangereux. Bien qu'aucune preuve d'éventuelles complicités ne fût apportée, certains suspects furent exécutés.

Les funérailles eurent lieu à Aigai (sur le site de l'actuel village grec de Vergina), en présence d'Olympias venue d'Épire. Philippe fut enterré

dans un somptueux tombeau. Le régicide bénéficiait à Alexandre et à Olympias. Malgré la brouille provoquée par Attale, Alexandre, qui avait toujours été considéré comme le prince héritier et avait fait si souvent la fierté de son père, pouvait légitimement prétendre au trône. Le fidèle Antipatros se hâta de le proclamer roi devant les troupes, afin qu'il fût acclamé conformément à la tradition.

Les opposants ou les éventuels prétendants au trône furent très rapidement éliminés. Deux princes de la famille royale macédonienne de la province de Lyncestide, le jeune Amyntas IV, fils de Perdiccas III et cousin d'Alexandre, et le puissant Attale, assassiné en Asie Mineure, subirent ce sort. Dès que la situation fut stabilisée en Macédoine, Alexandre se rendit en Grèce pour y être reconnu comme archonte des Thessaliens et *hégémon* des cités de la Ligue de Corinthe, titres que portait autrefois son père.

Philippe avait été un grand roi pour la Macédoine. En 23 ans de règne, il avait transformé le pays, repoussé et consolidé ses frontières, renforcé une monarchie très affaiblie, unifié l'État,



❶ **LA FAÇADE.** L'entrée de la deuxième tombe est encadrée par deux paires de colonnes doriques stylisées.

❷ **LA FRISE.** Elle représente plusieurs scènes de chasse, où figurent un lion, un sanglier, un ours et un cerf.

❸ **LE PREMIER SARCOPHAGE.** Il renfermait un larnax en or décoré d'une étoile à douze branches. Ce petit cercueil contenait les ossements carbonisés d'une femme.

❹ **LE DEUXIÈME SARCOPHAGE.** En marbre, il renfermait un larnax en or, orné d'une étoile de Macédoine (ci-dessous) et contenant les ossements du corps d'un homme incinéré.



LE LARNAX EN OR. En plus des ossements d'un homme, sûrement Philippe II, ce coffre contenait une couronne de feuilles de chêne en or. Musée archéologique, Vergina.

organisé une puissante armée de métier et conquis un territoire qui s'étendait du Danube jusqu'au sud de la Grèce. Pour les Grecs, le bilan du règne de Philippe II était contrasté. Selon les plus critiques, il incarnait l'*hubris*, la démesure. Roi barbare d'un peuple de bergers, il avait agi sans scrupule et selon ses caprices, à la façon d'un tyran, détruisant des villes entières (Amphipolis, Méthone, Stagire et Olynthe), ou les privant de leur autonomie, donc de leur liberté.

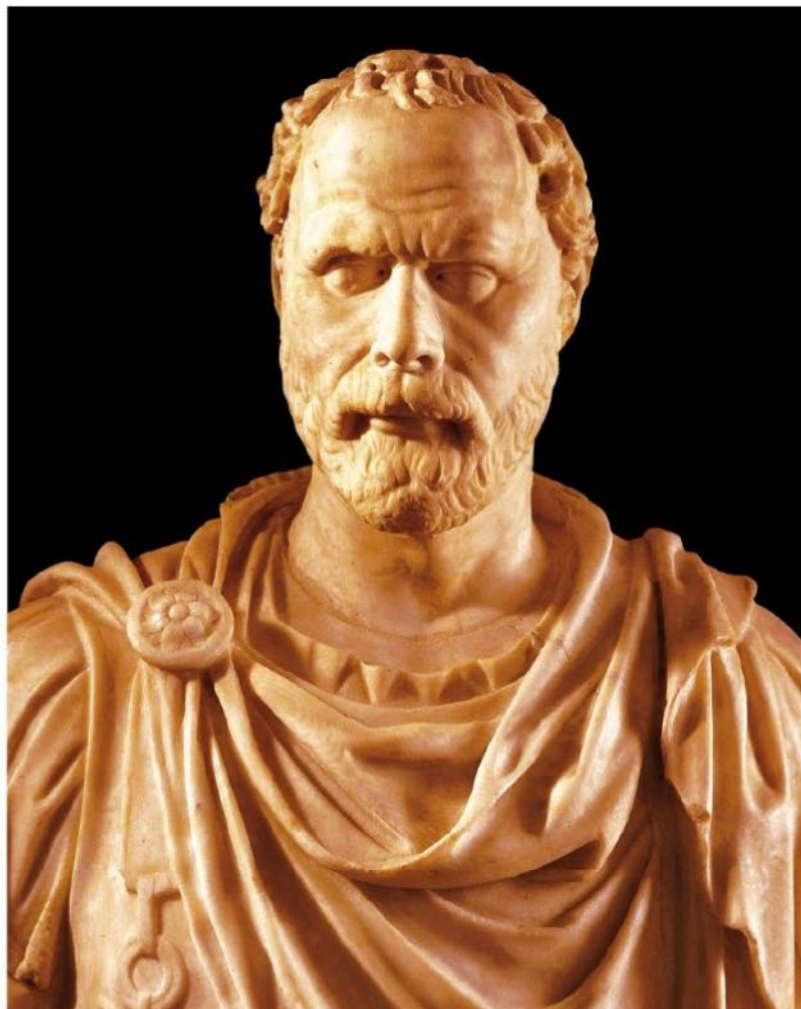
L'héritage de Philippe

Nous ne savons pas si Philippe prévoyait une expansion en Asie aussi vaste que celle de son fils. Mais si le jeune Alexandre n'avait pas hérité d'une Macédoine unifiée et dominatrice, ainsi que de la formidable armée de son père, qui avait soumis et pacifié toute la Grèce, ses futures conquêtes auraient été impossibles.

Alexandre avait 20 ans lorsque Philippe fut assassiné à Aigai pendant l'été 336 av. J.-C. Il assumait le pouvoir avec la détermination ferme et rapide qui le caractérisait. Il avait été éduqué

pour devenir roi ; il avait vécu, aux côtés de son père, en tant qu'héritier du trône. Au cours des années précédentes, il avait participé au gouvernement, dirigeant la Macédoine pendant une courte période en l'absence de Philippe, et étouffant une rébellion en Thrace. Il avait, en outre, démontré sa trempe héroïque au cours de la bataille de Chéronée – il avait alors 18 ans – et lors d'autres campagnes militaires.

À son sujet, les présages divins annonçant sa future grandeur s'étaient très tôt multipliés. Olympias racontait qu'elle avait rêvé, lorsqu'elle était enceinte, qu'un éclair transperçait son ventre. On rapportait que le jour de la naissance d'Alexandre, le temple d'Artémis à Éphèse avait été incendié et détruit par un éclair (signe que la déesse l'avait délaissé pour veiller sur la naissance du prince macédonien). Les anecdotes comme le domptage du cheval Bucéphale, monture préférée d'Alexandre lors de ses campagnes, ou le renvoi des ambassadeurs perses, venus réclamer le traditionnel tribut, témoignaient de son intelligence et de sa noblesse d'esprit.



De l'Hellespont à la conquête de l'Égypte

Quatre victoires stratégiques suffirent aux Macédoniens pour conquérir l'Asie Mineure et l'Égypte, mettant ainsi un terme à la suprématie maritime de l'Empire achéménide.

L'expédition macédonienne qui traversa l'Hellespont prit le contrôle de l'Asie Mineure. La bataille du Granique se solda par la perte pour la Perse de sa grande base navale anatolienne – sans compter les nombreux officiers tués, ainsi que l'anéantissement de ses meilleures unités de cavalerie. La victoire d'Issos renforça le pouvoir macédonien, tandis qu'elle fragilisa les partisans grecs qui avaient escompté le soutien des Perses contre la Macédoine. Tandis que Darius fuyait vers l'est, l'armée d'Alexandre descendit vers le sud. Les satrapes de Syrie et de Phénicie acceptèrent de se rendre. Seules Tyr et Gaza résistèrent. La première fut prise après huit mois de siège. La seconde, dont le satrape Batis était resté fidèle aux Perses, connut le même sort. Cette prise ouvrit aux Macédoniens les portes de l'Égypte. La population, qui n'avait jamais accepté la domination perse, accueillit Alexandre comme un libérateur. Avec la conquête de l'Égypte, les Macédoniens achevaient la première étape de leur expansion.

DÉMOSTHÈNE. L'orateur athénien Démosthène, principal adversaire de Philippe, s'opposa à l'expansion du royaume de Macédoine. Il joua un rôle de premier plan dans le soulèvement d'Athènes et de Thèbes contre le roi macédonien et son fils Alexandre. Copie romaine d'un buste du sculpteur grec Polyeuctos. III^e siècle av. J.-C. Musée national romain – Palais Altemps, Rome.

Philippe avait veillé à ce que son fils reçoive la meilleure éducation, soignée et étendue : la fameuse *paideia*, qui s'était particulièrement développée à Athènes, et qui couvrait l'apprentissage des choses de l'esprit et le maniement des armes. Pour la dispenser, il avait fait venir les meilleurs précepteurs.

L'un d'eux fut le sage Aristote. Philippe l'avait invité personnellement pour enseigner la culture grecque à Alexandre, pendant trois ans. Aristote ne l'instruisit pas comme un philosophe, mais il aiguïsa certainement son intelligence et lui insuffla, peut-être, le désir d'explorer le monde et ses merveilles. L'enseignement fut dispensé dans la cité voisine de Miéza, où une école avait été aménagée pour le prince et ses camarades d'étude. Enthousiasmé par l'épopée homérique et la littérature grecque, Alexandre était déterminé à imiter les exploits des grands héros mythologiques, comme ses ancêtres Héraclès et Achille.

Même si, en tant que régent, il avait déjà su démontrer ses qualités de stratège audacieux, ce fut à la mort de Philippe qu'il dut donner la pleine mesure de ses talents. À la disparition du monarque

habile et entreprenant, les barbares, qui aux frontières menaçaient la Macédoine et certaines cités grecques, avaient pensé trouver l'occasion propice pour se soulever. Immédiatement, Alexandre réagit ; il décida d'affronter les Triballes de Thrace, qui avaient envahi quelques régions frontalières. Il les soumit avec une rapidité fulgurante en 335 av. J.-C.

Il mena ensuite une campagne contre les Illyriens et les Celtes au nord du royaume, et parvint ainsi jusqu'aux rives du Danube. C'est là qu'il se trouvait lorsqu'il fut informé que des mouvements hostiles agitaient certaines cités grecques.

L'opposition de Thèbes et Athènes

Certains hommes politiques grecs, parmi lesquels l'Athénien Démosthène, s'étaient réjouis de l'assassinat de Philippe. Considérant son successeur comme un jeune homme naïf et inexpérimenté qu'ils tenaient en mépris, ils firent souffler un vent de révolte contre la domination macédonienne dans toute la Grèce. Les cités d'Athènes et de Thèbes prirent la tête de la fronde. Thèbes, notamment, supportait mal son occupation par



une garnison macédonienne postée dans la citadelle. Et alors qu'Alexandre menait campagne contre les Illyriens dans le nord, les Thébains se soulevèrent, massacrèrent les Macédoniens et incitèrent les autres Grecs à lever des armées pour soutenir une rébellion générale. Sans doute, la révolte thébaine avait été attisée par la rumeur d'une grave blessure d'Alexandre.

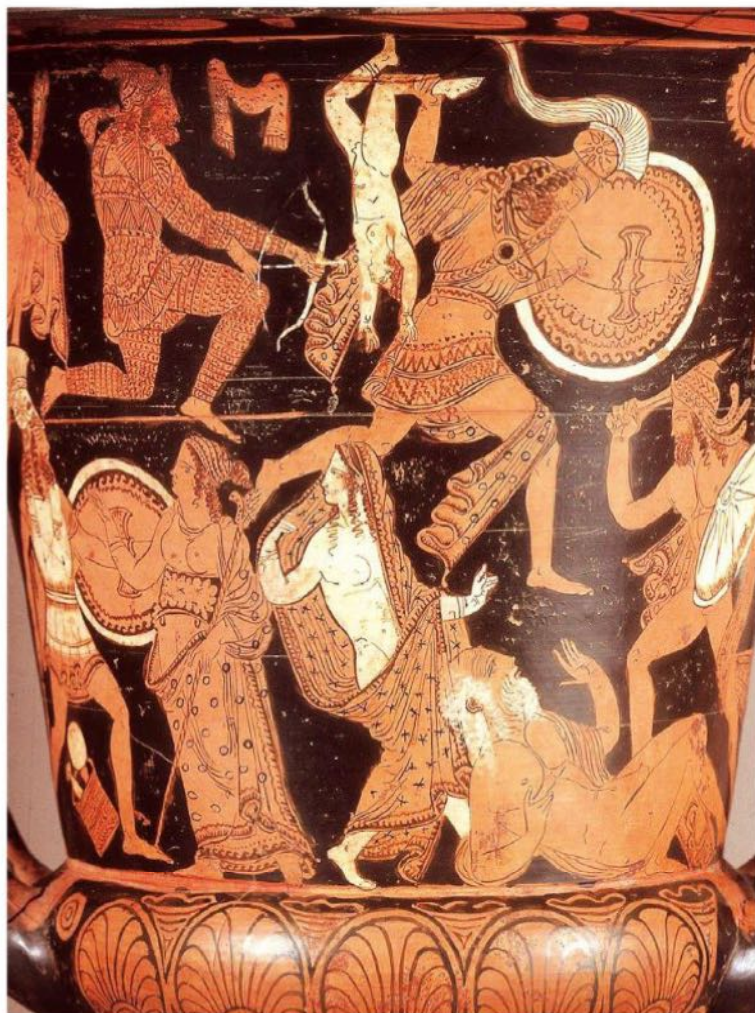
Mais le Macédonien réagit avec une vivacité impressionnante et parcourut à la tête de ses troupes plus de 400 kilomètres en moins de sept jours. Pour l'exemple, il réprima avec une dureté implacable le soulèvement. Quelque 6 000 Thébains périrent dans la bataille, et tous les survivants, femmes et enfants compris, furent vendus comme esclaves. La cité fut rasée (à l'exception de quelques temples et de la maison natale du poète Pindare, dont les odes louaient les héros grecs). Cet intraitable châtement avait valeur de mémorable avertissement adressé à toutes les autres cités helléniques.

Comme le rapporte l'historien Diodore de Sicile, « après des marches forcées, Alexandre arriva en Béotie, établit son camp près de la

Cadmée et répandit la consternation dans la ville des Thébains. Lorsque les Athéniens apprirent l'entrée du roi en Béotie, ils cessèrent de le mépriser. » (*Bibliothèque historique*, livre XVII, 4). Cette citation montre bien l'impact des actions militaires d'Alexandre sur les Grecs. En proie à la surprise et à la terreur, les Athéniens se rendirent sans livrer bataille, malgré les harangues de Démosthène, dès qu'ils virent la puissante armée macédonienne au pied de leurs murailles.

Cependant, après la destruction de Thèbes, Alexandre se montra magnanime envers les Athéniens. Il leur accorda généreusement l'amnistie, qu'ils avaient sollicitée. Ce pardon, il l'offrit peut-être autant par égard pour le prestige de la célèbre cité, « école de la Grèce » selon Périclès, que pour ménager ses intérêts face à la seule grande flotte de la mer Égée.

La campagne asiatique fut lancée au printemps 334 av. J.-C. Alexandre confia à Antipatros la régence de la Macédoine et conduisit les troupes, sous le commandement en second de Parménion, fidèle compagnon de Philippe, alors âgé de plus



L'HOMMAGE AU ROI PRIAM. Sur la colline de Troie, Alexandre honora la mémoire des dieux et des héros antiques. Il célébra un rite en l'honneur du roi Priam qui, selon la légende, avait été assassiné par son ancêtre Néoptolème, fils d'Achille. Détail d'un cratère du IV^e siècle av. J.-C., provenant de Falerii Veteres et représentant la mort du roi troyen. *Musée national de la Villa Giulia, Rome.*

de 60 ans. Tous deux, ainsi qu'Antigone le Borgne, étaient de fins stratèges. Les autres membres de la garde rapprochée d'Alexandre étaient des jeunes hommes intrépides de sa génération, dont d'anciens camarades d'étude comme Philotas, fils de Parménion, Cleitos, Héphestion, Ptolémée et le trésorier Harpale. Ils étaient accompagnés par Callisthène, historiographe officiel de l'expédition et brillant neveu d'Aristote.

Le passage de l'Hellespont

D'après Diodore de Sicile, quelque 40 000 hommes d'origines diverses, dont environ 32 000 dans l'infanterie et près de 6 000 dans la cavalerie, formaient l'armée d'Alexandre. Les Macédoniens étaient majoritaires. Ils étaient 12 000 parmi les seuls fantassins, aux côtés de 7 000 Grecs des cités de la Ligue de Corinthe et environ 6 000 barbares des territoires du nord, Thraces, Illyriens et Agriens. Des mercenaires professionnels complétaient les rangs. Quant à la cavalerie, elle comptait 1 500 Macédoniens, 1 500 Thessaliens, un millier d'alliés grecs, 900 Péoniens et Thraces,

et environ 600 mercenaires. Ingénieurs et experts dans l'organisation des sièges, prêtres et augures, ainsi que quelques artistes et géographes, faisaient également partie de l'expédition.

Les troupes traversèrent facilement l'Hellespont (l'actuel détroit des Dardanelles), malgré une force navale limitée. La flotte des Athéniens et des alliés comptait à peu près 160 trirèmes. L'intendance n'était assurée que pour les premiers mois et devait par la suite s'appuyer sur les régions littorales proches, grâce aux préparatifs entrepris au cours des années précédentes. Pour accroître des ressources économiques relativement maigres (60 ou 80 talents, au total), Alexandre comptait tirer profit des butins levés dans les régions soumises.

La puissance évocatrice de l'expédition – enfin, la Grèce unie allait prendre sa revanche sur ses ennemis asiatiques – était importante. De fait, Alexandre prit un soin particulier tant à rappeler le souvenir des anciens héros qui avaient vaincu Troie qu'à observer en public des rites dont la symbolique et le prestige servaient sa propagande.

Ainsi, traversant le détroit, Alexandre fit offrande d'une coupe en or à Poséidon. En débarquant, il projeta sa lance sur le sol asiatique, proclamant ces terres « prises par la lance » (*doriktetos*) selon le droit de la guerre, et il sauta le premier à terre, revêtu de son armure, comme Protésilas lors de la guerre de Troie. Après s'être emparé des territoires sur la rive opposée, il y fit construire des autels en l'honneur de Zeus, d'Athéna et d'Héraclès.

Alexandre se dirigea ensuite vers la colline où Troie était supposée se dresser autrefois et fit une libation aux héros achéens. Dans le petit temple local, il offrit son armure à la déesse Athéna, s'empara de vieilles armes et célébra un rite de réconciliation en l'honneur de l'ancien roi troyen Priam (qui, selon le mythe, avait été tué sur un autel par Néoptolème, fils d'Achille et ancêtre d'Alexandre). Il déposa des couronnes sur la tombe d'Achille, et son compagnon Héphestion fit de même sur celle du plus fidèle ami du grand héros grec, Patrocle.

Par ces gestes, Alexandre se proclamait grec en invoquant l'univers héroïque de *L'Iliade* et, en fin lecteur d'Hérodote, en faisant de son expédition une revanche contre les Perses. Près de 150 ans après l'invasion de leur terre par Xerxès I^{er}, les Grecs affrontaient à nouveau les « barbares » d'Asie. En se proclamant le descendant d'Achille et en rappelant les exploits des héros achéens, Alexandre voulait non seulement donner à son action une teinte héroïque, mais aussi acquérir lui-même une aura mythique.

Le débarquement de l'armée d'Alexandre ne surprit pas les Perses. Grâce à leurs espions, ils connaissaient les plans du jeune roi, comme



ceux de Philippe par le passé, et s'attendaient à une offensive. Grec originaire de Rhodes et chef des mercenaires au service du Grand Roi perse, Memnon avait la réputation d'être un excellent stratège. Il avait préconisé d'adopter la politique de la terre brûlée. Cette tactique défensive consistait à ne pas livrer bataille, et à laisser les envahisseurs face à un pays calciné, sans eau ni vivres.

La bataille du Granique

Les satrapes perses rejetèrent ce plan. Il leur semblait honteux et lâche d'abandonner leurs terres et de détruire leurs propres ressources, alors qu'ils ne manquaient ni d'hommes ni de courage. Ils se préparèrent donc à combattre sur les rives du fleuve Granique, à l'est de la plaine de Troie. Avec 20 000 fantassins (dont de nombreux mercenaires grecs) et une puissante cavalerie, ils attendirent l'armée d'Alexandre dans une position qu'ils jugèrent favorable. La bataille fut particulièrement engagée. Le rapport de force s'équilibrait, car la cavalerie perse, numériquement supérieure, ne pouvait manœuvrer à son aise sur ce terrain.

Ce furent les Grecs qui lancèrent l'attaque frontale. Comme à Chéronée, la charge des *hetairoi* fut décisive. Les cavaliers ouvrirent une grande brèche dans le front ennemi. À leur tête comme de coutume, Alexandre lutta avec une grande hardiesse, bravant le risque d'être désarçonné.

Les mercenaires qui combattaient du côté perse essuyèrent un terrible échec. Ceux d'origine grecque, faits prisonniers, furent traités sans pitié et envoyés comme esclaves en Macédoine. Par ce châtimement sévère, Alexandre prévenait qu'il n'accorderait aucun pardon aux traîtres, qui avaient pris le parti des barbares contre l'hellénisme.

Pour célébrer cette victoire, le jeune roi envoya à Athènes, en offrande à la déesse Athéna, un butin de 300 armures perses accompagné de l'inscription : « Alexandre, fils de Philippe, et les Grecs, excepté les Lacédémoniens [c'est-à-dire les Spartiates], ont gagné ces dépouilles sur les barbares qui habitent l'Asie. » (Plutarque, *Vie d'Alexandre*, XXII). Il faut souligner qu'Alexandre ne se donna pas le titre de roi, mais qu'il fit cette offrande en tant que commandant des Grecs de la Ligue de Corinthe.

LE TEMPLE D'ATHÉNA.

Après la victoire du Granique, Alexandre s'arrêta à Priène, où il fit une offrande au temple d'Athéna. Une plaque commémorative en marbre conservée au British Museum (« Le roi Alexandre dédie ce temple à Athéna Polias ») laisse entendre qu'il en aurait financé la construction. Ruines du temple de la déesse à Priène.

La bataille d'Issos : la défaite de Darius III, Grand Roi des Perses

Le premier objectif stratégique de l'expédition d'Alexandre était d'occuper toutes les villes portuaires de la côte d'Asie Mineure, lesquelles contrôlaient les échanges commerciaux dans l'est de la Méditerranée. Ce faisant, le roi macédonien espérait arriver à couper le ravitaillement de la puissante flotte perse.

La suprématie maritime de la Perse était évidente. En mars 333 av. J.-C., les Perses déployèrent 300 trirèmes pour contrôler la mer Égée. Cet événement incita Alexandre à mobiliser les flottes macédonienne et grecque pour surveiller l'Hellespont et l'ouest de la mer Égée. Mais il tomba gravement malade et ne put mettre son plan à exécution. Pendant ce temps, Pharnabaze, nouveau chef de la flotte perse, s'empara de Mytilène, Ténédos et Halicarnasse, menaçant le contrôle de l'Hellespont. Lorsqu'il fut rétabli, Alexandre prit une décision hardie. Il tourna le dos à l'armée perse stationnée à Babylone pour marcher vers les côtes de Syrie, de Palestine et d'Égypte. Il espérait ainsi porter un coup fatal à la marine perse en enlevant ses bases portuaires. Darius III abandonna Babylone pour aller à la rencontre des Macédoniens dans la petite plaine d'Issos, où il fut vaincu. Il prit alors la fuite, acte symbolique qui annonçait l'issue de la guerre et dévoilait à la face du monde la fragilité de l'Empire perse. La bataille d'Issos modifia le rapport de force, car elle conduisit à l'abandon du littoral méditerranéen par les forces militaires perses. Le trésor du campement de Darius et celui, encore plus grand, de la citadelle perse de Damas remplirent les coffres d'Alexandre. Illustration : détail de *La Bataille d'Alexandre à Issos*. Par Albrecht Altdorfer. 1529. Alte Pinakothek, Munich.



Il proclama qu'il voulait rendre aux villes grecques côtières d'Asie Mineure la liberté et la démocratie perdues. Cette propagande se révéla en partie payante. Sardes, cité la plus riche et illustre de Lydie, lui ouvrit rapidement ses portes. Mais il n'en alla pas de même à Milet et à Halicarnasse. Les deux cités résistèrent et furent prises par la force.

Alexandre jugeait crucial de contrôler les cités portuaires d'Asie Mineure, car sa domination ne s'étendait pas en mer. La flotte perse, intacte et amarrée non loin dans l'île de Kos, restait une menace d'autant plus forte que Memnon, avec ses navires, contrôlait d'autres îles proches, comme Lesbos et Chios. Toutefois, Alexandre ne rencontra pas d'opposition à l'intérieur des terres.

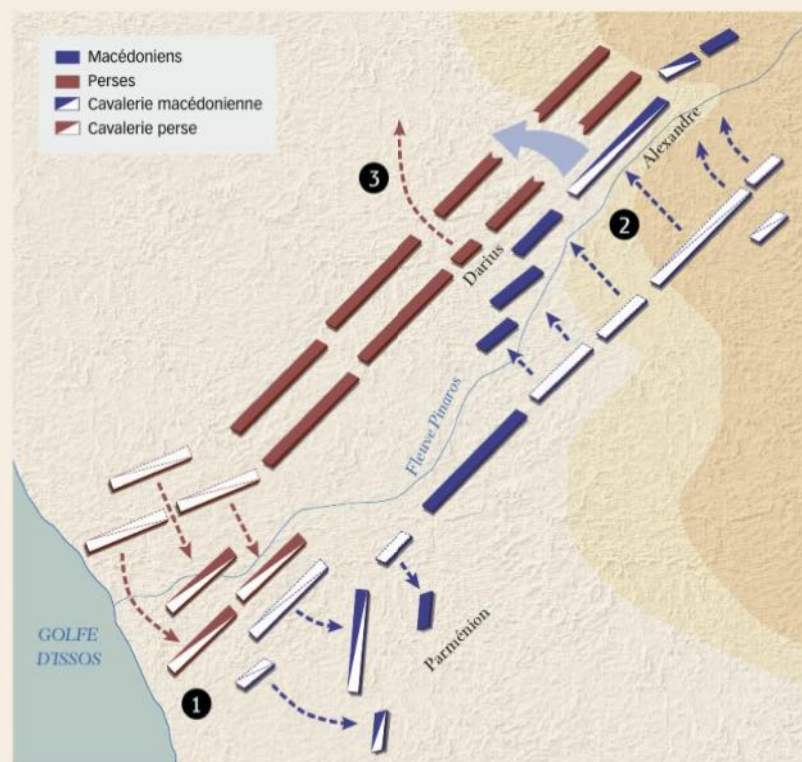
Pendant l'hiver, il avança en Lycie et en Pamphylie, au sud de l'Asie Mineure, et parvint plus au nord jusqu'à Gordion, capitale de la Phrygie. C'est à cet épisode que l'on doit l'expression « trancher le nœud gordien ». Selon la légende, il y avait en effet à Gordion un char attaché par des courroies fortement nouées. On avait prédit que celui qui parviendrait à défaire le nœud

deviendrait maître de toute l'Asie. « La façon de le dénouer importe peu », déclara Alexandre et, sans hésiter, il dégaina son épée et le trancha.

À la fin de l'hiver, Alexandre reçut des renforts de Macédoine. Il poursuivit sa progression vers la Cilicie sans rencontrer de résistance, traversa la Cappadoce et les monts Taurus, puis continua d'avancer dans la plaine et sur la côte méridionale. Pendant ce temps, il apprit que le chef des mercenaires Memnon de Rhodes, son adversaire le plus dangereux, était mort de maladie au cours des premiers mois de l'année 333 av. J.-C.

La bataille d'Issos

Le Grand Roi Darius décida alors de mener en personne son armée au combat. Il convoqua le gros de ses troupes à Babylone pour marcher contre l'envahisseur. La stratégie qu'il mit en œuvre se résumait à lever une armée beaucoup plus nombreuse que celle des Macédoniens, à la conduire à la rencontre de l'ennemi, et à engager l'affrontement dans le but d'anéantir les forces qui avaient défié son empire.



1 RETRAITE. Dans un premier temps, la charge de la cavalerie perse oblige les troupes macédonniennes à se retirer de l'autre côté du fleuve.

2 ATTAQUE. Alexandre attaque le flanc gauche de la formation perse et menace le centre, où se trouve Darius.

3 FUITE. Face à la menace, le Grand Roi prend la fuite sur son char et provoque la débandade de son armée.

Par orgueil, il n'écoula pas les conseils qui lui recommandaient de patienter et d'attendre l'affrontement au centre de son royaume. Il décida de précipiter le combat et se mit en marche à la tête de ses troupes vers l'est, où devait se tenir la bataille décisive. Son armée traversa le massif de l'Amanos (les actuels monts Nur, au sud-est de la Turquie) et atteignit la côte méditerranéenne près d'Issos, au bord du fleuve Pinaros.

Les troupes d'Alexandre se trouvaient alors un peu plus au sud, toujours dans le golfe d'Issos (actuel golfe d'Iskenderun). La situation surprit les deux camps. Et Darius s'arrêta en ces lieux bien que la plaine ne fût pas assez large pour déployer sa grande armée ; Alexandre ordonna à ses troupes de faire demi-tour pour livrer bataille.

Le roi perse disposa ses 20 000 cavaliers sur son flanc droit, côté mer, et les nombreux mercenaires de l'infanterie légère sur le flanc gauche. Installé sur son majestueux char de combat et entouré de sa garde d'élite, il prit place au centre de l'alignement, protégé par des bataillons de soldats perses densément groupés. Sur les collines alentour,

des troupes de réserve couvraient les flancs. Les Grecs se positionnèrent de l'autre côté du fleuve, sur la rive sud. Les phalanges macédonniennes et les lanciers thraces, sous les ordres de Parménion, occupaient le flanc gauche, tandis que les Grecs, leurs alliés et Alexandre, chevauchant à la tête des *hetairoi*, couvraient le flanc droit. Au début du combat, la cavalerie perse obligea les phalanges de Parménion à reculer de l'autre côté du fleuve, mais Alexandre réussit la manœuvre tactique qu'il avait planifiée : avec ses cavaliers, il ouvrit une brèche dans les rangs ennemis et se rabattit vers le centre du champ de bataille. L'assaut déborda Darius et son escorte. Paniqué, le Grand Roi prit la fuite sur son char. Peut-être résista-t-il jusqu'à ce que sa garde fût anéantie et qu'Alexandre se rapprochât dangereusement, comme représenté sur une célèbre mosaïque de Pompéi probablement inspirée d'un tableau de l'époque.

Toujours est-il que, troublée par la retraite inattendue de Darius, l'armée se dispersa en désordre. Alexandre et ses compagnons en profitèrent pour attaquer la redoutable cavalerie perse sur son flanc.

LA GESTE D'ALEXANDRE SUR UN SARCOPHAGE

Le sarcophage dit « d'Alexandre », conservé au Musée archéologique d'Istanbul, doit son nom aux six bas-reliefs admirablement sculptés qui représentent Alexandre le Grand dans des scènes de guerre contre les Perses et dans une scène de chasse. Son propriétaire fut le roi Abdalonyme de Sidon, rétabli sur son trône par Alexandre en 333 av. J.-C., après la bataille d'Issos. Ce sarcophage n'abrita jamais le corps d'Alexandre – et on ignore où les restes du Macédonien peuvent se trouver. Taillé dans du marbre du mont Pentélique, au nord-est d'Athènes, le sarcophage en forme de temple grec fut découvert sur le site de la nécropole de Sidon au Liban, à la fin du ^{xix}^e siècle. Sur les côtés, les scènes figurent Alexandre à cheval et au combat, tandis qu'un autre bas-relief le représente chassant des lions aux côtés de Macédoniens et de Perses. La chasse au lion était hautement symbolique : elle était un attribut de la royauté, souvent représenté dans l'art oriental. Sur la partie arrière, Héphestion aide le roi Abdalonyme à chasser une panthère.



UNE PIÈCE D'UNE GRANDE VALEUR HISTORIQUE.
Les bas-reliefs qui ornent les faces du sarcophage ont fourni des informations précieuses sur les batailles livrées par le conquérant macédonien.

Les acrotères sont des éléments décoratifs caractéristiques qui couronnaient les façades des temples et surmontaient le sommet des frontons.



Très bien conservé et harmonieux, le sarcophage d'Alexandre est le plus spectaculaire des quatre cercueils découverts dans la nécropole de Sidon en 1887.

6

3

LE BAS-RELIEF DE LA BATAILLE D'ISSOS

L'une des faces latérales représente Alexandre brandissant une lance (manquante) lors de la bataille d'Issos. Alexandre porte, en guise de casque, une tête de lion, attribut qui fait référence à sa condition royale, mais également à Héraclès, son ascendant. Le geste de l'*hégémon* des Grecs montre par ailleurs qu'il se prépare à lancer son arme. Bucéphale, cabré, utilise les sabots de ses antérieurs pour frapper les adversaires. Sur toutes les scènes, Alexandre et ses *hetairoi* sont représentés sur des chevaux cabrés qui écrasent leurs ennemis : il s'agit là d'une allusion à la puissance de la cavalerie macédonienne qui a vaincu et humilié à plusieurs reprises celle du Grand Roi perse.



1 LA BATAILLE DE GAZA. Le bas-relief de la face antérieure du sarcophage représente une scène de la bataille de Gaza, en 332 av. J.-C., qui ouvrit définitivement la route triomphale d'Alexandre vers l'Égypte.

2 ALEXANDRE ET BUCÉPHALE. Alexandre est représenté au centre du bas-relief. Monté sur Bucéphale, il est sur le point d'achever un ennemi perse tombé à terre, qui se protège derrière un bouclier.

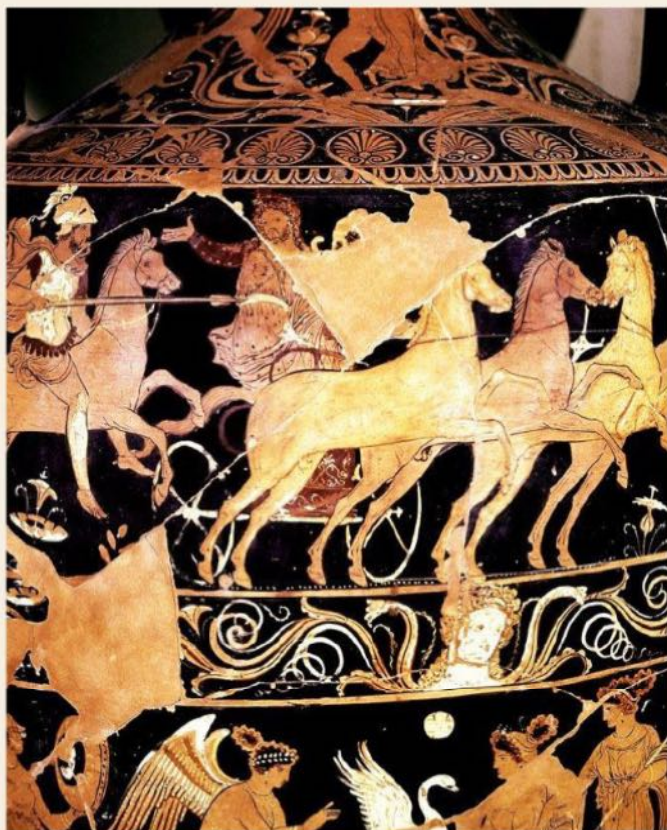
3 LES ARMES. Sur la gauche de la scène, un soldat d'infanterie tente de se protéger avec son bouclier et une courte épée contre la charge de l'hoplite macédonien. Sur la droite, un autre hoplite achève un ennemi à terre.

4 LA MORT DE PERDICCAS. Le tympan raconte l'assassinat de Perdikkas par deux de ses propres officiers, après une tentative désastreuse de traversée du Nil pendant la campagne contre Ptolémée I^{er} Sôter, en 321 av. J.-C.

5 LA DÉCORATION POLYCHROME. Sur presque tous les bas-reliefs des quatre côtés, et particulièrement sur le tympan, subsistent des traces de la décoration polychrome d'origine.

6 UNE ŒUVRE CLASSIQUE. Le couvercle du sarcophage se compose d'une « frise » sur laquelle repose une large corniche décorée qui sert de base au tympan triangulaire, que l'on retrouve dans les trois ordres architecturaux classiques grecs.

La fuite de Darius : un grand thème littéraire et artistique



Philoxène d'Érétrie fut le premier à représenter la fuite de Darius III lors des batailles d'Issos et de Gaugamèles. Peintre à la cour de Philippe II, puis à celle d'Alexandre le Grand et de ses successeurs, il est l'auteur de la *Bataille d'Alexandre contre Darius III*, dont s'inspire la mosaïque de la maison du Faune à Pompéi (illustration pages 4 et 5). Sur cette fresque, le personnage de Darius tourne le dos à son armée.

Dans d'autres œuvres, comme *La Bataille d'Alexandre* ou *La Bataille d'Alexandre à Issos* d'Albrecht Altdorfer, la représentation de la victoire du Macédonien contre Darius III s'articule également autour de la scène centrale de la fuite du Perse. Cette évocation figure également dans un bas-relief en marbre datant du XVIII^e siècle, inspiré d'un tableau de Charles Le Brun. Darius III est représenté abandonnant son char de guerre pour prendre la fuite et tournant le dos aux troupes macédoniennes. En littérature, l'historien et biographe grec Plutarque (vers 46 – vers 125) fit un portrait impitoyable de Darius III dans sa *Vie d'Alexandre*. L'auteur relate que le vizir et eunuque Bagoas, chef de la garde royale, empoisonna le roi Artaxerxès III pour permettre à Arsès d'accéder au pouvoir. Mais comme il craignait que l'héritier d'Artaxerxès ne le tuât à son tour, il l'empoisonna au début de l'année 336 av. J.-C. pour placer sur le trône un monarque facilement manipulable : Darius. Illustration : amphore de Ruvo, représentant la fuite de Darius. III^e-IV^e siècle av. J.-C. Musée archéologique national, Naples.

La victoire des Macédoniens était totale bien qu'ils ne se lancèrent pas à la poursuite des vaincus. Leur triomphe militaire fut complété par un butin inespéré et insolite. En avançant à l'intérieur des terres, les Grecs mirent la main sur une partie des bagages perses, sur le fabuleux trésor de guerre du Grand Roi, qui s'élevait à plusieurs milliers de talents et, plus surprenant, sur le harem royal, resté à l'arrière sans défense.

La bataille nuisit grandement au prestige du souverain perse, qui avait honteusement fui devant le jeune Alexandre. Les cités côtières ouvrirent leurs portes au conquérant victorieux ; la flotte perse n'était plus une menace. Alexandre faisait face à une alternative : poursuivre Darius et son armée, ou marcher vers le sud le long du littoral phénicien. Il choisit la seconde option.

Les sièges de Tyr et Gaza

Seule la cité de Tyr refusa de se rendre, sûre de sa situation insulaire et de ses fortifications. Elle n'avait jamais été conquise auparavant et semblait inexpugnable. Au bout de huit mois d'un siège acharné au cours duquel Alexandre usa de tous les engins d'assaut possibles, la cité fut prise et subit un châtiment exemplaire. Près de 8 000 habitants périrent dans l'affrontement, 30 000 furent réduits en esclavage et 2 000 furent crucifiés le long de la côte.

Alexandre reçut alors des propositions de paix de la part de Darius. En échange de sa femme et de ses filles qui étaient depuis quelques mois aux mains d'Alexandre (qui les traitait avec un respect digne de leur sang royal), le roi perse concédait le contrôle d'immenses territoires en Asie Mineure. Dans une seconde missive, il lui proposa la moitié de son royaume (c'est-à-dire l'ensemble des territoires situés à l'ouest de l'Euphrate), promettait de le traiter en égal et de lui donner la main de l'une de ses filles.

Alexandre déclina toutes les offres perses : il voulait être maître de toute l'Asie et était prêt à combattre pour parvenir à ses fins. Selon une anecdote restée célèbre, Parménion objecta alors : « J'accepterais, si j'étais Alexandre. » Le jeune roi lui répondit : « Moi aussi, si j'étais Parménion. » (Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, Livre XVII, 54). Alexandre ne voulait pas se contenter d'un grand royaume, mais souhaitait régner sur un empire universel, couvrant toute l'Asie.

Après la reddition de Tyr, Alexandre poursuivit sa marche le long de la côte vers le sud et l'Égypte, sans rencontrer aucun obstacle. Seule une autre cité fortifiée phénicienne tenta de résister : Gaza. Elle fut assaillie après deux mois de siège et tomba. Ses défenseurs furent durement punis : les combattants furent massacrés, et les femmes et les enfants réduits en esclavage.



Alexandre arriva en Égypte par la ville portuaire de Péluse. Le satrape Mazakès, gouverneur perse de la région, vint à sa rencontre. Il n'opposa aucune résistance à l'entrée de son armée. Quant aux Égyptiens, ils l'accueillirent comme un libérateur et le couronnèrent pharaon.

La fondation d'Alexandrie

Après un court séjour à Memphis, capitale traditionnelle du delta du Nil, Alexandre navigua jusqu'à l'embouchure du fleuve. Sur la côte, près du village de Rhakotis et face à l'île de Pharos, il ordonna la fondation d'une cité, à laquelle il donna son nom : Alexandrie. Le site, magnifique, offrait deux entrées naturelles de part et d'autre de l'île, idéales pour les manœuvres des bateaux grecs. La décision d'Alexandre s'avéra pour le moins ingénieuse. Depuis des siècles, l'Égypte manquait d'une ville ouverte aux routes commerciales méditerranéennes. Au cours des années qui suivirent, la ville devint un important port commercial, la métropole du royaume des Lagides et l'une des cités les plus renommées de l'Antiquité. Le roi

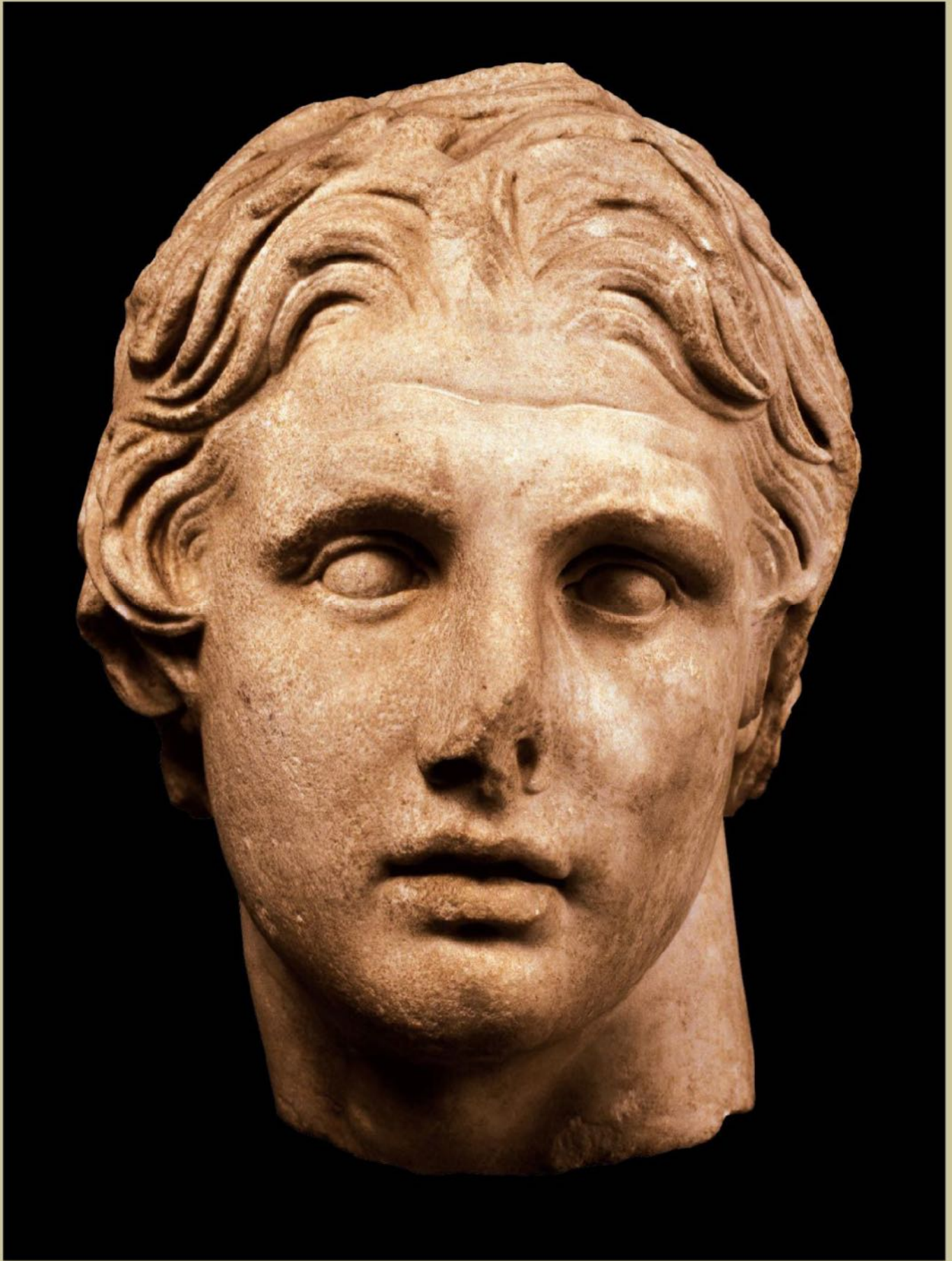
macédonien fit ensuite route à travers les terres désolées du désert libyen, pour consulter l'oracle du sanctuaire du dieu Ammon dans l'oasis de Siwa. À l'issue d'une marche longue et éprouvante, une curieuse cérémonie se déroula. Le prêtre d'Ammon (ou Ammon-Zeus) le salua comme le fils du dieu et lui prédit une destinée de « conquérant invincible du monde ». La consultation à l'intérieur du sanctuaire était secrète, mais la légende alexandrine propagea ensuite la prophétie.

Satisfait de la révélation de sa filiation divine et de son extraordinaire destin, Alexandre passa quelques mois dans l'ancienne Memphis. Il participa aux cérémonies en l'honneur des dieux locaux, célébra fêtes populaires et jeux athlétiques, fut couronné pharaon et acclamé. Après la campagne de Phénicie et avant de repartir à la conquête de l'Empire perse, ce séjour dans cette Égypte qui fascinait les Grecs par ses monuments sans égal et son ancestrale sagesse fut d'agrément. Alexandre n'y revint pas de son vivant, mais, neuf ans plus tard, la ville de ses rêves, Alexandrie, devait accueillir sa dépouille. ■

L'EMPREINTE

D'ALEXANDRE. Le périple d'Alexandre en Égypte laissa des traces durables, comme les ruines de ce temple qui lui fut dédié dans l'oasis de Bahariya. Illustration ci-dessous : Alexandre portant les cornes d'Ammon sur la face d'un tétradrachme d'argent de Lysimaque.





L'éducation d'Alexandre

Philippe II de Macédoine était persuadé que son fils devait poursuivre son œuvre et agrandir son Empire. Pour cela, il confia son éducation aux plus grands maîtres.

Le roi Philippe II de Macédoine décida de donner à son héritier une éducation de choix, qui fût la part belle autant à l'entraînement physique qu'à la transmission d'un savoir culturel et intellectuel. Sur le plan physique, Alexandre se distingua très vite comme un jeune homme athlétique et un excellent cavalier. Quant à la formation culturelle et intellectuelle, Philippe la confia à un précepteur renommé, Aristote.

L'Athénien Démosthène et d'autres adversaires avaient beau désigner le roi macédonien comme un « barbare », Philippe n'en admirait pas moins la culture hellénique comme son ancêtre, le roi Archélaos, qui avait invité Euripide à sa cour. N'oublions pas que les membres de sa famille, les Argéades, étaient admis aux jeux Olympiques – où seuls les athlètes grecs (et non les Macédoniens) pouvaient participer – en tant que descendants du grand héros Héraclès et de la maison royale d'Argos.

Pour renforcer son hellénisme et servir tant le trône macédonien que ses ambitions, Philippe organisa l'éducation du jeune Alexandre au sein d'un cercle choisi de camarades de son âge à Miéza ; un lieu paisible dans les basses terres de Macédoine, non loin de Pella, mais hors de l'influence de sa mère Olympias et de la cour.

Pendant trois ans, Alexandre s'entraîna et étudia en compagnie de jeunes de l'aristocratie macédonienne qui devinrent par la suite célèbres, comme Héphestion, Harpale, Néarque, Perdikkas, Philotas et Ptolémée. En 343 av. J.-C., Aristote, longtemps disciple de Platon à l'Académie, se vit confier l'instruction intellectuelle du jeune prince de 13 ans. Il resta pendant deux ou trois ans à ses côtés.

ALEXANDRE JEUNE.

Buste en marbre provenant de Pergame.
Musée archéologique, Istanbul.

Entraînement militaire et éducation grecque

Bien que les Athéniens comme Démosthène considéraient Alexandre comme un barbare, il reçut une formation qui conjugua parfaitement préparation physique et militaire, et études intellectuelles. Il prit goût très jeune à la lecture de Xénophon et d'Hérodote, des tragédies et des écrits d'Homère, qu'il pouvait réciter par cœur. Il étudia aussi les mathématiques, l'histoire et la médecine, tout en apprenant l'équitation, l'escrime et la tactique militaire, en compagnie d'un groupe d'adolescents qui l'accompagnèrent ensuite dans ses campagnes : Héphestion, Néarque, Perdikkas, Philotas et Ptolémée.



HOPLITE. Stèle funéraire en marbre représentant un hoplite, provenant des tombes royales de Vergina. Musée archéologique, Thessalonique.

Le philosophe, âgé d'une trentaine d'années, possédait d'excellentes recommandations et était d'origine macédonienne. Il était surnommé le Stagirite, car natif de Stagire (ville détruite par Philippe). Son père, Nicomaque, avait été médecin du roi macédonien Amyntas III. Lui-même avait épousé une fille d'Hermias, tyran d'Atarnée sur le littoral de l'Asie Mineure, qui avait rendu service à Philippe avant d'être exécuté par les Perses.

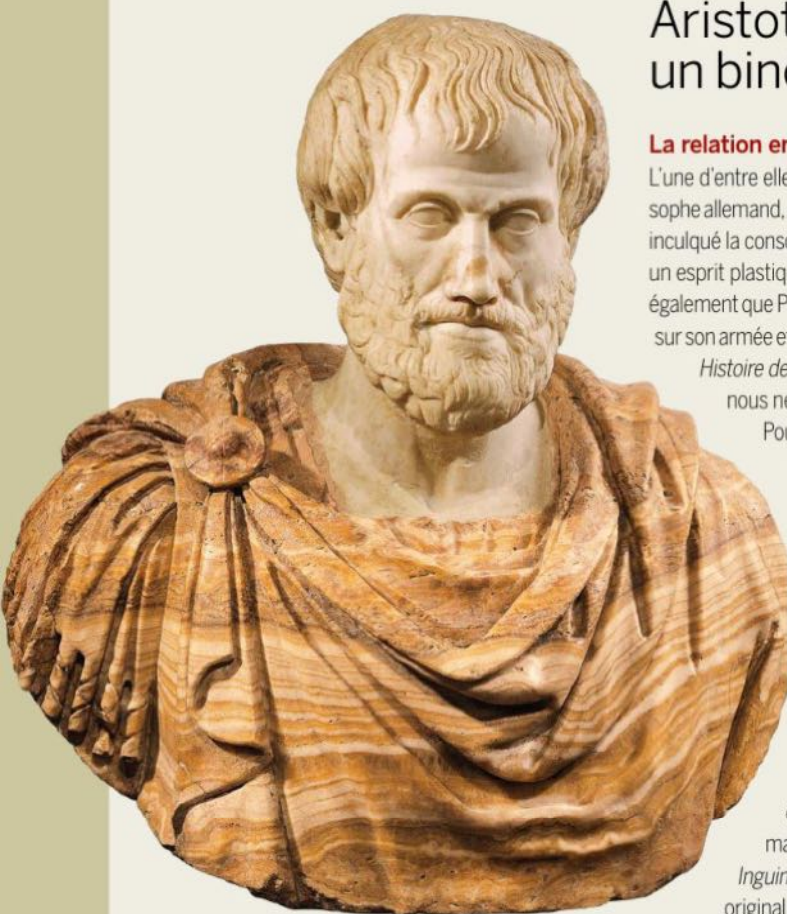
En 340 av. J.-C., Philippe rappela le jeune héritier à ses côtés, lui confiant la régence de la Macédoine en son absence. Peu après, en 338 av. J.-C., Alexandre, âgé de 18 ans, participa à la bataille de Chéronée à la tête de la cavalerie.

La politique et la poésie

Aristote ne se consacrait pas uniquement à la spéculation philosophique, il s'intéressait à de nombreux sujets, de la politique aux sciences naturelles en passant par la poésie et la rhétorique. La rencontre du maître, aux connaissances et à la curiosité étendues, et de l'adolescent, futur conquérant de l'Empire perse, a suscité depuis l'Antiquité une immense fascination.

On ne dispose pas de données précises sur ce qu'Aristote enseigna à Alexandre. Dans les nombreux textes du Stagirite dont nous avons connaissance, son célèbre élève n'est jamais mentionné. Rien n'indique non plus que l'héritier de Philippe ait suivi les conseils de son précepteur. Ainsi, il n'adopta jamais, vis-à-vis de ses sujets asiatiques, l'attitude recommandée par son maître. Aristote lui aurait, paraît-il, conseillé de « traiter les Grecs comme des parents et les barbares comme des esclaves ».

Le philosophe grec était assurément un théoricien réaliste, assez conservateur en politique. S'il ne fut jamais un adversaire radical ni un critique aussi sévère que Platon de la démocratie, il défendit néanmoins l'idée selon laquelle la monarchie était le meilleur système de gouvernement.



Aristote et Alexandre : un binôme surprenant

La relation entre Aristote et Alexandre a suscité nombre d'interprétations divergentes. L'une d'entre elles est l'œuvre d'Hegel dans *Leçons sur la philosophie de l'histoire*. Pour le philosophe allemand, Aristote « avait laissé cette grande nature aussi ingénue qu'elle l'était, mais lui avait inculqué la conscience profonde [de] ce qui est le vrai, faisant de l'esprit plein de génie qu'il était, un esprit plastique tout comme une sphère planant librement dans son éther ». Hegel souligne également que Platon n'éduqua aucun homme d'État, alors qu'Aristote forma un vrai roi, qui régna sur son armée et sur toute la Grèce. Le jugement de Bertrand Russell est à l'opposé. Il affirme, dans

Histoire de la philosophie occidentale : « Quant à l'influence qu'Aristote eut sur [Alexandre], nous ne pouvons que faire des conjectures sur ce qui nous paraît le plus vraisemblable.

Pour ma part, je la crois nulle. Alexandre était un garçon passionné et ambitieux, en mauvais termes avec son père et, sans doute, impatient de rejeter le joug de ses études. Aristote qui croyait qu'aucun État ne pourrait dépasser le nombre d'un million de citoyens prêchait la doctrine du juste milieu. Son élève, sans doute, devait le considérer comme un vieux savant, plutôt ennuyeux, placé par son père pour le surveiller et l'empêcher de faire des bêtises. [...] Dans l'ensemble, le contact entre ces deux grands hommes semble avoir été aussi infructueux que s'ils avaient appartenu à des mondes différents. » Aristote ne transforma probablement pas l'ambition impérialiste du jeune prince en aspiration métaphysique, comme le pensait Hegel, mais il ne fut vraisemblablement pas non plus un barbon qui s'obstinait à donner des leçons d'un autre âge à son fougueux disciple, comme l'écrivit Russell. Leur véritable relation était peut-être à mi-chemin entre ces deux visions. Illustrations : à droite, enluminure d'un manuscrit du ^{xiv}^e siècle qui représente Aristote instruisant Alexandre (*Bibliothèque Inguimbertaine, Carpentras*) ; à gauche, buste d'Aristote en marbre, copie romaine d'un original grec du ^{iv}^e siècle av. J.-C. Musée national romain – Palais Altemps, Rome.

Encore fallait-il trouver un homme remarquable méritant d'être roi et de guider les autres (sans être nécessairement philosophe). Peut-être développa-t-il ces arguments dans *Sur la Royauté* rédigé pour Alexandre, mais l'œuvre a été perdue.

Aristote enseigne, sans aucun doute, à son élève les diverses formes de gouvernement connues, dont il proposa un classement des constitutions dans *La Politique*. Il est probable qu'il lui conseilla également la lecture de deux textes d'un intérêt certain pour le jeune prince, les *Histoires* d'Hérodote et *l'Anabase*, témoignage historique de Xénophon sur le périple asiatique des Dix Mille. Si Alexandre connaissait peut-être déjà *L'Iliade*, dont certains passages par cœur, il lui fit entendre le sens profond de l'épopée héroïque et lui offrit une version préparée par ses soins.

Alexandre conserva toujours avec lui pendant son périple, en guise de livre de chevet, un exemplaire de *L'Iliade*, qui

reçu le nom d'« *Iliade* du coffre », car il le transportait dans un coffre en or trouvé dans le butin d'Issos. Depuis son enfance, Alexandre admirait Achille, qu'il considérait comme le modèle du héros par excellence. Lorsqu'il passa par Troie, il s'y arrêta pour lui rendre hommage.

Ce fut peut-être à Miéza qu'Aristote commença à prendre des notes pour rédiger *Des poètes* et *Des ambiguïtés homériques*, deux écrits perdus. Cependant, plus qu'une succincte érudition poétique, Alexandre dut recevoir de son maître des leçons qui lui insufflèrent l'amour de la poésie et éveillèrent son désir de gloire et d'héroïsme.

Son attrait pour l'épopée d'Homère se doublait, peut-être, d'un goût pour la tragédie. Rappelons qu'en ordonnant la destruction de Thèbes, en punition de sa rébellion, Alexandre exigea que fût préservée la maison du poète Pindare, qui avait chanté les grands héros

mythologiques. Depuis les terres reculées d'Asie, il demanda également à son ami Harpale de lui envoyer – ce que celui-ci fit – plusieurs drames d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide et d'autres poètes.

Les sciences

Selon Plutarque, il est probable qu'Aristote transmit à Alexandre son intérêt pour la médecine, ainsi qu'une curiosité soutenue pour l'observation des phénomènes naturels et des animaux. Avant de séjourner à Miéza, le philosophe avait étudié la zoologie lors de ses passages à Assos et à Lesbos. Peut-être faut-il alors voir son influence dans l'intérêt que manifesta Alexandre pour la faune et la flore, en marchant vers l'Orient.

Théophraste, disciple et collaborateur d'Aristote, ajouta dans ses études botaniques de nouvelles espèces comme la cannelle, la myrrhe et le banian, rapportées d'Inde par les compagnons



d'Alexandre. Selon la légende, Alexandre lui-même envoyait régulièrement des échantillons de la faune et de la flore asiatiques à son maître. Cette anecdote ancienne est citée par Plutarque et par le naturaliste romain Pline l'Ancien.

Ces récits antiques contribuèrent à dresser le portrait d'un explorateur de l'Orient. La célèbre *Lettre d'Alexandre à Aristote sur les merveilles de l'Inde* est cependant apocryphe. Selon des textes qui narrent d'autres aventures fantastiques, comme son voyage dans les cieux ou son immersion dans une sphère de verre, ils ne sont que fiction. Mais ces légendes reflètent peut-être, à leur manière, la curiosité d'esprit d'Alexandre, héritage de l'enseignement d'Aristote.

Le Stagirite enseigna aussi à son jeune disciple la philosophie et la théorie politique. Dans cette discipline, l'enseignement du maître eut peut-être une influence prépondérante. Au début de

La Politique, Aristote insiste sur le fait que la *polis* (la « cité ») est la réalisation la plus parfaite de la société humaine. Selon lui, il n'y a que dans ce cadre civique que l'humanité se réalise, car l'homme est par essence un *zoon politikon*, un « animal politique », selon sa célèbre formule.

Des rives du Nil à celles de l'Indus, Alexandre fonda de nombreuses villes. Il considérait ces cités nouvelles comme des pôles de diffusion et de conservation de la culture. Certes, elles perdirent leur autonomie politique au sein des États très étendus, créés à la suite de ses conquêtes, mais la culture y fut toujours florissante. Elles devinrent rapidement beaucoup plus importantes que les cités que Platon et Aristote avaient connues, tout en étant dotées des mêmes institutions de base.

Mais créer des cités revenait à agir selon les valeurs de la culture grecque, et non à suivre les préceptes précis du philosophe. Et Aristote pensa peut-être à son

plus célèbre élève lorsqu'il écrivit : « Aussi le jeune homme n'est-il pas un auditeur bien propre à des leçons de politique, car il n'a aucune expérience des choses de la vie, qui sont pourtant le point de départ et l'objet des raisonnements de cette science. De plus, étant enclin à suivre ses passions, il ne retirera de cette étude rien d'utile ni de profitable, puisque la politique a pour fin, non pas la connaissance, mais l'action. » (*Éthique à Nicomaque*, Livre I, chapitre 1).

Il est cependant probable qu'Aristote transmet à son élève une vision éthique. Dans *l'Éthique à Nicomaque*, le philosophe insiste sur la magnanimité comme trait essentiel d'un caractère vertueux ; Alexandre fut de fait toujours magnanime, comme les héros antiques. Il ne contrôlait peut-être pas toujours ses émotions, mais il agit avec constance, guidé par le désir de gloire qui, selon Aristote, caractérisait l'homme magnanime.



**ALEXANDRE LUTTANT
CONTRE LES PERSES.**
Fragment d'une métope
du III^e siècle av. J.-C.
provenant des Pouilles
(Musée archéologique
national, Tarente). Page de
droite, ornement en or en
forme de griffon du trésor
achéménide de l'Oxus.
VI^e-IV^e siècle av. J.-C.
British Museum, Londres.



LA CONQUÊTE DE L'EMPIRE PERSE



Après avoir étendu sa domination sur la Méditerranée, été proclamé pharaon et fils d'Ammon, reçu le titre de roi de Haute et Basse-Égypte, puis fondé Alexandrie, Alexandre marcha vers l'Euphrate pour livrer une bataille décisive contre Darius III. Il ordonna le sac et la destruction de Persépolis, et exécuta l'assassin du souverain perse. Il devint roi d'Asie et fut élevé au rang de demi-dieu, statut que certains *hetairoi* lui contestèrent vivement.



Alexandre quitta l'Égypte au mois d'avril de l'an 331 av. J.-C. Il fit d'abord halte à Tyr pour y célébrer des jeux athlétiques et des fêtes en l'honneur du dieu phénicien Melkart. Il reprit ensuite sa marche vers l'Euphrate et le centre de l'Empire perse. Deux routes s'offraient alors à lui : il pouvait bien sûr suivre le fleuve vers le sud, en direction de Babylone et de Suse. Mais il lui était également possible de choisir de le traverser et se diriger vers le nord, jusqu'au Tigre. Il choisit la seconde option. Peut-être se doutait-il qu'il serait difficile de s'approvisionner au sud – le satrape perse de Babylone Mazday avait en effet détruit

les récoltes – et redoutait-il la chaleur de la région. Ou bien savait-il que Darius l'attendait au nord, au bord du Tigre, pour livrer une bataille décisive.

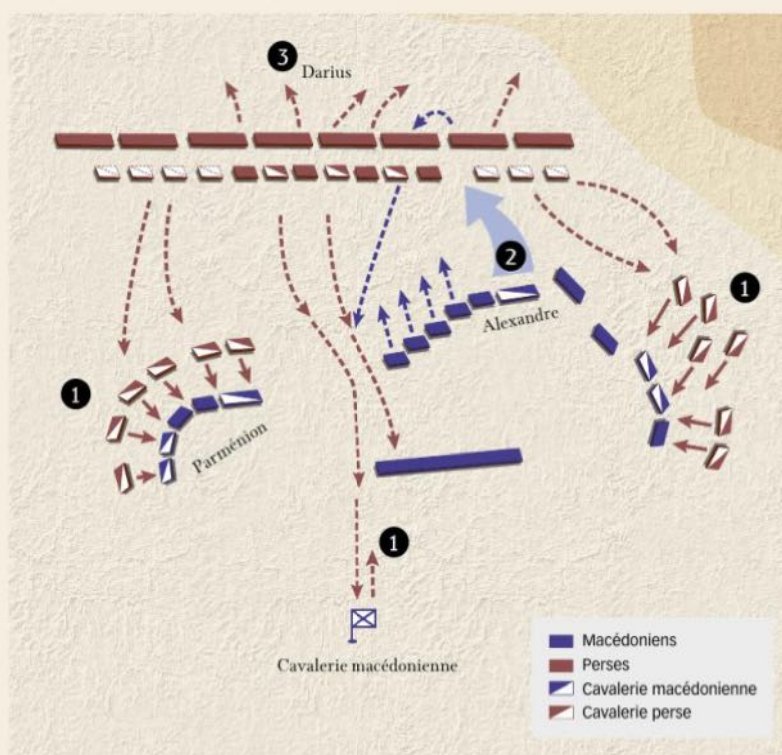
Après sa victoire à Issos, Alexandre détenait la mère, l'épouse et les filles du monarque perse. Darius III lui avait envoyé deux propositions de paix, rejetées par Alexandre qui revendiquait le contrôle de l'ensemble du territoire perse, et poursuivit donc sa marche pour s'emparer des sièges de l'empire.

Darius profita des quelques mois de répit que lui accordait la traversée de la Phénicie et le séjour en Égypte de son adversaire pour lever de nouvelles et imposantes forces. Le roi perse planifia la grande bataille qui s'annonçait et en choisit le

Gaugamèles, l'ultime bataille contre les Perses

Ses propositions de paix, de partage de l'empire et de mariage avec l'une de ses filles rejetées par Alexandre, Darius III leva une immense armée pour livrer la bataille décisive sur les rives du Tigre.

À l'aube du 1^{er} octobre de l'an 331 av. J.-C., les Macédoniens lancèrent l'assaut contre les forces perses dans la plaine de Gaugamèles. La bataille fut décisive et marqua profondément les relations entre l'Orient et l'Occident. Pour Darius III, le prix de la défaite de Gaugamèles fut élevé. Les pertes humaines colossales rendaient la réorganisation de l'armée impériale impossible. Les jours suivants, la reddition des satrapes de Babylone et de Suse, et leur maintien à leur poste par Alexandre, ainsi que la nomination de Perses à la tête d'autres satrapies fragilisèrent un peu plus Darius III, tout en marquant le début du processus d'hellénisation : l'Asie occidentale s'ouvrait de fait à ses conquérants. L'hégémonie des Grecs prit conscience de la portée de sa victoire sur le chemin d'Ecbatane, quand un fils d'Artaxerxès III vint se soumettre à lui et l'informer que le monarque défait s'était enfui, avec peu d'hommes et 7 000 talents dans ses coffres. Illustration : la cavalerie d'Alexandre s'engouffre dans la brèche de la formation perse.



1 ATTAQUE. Les Perses tentèrent d'encercler les Macédoniens et opérèrent une percée jusqu'au campement ennemi.

2 BRÈCHE. La manœuvre perse ouvrit une brèche dans leur ligne de front, qu'Alexandre exploita en lançant un assaut.

3 FUITE. L'offensive menée contre le centre de la formation, où se trouvait Darius, provoqua la fuite précipitée du roi et une débandade générale.

lieu : Gaugamèles (vraisemblablement au nord de l'actuel Irak), près de la ville d'Arbèles, sur la rive gauche du Tigre. La vaste plaine était propice au déploiement de son impressionnante armée, venue du centre et de l'est de l'empire.

Les effectifs des mercenaires grecs étaient moins nombreux que par le passé, mais ceux d'autres origines étaient innombrables : cavalerie lourde des provinces d'Asie centrale de Bactriane et Sogdiane, cavalerie légère des provinces du centre de Médie et de Parthie, archers à cheval scythes, chars à faux, troupes indiennes accompagnées d'éléphants de combat, fantassins de toutes les régions orientales de l'Empire et de Babylone... Selon des sources anciennes, cette armée était composée d'à peu près 40 000 cavaliers et 200 000 hommes à pied. Si ce chiffre est jugé aujourd'hui exagéré par les historiens, il est vraisemblable qu'il s'agissait de la plus grande armée jamais réunie dans l'histoire du monde perse.

Darius disposa cette formidable force de combat en ordre de bataille selon une stratégie longuement mûrie. Sur le flanc gauche, où

il attendait la première charge d'Alexandre, il aligna ses meilleures troupes – les cavaliers cuirassés de Bactriane et de Sogdiane, ainsi que les agiles Scythes, commandés par le satrape Bessos. Au centre, monté sur son char, se tenait Darius en personne, entouré de sa garde impériale, des mercenaires grecs, des chars à faux et des éléphants de combat. Le flanc droit était occupé par des troupes du centre de l'Empire et la compacte cavalerie d'Anatolie orientale, commandée par le satrape de Babylone, Mazday.

La fuite de Darius

Quant à Alexandre, il était accompagné d'environ 40 000 hommes, dont 8 000 cavaliers, 3 000 archers et une phalange macédonienne de près de 30 000 fantassins, armés de longues sarisses ou d'armes plus légères. Les Macédoniens côtoyaient des Grecs, des Illyriens, des Thraces... C'était une armée compacte, rompue aux combats et à la victoire. Alexandre ne rencontra pas d'obstacles importants. Son armée traversa l'Euphrate sur un pont flottant, puis franchit



sans difficulté le Tigre à gué, au nord de Gaugamèles. Les Perses n'essayèrent ni de l'arrêter ni de ralentir sa progression. L'armée macédonienne avança sans se hâter, puisqu'elle quitta Tyr sur la côte méditerranéenne en avril et arriva en vue de son adversaire fin septembre.

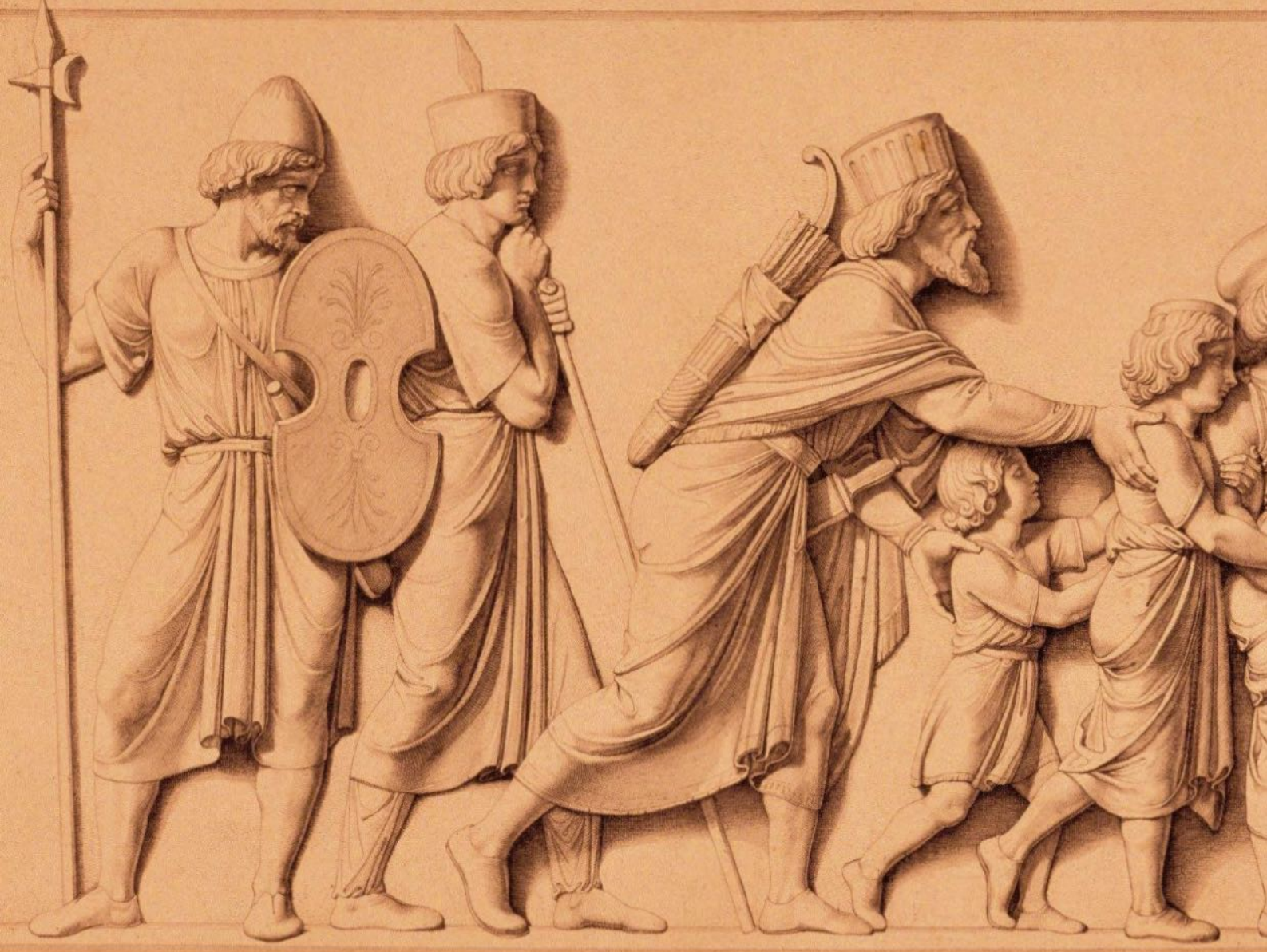
Renseigné sur la disposition des troupes de Darius et sur la topographie, Alexandre ne s'alerta pas à la vue de la multitude qui lui faisait face. Il donna l'ordre de dresser un camp non loin de celui des Perses, et laissa à ses hommes trois ou quatre jours de repos avant de lancer la bataille. On raconte qu'Alexandre dormit fort bien la nuit précédant l'assaut. Le 1^{er} octobre 331 av. J.-C., au lever du jour, il lança l'attaque.

Fort d'une ligne de front plus étendue, les Perses tentèrent d'encercler les Macédoniens des deux côtés. Sur le flanc droit, les bataillons de Mazday eurent tôt fait de mettre en difficulté les troupes de Parménion, qui résista à grand-peine. Sur le côté opposé, la puissante cavalerie perse commandée par Bessos tenta une manœuvre d'encerclement du flanc droit de l'armée

d'Alexandre. L'assaut provoqua une brèche dans les rangs perses, entre les troupes qui attaquaient et le centre de la formation.

Alexandre et ses cavaliers chargèrent alors au centre, là où se tenaient Darius et son escorte, avec une intrépidité irrépressible. Menacé par l'assaut déchaîné du Macédonien, le roi perse, comme il l'avait déjà fait à Issos, s'enfuit sur son char. Alexandre voulut s'élancer à sa poursuite, mais il en fut empêché. Il dut aller prêter main-forte à Parménion, alors en grave difficulté, et attaqua les troupes ennemies sur leur flanc. Le soutien d'Alexandre renversa la situation. L'annonce de la fuite de Darius provoqua une retraite soudaine et désorganisée, proche de la débâcle, de l'armée perse.

Pendant l'affrontement, les Perses avaient réussi à transpercer en deux points les lignes grecques. Certains d'entre eux atteignirent même le campement grec, où étaient retenues la reine mère et l'épouse de Darius, et entreposés les bagages. Ils se livrèrent au pillage, mais ne purent libérer les prisonnières. La pénétration des Perses



au-delà de la ligne de front aurait pu faire basculer l'issue du combat. Cependant, au lieu de lancer un assaut audacieux pour prendre à revers l'arrière-garde grecque, les Perses avaient attaqué le campement vide de troupes.

Alexandre fut proclamé vainqueur. Il fut acclamé, sur le champ de bataille, roi d'Asie (nom donné à l'époque à l'Empire perse par les Grecs). L'immense royaume achéménide était désormais la possession de l'hégémon de la Ligue de Corinthe. Son incontestable triomphe, remporté au nom des Grecs unis, vengeait enfin l'ancienne invasion de Xerxès. Vaincu, Darius, accompagné des rescapés d'une armée affaiblie, se hâta de rejoindre les territoires du Nord. Il y trouva refuge, dans l'espoir peut-être de rassembler des forces pour prendre sa revanche.

Cependant, Alexandre décida de marcher vers le sud et les grandes cités de l'empire conquis. Il atteignit d'abord Babylone, grande et célèbre ville fortifiée de Mésopotamie dont les Perses s'étaient emparés deux siècles auparavant. Le satrape Mazday lui céda la cité sans opposer de résistance.

Alexandre fit alors une entrée triomphale, acclamé par la population. Comme en Égypte, les habitants et les prêtres, qui n'avaient jamais éprouvé de sympathie pour les Perses lorsqu'ils étaient au pouvoir, lui réservèrent un chaleureux accueil.

À Babylone et à Suse

Contrairement aux Perses, Alexandre fit montre d'un grand respect pour les coutumes et les cultes locaux. Il restaura les temples et dédia des fêtes et des offrandes au grand dieu babylonien Marduk. Plus que de tolérance, le nouveau roi d'Asie faisait preuve de son attachement aux traditions et aux rituels. Il se montra bienveillant avec le Perse Mazday, qui lui avait ouvert les portes de la grande cité chaldéenne. Bien qu'ils se soient combattus à Gaugamèles, Alexandre lui conserva sa confiance comme satrape de Babylone.

Sur le trône de la millénaire Babylone, Alexandre n'était plus seulement le chef invincible des Macédoniens et des Grecs, mais aussi le seigneur de l'Asie, le nouveau Grand Roi, généreux et libéral avec ses sujets. Il n'était



pas seulement le chef qui avait vengé la Grèce outragée par Xerxès, mais également l'héritier et le successeur des souverains achéménides. Il n'était plus seulement le porte-drapeau de la liberté grecque, il devenait désormais le grand despote de l'Empire asiatique, dont il adopta le somptueux cérémonial et la solennité.

Pendant un mois, Alexandre et ses troupes jouirent de leur triomphe dans la merveilleuse Babylone. Puis le Macédonien se dirigea vers Suse. Le satrape perse Abulites lui ouvrit les portes de la ville et conserva son poste de gouverneur de la cité. Une autre bonne nouvelle attendait Alexandre : les renforts attendus depuis un an, un contingent de 15 000 nouveaux soldats, arrivèrent enfin à Suse. Comme à Babylone, Alexandre laissa sur place deux bataillons, commandés par des Macédoniens, pour s'assurer de la loyauté de ses nouveaux alliés.

Un détachement avait précédé Alexandre à Suse pour s'emparer du trésor et des richesses amassés par les rois perses dans cette citadelle, qui fut la résidence d'hiver de leur cour pendant

plus de deux siècles. Plus de 50 000 talents d'or et d'argent – une fortune inouïe – et quantité de pourpre, de pierres précieuses et d'objets d'art resplendissants le composaient. Une grande partie de ces immenses richesses fut transformée en monnaies. Frappées et mises en circulation, au cours des années suivantes, elles eurent de grandes répercussions sur le développement de l'économie méditerranéenne.

Alexandre envoya à Antipatros – le régent de la Macédoine qui faisait face à une révolte des Spartiates, en Grèce – environ 3 000 talents d'argent, de quoi subvenir aisément aux dépenses militaires. Il mit également la main sur des reliques des campagnes grecques, comme les statues des tyrannicides Harmodios et Aristogiton qu'il offrit aux Athéniens. À Suse, Alexandre s'assit sur l'imposant trône royal perse. Il l'avait conquis par les armes, mais il l'occupait comme héritier et souverain du monde.

De Suse, Alexandre poursuivit son expédition vers Persépolis, cœur de l'empire. Le chemin fut parfois rude, à travers des montagnes

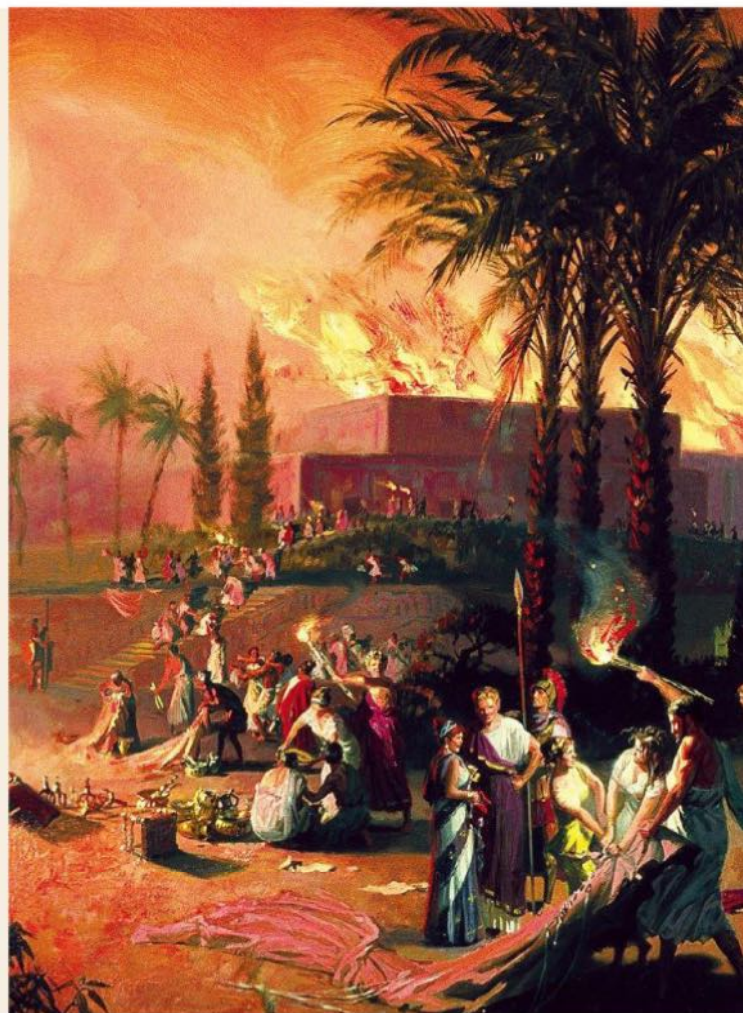
L'ENTRÉE À BABYLONE.

Le noble perse Mazday, satrape de Babylone, suit avec ses cinq enfants la déesse de la paix. Cette gravure est une reproduction d'un fragment de la *Frisse d'Alexandre* (1812), œuvre du sculpteur danois Bertel Thorvaldsen, qui relate l'entrée triomphale du Macédonien dans l'ancienne capitale mésopotamienne.

Babylone, Suse, Persépolis et Pasargades : les capitales soumises

Les sorts différents réservés aux grandes cités perses soumises par les Macédoniens révèle, non les caprices du conquérant, mais sa volonté de mener des actions hautement symboliques. Elles faisaient écho à l'histoire grecque et se conformaient à l'idée qu'Alexandre se faisait de sa propre origine divine, mais également de sa grande destinée.

Quand il arriva à proximité de Persépolis, la première décision d'Alexandre fut d'envoyer à Pasargades un détachement pour s'emparer du trésor de l'ancienne capitale de l'Empire perse, bâtie par Cyrus II le Grand. Peu de temps après, l'hégémon des Grecs rendit hommage à Cyrus, héros perse que les Grecs respectaient et auquel Alexandre s'identifiait certainement. Il confia six ans plus tard la restauration du mausolée de Cyrus à l'architecte Aristobule, un Grec de Phocide. Persépolis se rendit également sans combattre, mais Alexandre avait décidé de lui infliger un châtiment exemplaire, car elle était le symbole de la suprématie perse. La cité abritait le palais de Darius I^{er} et de Xerxès, monarques qui au cours des guerres médiques avaient pénétré dans les temples d'Athènes – sacrilèges inoubliables pour les Grecs. Le sac de Persépolis fut aussi impitoyable que celui de Tyr. Babylone et Suse, qui s'étaient rendues sans résister, furent épargnées et leurs satrapes, reconduits à leur poste, de même que tous les aristocrates, courtisans et administrateurs de l'empire qui avaient remis leur pouvoir à Alexandre, le reconnaissaient et acceptaient son autorité. Alexandre réussit de cette façon à intégrer les Perses dans son administration et son armée pour mener à bien son grand projet : la conquête de toute l'Asie. Illustration : *Destruction de Persépolis*, lithographie de Tom Lovell.



escarpées et enneigées à cette époque de l'année. Les troupes d'Alexandre affrontèrent les Uxii, une tribu de bergers qui exigeait un tribut pour la traversée de son territoire. Puis, elles combattirent une vaillante armée perse, qui contrôlait un défilé appelé les « Portes persiques ». Les combats furent acharnés mais, à chaque fois, les Macédoniens se frayèrent un passage et châtièrent sévèrement leurs ennemis.

Le sac de Persépolis

Quand les Macédoniens atteignirent Persépolis, le gouverneur Tiridate livra la ville sans résistance. Alexandre y entra en janvier de l'an 330 av. J.-C., mais ne fut pas aussi magnanime qu'il l'avait été à Babylone et à Suse. Capitale de l'empire, Persépolis abritait de nombreuses demeures aristocratiques. La plus splendide, le palais royal construit par Darius I^{er}, était ornée d'innombrables bas-reliefs sculptés qui figuraient les peuples soumis au Grand Roi et les vassaux apportant leur tribut. Ce décor était le souvenir du glorieux Empire perse et de la dynastie achéménide. Les

tombes de Darius I^{er} et de ses successeurs sur le trône se trouvaient non loin. Alexandre laissa ses troupes mettre à sac la cité. Les soldats de l'armée macédonienne étanchèrent leur soif de pillage et de butin. Ils furent impitoyables envers la population sans défense, sous prétexte de venger les outrages que Darius et Xerxès avaient commis par le passé. Ils attaquèrent chaque maison, assassinant les hommes et violant les femmes, ensuite vendues comme esclaves. Pendant ce temps, Alexandre fêtait son triomphe entouré de ses amis et courtisans, festoyant sans modération dans les luxueuses salles.

Quand l'armée macédonienne abandonna la ville, Alexandre ordonna l'incendie du palais. Selon certains récits anciens, pendant une des tumultueuses orgies qui avaient accompagné la prise de Persépolis, Thaïs, courtisane grecque et maîtresse de Ptolémée, lança une torche sur les murs en cèdre de la résidence royale. Il était notoire que l'ivresse furieuse des Macédoniens lors de leurs fêtes entraînait des actes irrationnels. Aussi est-il vraisemblable que l'incendie ait été la

GUERRE ENTRE LES PERSES ET LES GRECS

(p. 40-41). La férocité des affrontements militaires entre les Grecs et les Perses – ici à Issos – est bien représentée dans les bas-reliefs en marbre du sarcophage du roi Abdalonyme de Sidon. Musée archéologique, Istanbul.



CHRONOLOGIE DE LA CONQUÊTE DE L'ORIENT

331 av. J.-C.

Bataille de Gaugamèles.
Entrée à Babylone et à Suse.

330 av. J.-C.

Destruction de Persépolis.
Poursuite et mort de Darius.

329 av. J.-C.

Passage de l'Hindu Kush, entrée en Bactriane.
Exécution de Bessos.

327 av. J.-C.

Marche vers l'Inde.

326 av. J.-C.

Traversée de l'Indus et bataille contre Poros.
Mutinerie des Macédoniens.

325 av. J.-C.

Séjour dans le delta de l'Indus, à Patala. Traversée du désert de Gédrosie. Alexandre rejoint une flotte à l'embouchure de l'Euphrate.

324 av. J.-C.

Restauration de la tombe de Cyrus. À Suse, mariages en masse des Macédoniens avec des femmes perses. Mort d'Héphestion.

323 av. J.-C.

Entrée à Babylone.
Mort d'Alexandre le 10 juin.

conséquence fortuite d'une orgie et de la fureur vengeresse d'une courtisane exaltée. Cependant, il semble raisonnable de penser que l'incendie n'a pu se produire sans le consentement d'Alexandre. Des recherches archéologiques ont en effet montré que les décorations les plus somptueuses avaient été retirées avant que les flammes ne dévorent les murs du palais. Si cette destruction fut préméditée, elle fut justifiée a posteriori comme un geste symbolique, comme une vengeance contre l'incendie des temples de l'Acropole d'Athènes sur ordre du roi perse Xerxès I^{er}.

Ce châtimement cruel infligé à la capitale de l'ancien royaume de Darius I^{er} clôturait le chapitre des vengeances. Non loin de Persépolis, Alexandre préserva Pasargades, où il se recueillit devant le sépulcre de Cyrus le Grand, fondateur de l'Empire perse. Aux yeux de certains auteurs grecs, Cyrus le Grand était un personnage légendaire. Antisthène et Xénophon le décrivaient comme l'idéal du grand conquérant et du gouvernant vertueux. Par son geste, Alexandre s'inclinait devant le héros.

Alexandre confia à un aristocrate local, Phrasorte, la charge de satrape de la Perse. Comme d'habitude, il installa une garnison macédonienne de 3 000 hommes à Persépolis. De là, il prit la route du nord vers Ecbatane, ancienne capitale de la Médie (dans la région montagneuse de l'actuelle province iranienne d'Hamadán). Darius y avait trouvé refuge. Mais n'étant pas parvenu à reconstituer une armée, il s'était enfui plus à l'est, vers Rayy (ou Rhagès pour les Grecs, tout près de l'actuelle Téhéran).

À Ecbatane, où il arriva en mai ou juin de l'an 330 av. J.-C., Alexandre ordonna une halte. Les 40 000 hommes de son armée avaient, pour la plupart, quitté Pella il y a quatre ans. Certains étaient fatigués par cette interminable expédition, d'autres, notamment les mercenaires grecs et thessaliens, estimaient l'objectif initial atteint. Alexandre leur offrit de regagner leur contrée, assorti d'une solde généreuse en récompense des services fournis. Démobilisés, ils furent accompagnés jusqu'aux rives de la mer Noire ou de la mer Égée, et de là gagnèrent l'Eubée ou la Macédoine.







LA TOMBE

DE DARIUS III. Le vaste complexe funéraire achéménide de Naqsh-e Rostem abrite les tombes de plusieurs grands monarques perses, parmi lesquels le dernier de la dynastie, Darius III. Son corps fut inhumé dans l'un des sépulcres monumentaux taillés dans la roche de l'immense nécropole, sur ordre d'Alexandre le Grand.

Le reste de l'armée profita de quelques semaines de repos et de l'agréable climat estival des montagnes de Médie. Puis le gros des troupes, sous les ordres de Parménion, reprit sa marche vers l'Hyrkanie, au sud-est de la mer Caspienne. Il était nécessaire de maintenir l'ordre dans cette région, voie stratégique de communication avec la Grèce.

Quant à Alexandre, accompagné notamment de ses *hetairoi*, il partit vers l'est. Son objectif était clair : il lui fallait capturer Darius. Il laissa son butin à Ecbatane, sous la garde de son trésorier Harpale et d'une garnison de 6 000 Macédoniens. Poussé par le désir de mettre la main sur le monarque en fuite, dernier obstacle à sa volonté d'être le souverain incontestable et légitime de l'empire qu'il avait déjà conquis, il entreprit alors une marche effrénée.

En trois semaines, traversant des passages montagneux aussi ardues que le défilé des portes Caspiennes, Alexandre parcourut plus de 700 km (ceux qui séparent Ecbatane, l'actuelle Hamadan, de Rayy, près de l'actuelle

Téhéran). La dernière étape fut débridée : les récits anciens racontent que, dans sa hâte de capturer Darius, il accomplit 180 km en moins de vingt-quatre heures. Mais tous ses efforts furent vains. À son arrivée, Darius était mort.

Le Grand Roi avait été assassiné par le satrape Bessos, qui s'était emparé de la tiare royale. On raconte qu'Alexandre pleura sur le corps de Darius et le couvrit de son manteau de pourpre. Il ordonna qu'il fût enterré aux côtés des autres rois perses avec les honneurs dus à son rang. Le cadavre fut embaumé et transporté à Naqsh-e Rostem, près de Persépolis, où sa mère, la reine Sisygambis, le pleura cérémonieusement. Alexandre promit de punir sévèrement les traîtres régicides. Lorsque Bessos fut capturé – près d'un an plus tard –, il fut jugé selon la loi locale : on lui coupa le nez et les oreilles avant de l'exécuter publiquement.

Proskynesis devant le Grand Roi

La mort de Darius et le cérémonial qui l'entoura eut une grande portée symbolique. Alexandre pouvait dès lors se considérer comme le successeur du Grand Roi, son vainqueur et son héritier. C'est dans cet esprit qu'il avait organisé les funérailles royales de son ennemi, comme le voulait la coutume. Dans sa geste et son gouvernement, il veilla à se poser en digne successeur des Perses.

Alexandre adopta d'ailleurs les coutumes, le costume, le cérémonial – dont l'un des éléments les plus typiques était le salut appelé *proskynesis* (ou *proskynèse*) – et la pompe royale des souverains de l'Empire perse. Il nomma des aristocrates perses aux charges de satrapes, reconduisant souvent ceux qui l'étaient déjà. Il s'entoura également de grands seigneurs, parmi les fidèles de Darius, comme Oxyartès, un noble de Sogdiane, et le satrape Artabaze.

Qui plus est, Alexandre incorpora dans son armée un grand nombre de combattants perses et parthes (pas moins de 30 000 en quelques années). Si les sujets asiatiques appréciaient le respect du cérémonial perse, les vétérans macédoniens – non pas tant les simples soldats, mais surtout les plus proches compagnons d'Alexandre, les *hetairoi* – l'acceptaient assez mal. L'image d'Alexandre en souverain oriental, exigeant la *proskynèse*, portant tiare et manteau impérial, suscita de vives critiques et un fort ressentiment.

Des siècles plus tard, l'historien grec Arrien s'en faisait encore l'écho : « Je suis loin d'approuver cette vengeance horrible, cette mutilation atroce à laquelle Alexandre ne se fût jamais porté, s'il n'y eût été entraîné par l'exemple des souverains mèdes, perses ou autres barbares dont il revêtit l'orgueil avec les dépouilles.

DU RITE DE LA PROSKYNÈSE À LA DIVINITÉ

Roi d'Asie et héritier de l'Empire perse, Alexandre adopta le salut rituel dû au Grand Roi. Ce cérémonial comprenait un geste de soumission : la proskynèse. Selon la description d'Hérodote, les personnes de même rang s'embrassaient sur les lèvres, mais celle de rang inférieur embrassait l'autre sur la joue. Si la différence de rang était grande, le salut consistait en une inclinaison et un baiser à distance, sans contact. Lorsque la différence était immense, la personne de rang inférieur devait s'ôter de la vue de celui qui lui faisait face. Illustration : fonctionnaire de rang intermédiaire exécutant la proskynèse devant le Grand Roi, probablement Xerxès I^{er} ou Darius I^{er}, sur un bas-relief de Persépolis.



AMMON ET HÉRACLÈS, DEUX MODÈLES

Les rois macédoniens Philippe et Alexandre se disaient descendants d'Héraclès, fils de Zeus, et vénéraient aussi Apollon. En outre, Olympias avait persuadé Alexandre, dans son enfance, qu'il était le fils d'un dieu. Lors de son séjour à Siwa, Alexandre consulta l'oracle d'Ammon-Zeus. Dans le temple où il était entré seul, il dit qu'il avait entendu « quelque chose qui lui plaisait ». À partir de ce moment, il vénéra le dieu dont il pensait être le fils. Pour lui, Ammon-Zeus était une déité grecque, dont l'oracle lui révéla sa vraie destinée. Illustrations : à gauche, Alexandre avec la tête de lion d'Héraclès ; à droite, tête de figurine romaine représentant Alexandre avec les attributs d'Ammon-Zeus.



1 LE BAISER. Un officier de la cour, portant son bâton de commandement, est reçu en audience dans l'Apadana de Persépolis. Le visiteur s'est déjà incliné et réalise le baiser final en frôlant des lèvres la pointe de ses doigts.

2 LE GRAND ROI. Le monarque, assis sur le trône, tient les attributs impériaux et reçoit la proskynèse de l'officier d'un rang inférieur à celui du dignitaire situé derrière le roi, de plus grande stature.

3 LA MASSUE. Ce dignitaire de haut rang tient dans sa main gauche une massue. Cette arme primitive, qui fut peut-être utilisée par les gardes royaux de l'époque archaïque, était un symbole de pouvoir à la cour achéménide.

4 LE SCEPTRE. Le sceptre impérial que le Grand Roi tient dans sa main droite mesure un mètre et demi de long. Il est de même hauteur que le trône, autre symbole de la suprématie royale.

5 LES IMMORTELS. Un garde royal (un immortel), avec sa lance, observe la scène. À ses côtés, un autre visiteur attend son tour. Il tient dans sa main gauche une sorte de panier, peut-être un tribut d'or ou d'argent.



ALEXANDRE LE GRAND.

Statue d'Alexandre en marbre, provenant de Magnésie du Sipyle (l'actuelle Manisa, en Turquie). Selon une inscription, elle est l'œuvre de « Maenas, le sculpteur ». Milieu du III^e siècle av. J.-C. Musée archéologique, Istanbul.

Je n'approuve pas non plus le changement de costume en un prince de la race des Héraclides, qui préfère celui des Mèdes à celui de ses pères, et qui ne rougit pas de remplacer le casque du vainqueur par la tiare des Perses vaincus. » (*Expéditions d'Alexandre*, livre IV, chapitre 2).

Le rituel du salut de la proskynèse déclencha l'affrontement avec les Macédoniens. Alexandre avait voulu imposer à tous cette forme de salut, habituel à la cour perse. Nous ne connaissons pas la gestuelle précise du rituel à l'époque d'Alexandre, mais il consistait peut-être, comme dans des versions tardives, à se prosterner en pliant les genoux et en baissant la tête en signe de sujétion et d'obéissance au monarque. Quoi qu'il en soit, ce geste exprimait la soumission à un être supérieur, au souverain divin. Ce qui était parfaitement naturel pour les sujets asiatiques représentait une humiliation pour les Macédoniens. Un tel rituel devait, pour eux, être réservé aux dieux, et s'agenouiller devant un autre homme était un signe d'asservissement, une posture d'esclave indigne d'un homme libre.

Désaccords et conspirations

Ceux qui avaient combattu, en hommes libres, aux côtés de Philippe et de son fils n'étaient pas disposés à s'humilier de la sorte, comme en présence d'un être divin. La cérémonie qu'Alexandre avait voulu leur imposer pour mettre tous ses sujets sur un pied d'égalité souleva une forte opposition dans les rangs de l'armée. Callisthène, chroniqueur officiel et neveu d'Aristote, se fit le porte-parole de la protestation macédonienne. Il parvint à faire céder Alexandre, qui ne maintint l'obligation de la proskynèse que pour les « barbares ». Alexandre n'oublia cependant pas l'offense qui lui avait été faite. Il la punirait plus tard sans pitié mais sous un autre prétexte.

Alexandre déjoua, dans son cercle rapproché, deux conspirations plus graves tant par leurs conséquences que par leurs châtiments. La première, en 330 av. J.-C., provoqua la mort de Philotas (chef des *hetairoi* lors de la bataille de Gaugamèles) et, par ricochet, celle de son père, le vieux Parménion. La deuxième, deux ans plus tard, appelée « conspiration des pages », fut fatale à Callisthène. Entre ces deux complots, Alexandre tua également un autre de ses compagnons de longue date : Cleitos.

La première de ces conjurations fut menée par un membre de la garde personnelle d'Alexandre, un certain Démétrios. Un parent d'un des conjurés la dénonça auprès de Philotas. Puis, voyant son inaction, il s'adressa au roi lui-même. Alexandre réagit immédiatement. Les conspirateurs furent arrêtés et exécutés. Philotas

Fidélité et trahison des *hetairoi*

La durée de la campagne asiatique, les différentes défaites essuyées dans les campagnes postérieures au sac et à l'incendie de Persépolis ainsi que l'adoption par Alexandre du rituel perse de la proskynèse concoururent à fissurer l'unité des *hetairoi*.

Le manque de preuves des trahisons de Philotas, Parménion et Callisthène divise les historiens. Concernant le neveu d'Aristote, l'incertitude est grande, mais selon Arrien, Alexandre ne pardonnait pas à Callisthène d'avoir considéré qu'il régnait en despote oriental. Il semble évident que pour le roi d'Asie, il n'y avait pas de frontière entre critique politique ou morale et trahison. On sait que Callisthène critiquait Alexandre, qu'il avait été évasif en le consolant après l'assassinat de Cleitos, et qu'il était le chef de file de ceux qui refusaient les rituels perses de proskynèse et de culte du monarque. Même s'il faisait confiance aux fidèles *hetairoi*, Alexandre prit très au sérieux le risque d'une conspiration de traîtres, de sorte qu'il mit en place une censure de la correspondance des officiers et des soldats. Illustration : plaque votive en marbre d'Héphestion (à côté du cheval), compagnon le plus fidèle de tous. Musée archéologique, Thessalonique.

fut jugé devant l'armée et condamné à mort par acclamation. Il est extrêmement difficile de savoir quel rôle joua Philotas, qui commandait la cavalerie d'élite des *hetairoi*, dans ce complot. Parmi les aristocrates macédoniens, il occupait le rang le plus élevé et le plus prestigieux, après son père Parménion. Peut-être s'était-il vanté de sa position et de son courage, aussi son attitude critique et orgueilleuse avait engendré jalousies et suspicions. Mais son exécution ressemble plus à une manœuvre politique ou à un épisode d'exaltation, qu'à une sentence juste.

Alexandre envoya sans tarder un messenger, porteur d'un ordre urgent, à Ecbatane, où Parménion se trouvait à la tête de troupes nombreuses. Le coursier, à dos de chameau, se hâta d'arriver à la capitale de la Médie avant que le vieux général n'apprît la mort de son fils. L'ordre urgent, adressé à trois officiers macédoniens, était d'exécuter le vieux Parménion, compagnon fidèle de Philippe, stratège et vaillant commandant lors de nombreuses batailles. « Précis et sans pitié, le coup fut efficace, et Parménion fut



ainsi récompensé de toute une vie au service du trône de Macédoine. Ses désaccords d'ordre politique étaient devenus trop forts pour être tolérés par un Alexandre de plus en plus autocratique, qui l'élimina à la première occasion », écrit l'historien britannique Albert Brian Bosworth.

Le commandement de la cavalerie des *hetairoi*, fonction qu'occupait Philotas, fut partagé entre deux camarades d'Alexandre, dont la loyauté était sans faille : son ami intime Héphestion et le compagnon qui lui avait sauvé la vie lors de la bataille du Granique et frère de sa nourrice, Cleitos. Le cercle le plus proche du pouvoir royal était formé par les « maréchaux » qui avaient participé à la chute de Philotas : Cratère, Héphestion, Perdikkas, Koinos et Ptolémée.

Mais une nouvelle victime fit les frais de la tension qui régnait entre les soutiens d'Alexandre, prêts à l'aduler sans limite, et ses détracteurs qui, nostalgiques du temps de Philippe, contestaient les nouvelles coutumes. L'épisode eut lieu à Maracanda (l'actuelle Samarkand), lors de l'une de ces fêtes où le vin

coulait à flots et où les esprits s'échauffaient. Certains flatteurs comparèrent Alexandre aux célèbres Dioscures, Castor et Pollux, car il était comme eux fils de Zeus. Ils louèrent le héros de divine ascendance qui avait accompli la conquête par ses seuls prouesses et exploits. Ces paroles déplurent aux vétérans macédoniens. Au cours du banquet, Cleitos, peut-être enhardi par le vin, se leva et prit la parole en leur nom. Il loua les conquêtes du grand Philippe, rappela les nombreuses victoires remportées par les soldats aguerris et souligna qu'il avait lui-même sauvé la vie à Alexandre pendant la bataille du Granique.

Fortement irrité par ces propos, Alexandre eut alors une attitude menaçante. Cleitos sortit un instant de la salle, poussé à l'extérieur par un compagnon, mais revint peu de temps après, décidé à poursuivre ses protestations. Alexandre se leva furieux, saisit la lance d'un garde et transperça Cleitos, qui s'effondra, mort. Le roi ne tarda pas à se repentir de cette colère soudaine. Un autre compagnon de son

Le mariage d'Alexandre et de Roxane, un exemple d'intégration

Malgré les circonstances romantiques – la jeune femme était réputée pour sa beauté, le roi d'Asie déclara publiquement être tombé amoureux d'elle au premier regard –, le mariage d'Alexandre avec Roxane fut une action politique bien réfléchie. Il s'inscrivait dans cette stratégie d'intégration débutée avec la reconduction des satrapes de Darius qui avaient déposé les armes, sans résister, et l'avaient reconnu roi.

Selon Diodore de Sicile, qui écrit une biographie d'Alexandre le Grand (Livre XVII de la *Bibliothèque historique*), les généraux Antipatros et Parménion conseillèrent à Alexandre, au cours d'une réunion de l'état-major qui préparait le passage de l'Hellespont, de se marier et d'engendrer un héritier avant d'entreprendre la campagne asiatique. Le roi d'une vingtaine d'années, reconnu depuis peu archonte des Thessaliens et *hégémon* de la Ligue de Corinthe, répondit, dans son style homérique habituel, que si le chef des armées macédonienne et grecque attendait sans rien faire la naissance de ses fils, il se déshonorait. Neuf ans plus tard, Alexandre était devenu roi d'Asie. L'absence de descendants était devenue extrêmement préoccupante, car depuis l'incendie de Persépolis le roi macédonien avait subi de grandes défaites. Il avait été blessé plusieurs fois – blessures qui lui rappelaient qu'il était mortel – et il avait déjoué des conspirations de ses compagnons qui visaient à l'assassiner. En se mariant avec Roxane, il donnait satisfaction à ses vassaux asiatiques. Il invita à sa cour son beau-père Oxyartès, un noble sogdien influent. Illustration ci-contre : *Noces d'Alexandre le Grand et de Roxane*. Fresque de Giovanni Antonio Bazzi. Vers 1511-1518. Villa Farnésine, Rome.



enfance et de sa jeunesse disparaissait en effet. On raconte qu'il tenta de se donner la mort et qu'il resta enfermé trois jours sans manger.

Une nouvelle conjuration, dont la motivation politique demeure incertaine, se trama quelques mois plus tard en Sogdiane. Ce fut la « conspiration des pages », menée par des fils de familles aristocratiques macédoniennes qui partageaient la garde de la chambre à coucher royale. Ils avaient pour dessein d'assassiner Alexandre, lui reprochant d'avoir cruellement offensé leur meneur en le faisant fouetter publiquement. Alexandre échappa au complot par hasard. La nuit où les pages devaient passer à l'action, il but dans la salle des banquets jusqu'à l'aube et n'alla pas dormir dans sa chambre à coucher. La conspiration hardie mais maladroite fut découverte suite à l'aveu d'un des conjurés. Ils furent tous arrêtés immédiatement, condamnés et lapidés.

Callisthène était chargé de l'éducation de ce groupe de jeunes. On ne put prouver qu'il avait participé à la tentative d'assassinat, mais il fut accusé d'avoir inspiré et fomenté le complot. En

tant qu'instigateur de la conjuration, le neveu d'Aristote fut torturé et exécuté sans procès. L'historien qui avait fait l'éloge des actions d'Alexandre, et dont la propagande épique avait dessiné l'aura héroïque du jeune monarque, paya peut-être indirectement son opposition croissante aux coutumes orientales, à la proskynèse et au cérémonial asiatique.

Poursuite de la conquête

Les trois années qui séparèrent la mort de Philotas, en 330 av. J.-C., de celle de Callisthène, à la fin de 327 av. J.-C., furent marquées par des campagnes militaires difficiles dans des régions inhospitalières. Alexandre voulait en effet contrôler tous les territoires qui avaient appartenu à l'Empire perse et régner sur toute l'Asie (ou tout au moins sur les territoires connus des Grecs et qu'ils considéraient alors comme l'Asie), nimbé d'héroïsme et de grandeur orientale. Cette campagne fut véritablement éprouvante. Elle mit à l'épreuve tout autant le courage d'Alexandre que son talent de stratège.



Au début du mois d'octobre 330 av. J.-C., Alexandre quitta Artacona et prit la direction du sud. Les années suivantes, il traversa la Drangiane, l'Arachosie et le Parapamisos, franchit la cordillère de l'Hindu Kush, pénétra en Bactriane et en Sogdiane, avant de revenir à Alexandrie du Caucase (l'actuelle Begram, en Afghanistan), ville qu'il avait fondée au pied de l'Hindu Kush. Des hautes montagnes aux vallées encaissées, des déserts aux territoires sauvages, ce périple conduisit l'armée d'Alexandre à affronter des peuples belliqueux et fiers de leur indépendance, au cours de combats féroces, d'embuscades et d'actes de guérilla.

Dans ces contrées hostiles et au climat rigoureux, Alexandre fit preuve de son génie stratégique, tout en portant une grande attention à ses hommes éprouvés. Comme l'écrit l'historien britannique Paul Cartledge : « Pour certains spécialistes du commandement militaire, Alexandre le Grand mérite, pour la campagne de "pacification" qu'il mena dans ce qui correspond de nos jours à l'Afghanistan et à l'Asie centrale, d'être

considéré comme un génie militaire. Assurément, ce triomphe est encore plus impressionnant si l'on prend en compte le contexte de grand mécontentement culturel et politique qui agissait, à la limite du débordement, le cœur même de sa cour macédonienne. »

Lors de ces rudes campagnes, un événement particulièrement important mérite d'être souligné : il s'agit du mariage, en 327 av. J.-C., d'Alexandre avec Roxane, une très belle femme, fille d'un grand chef sogdien. Cette union avait probablement des motifs politiques. Comme son père Philippe l'avait si souvent fait auparavant, épouser une princesse étrangère servait à s'assurer des alliances. C'était un outil politique et diplomatique qui permettait d'asseoir son influence sans avoir besoin de recourir à la force. Ce mariage de leur roi avec la descendante d'une lignée barbare put déplaire à certains aristocrates macédoniens, mais il illustre bien la politique matrimoniale menée par Alexandre le Grand pour favoriser une plus grande fraternisation entre tous ses sujets. ■



Une armée invincible

Les conquêtes d'Alexandre de Macédoine en Asie durent leur réussite à une puissance militaire basée sur la discipline de la phalange ainsi que la mobilité de la cavalerie.

Alexandre avait hérité de son père une âme de conquérant, ainsi qu'un instrument au service de son ambition : l'armée la plus puissante et la plus aguerrie de l'époque. Elle avait fait preuve de son efficacité sur le sol grec, remportant de mémorables victoires comme à Chéronée. Le génie militaire de Philippe avait façonné cette armée au cours des continuelles campagnes qu'il avait menées jusqu'à devenir le chef de la Ligue de Corinthe.

Après la mort de Philippe, Alexandre avait prouvé son courage, mais également ses qualités de commandant, en triomphant avec une rapidité stupéfiante de la coalition menée par les rebelles thébains. Ainsi, lorsqu'il traversa l'Hellespont pour s'aventurer en Asie, il savait qu'il pouvait se fier aux guerriers macédoniens. Il était accompagné de 30 000 fantassins et d'environ 6 000 cavaliers. Cette armée n'était pas très impressionnante face aux garnisons perses, mais sa discipline et sa fougue lui permirent de vaincre des ennemis numériquement supérieurs.

Rappelons que Philippe avait totalement renouvelé la stratégie militaire utilisée par les Grecs. À Thèbes, où il avait été otage, il avait appris la tactique de combat traditionnelle grecque, fondée sur les rudes assauts des hoplites, cette infanterie lourde qui avait si efficacement défait les Perses. Protégés par leurs boucliers massifs, les hoplites, lourdement cuirassés, chargeaient en formation serrée, épaule contre épaule, lance dressée. Philippe transforma ce mode de combat statique.

Il remplaça les phalanges hoplitiques traditionnelles par des phalanges plus mobiles et plus denses, équipées d'armures plus légères, de

Les armes de Philippe II

Un sceau du IV^e siècle av. J.-C. représente un *pezhetairoi* (fantassin) revêtu d'une cuirasse en lin, assortie de ptéryges (lanières de cuir). À cette époque, les aristocrates macédoniens étaient protégés par une cuirasse et un casque, et étaient armés d'une lance à double pointe. Ils formaient alors la seule troupe lourde. L'infanterie fut cuirassée en 369 av. J.-C. Dix ans plus tard, Philippe l'arma de longues lances, d'un petit bouclier suspendu au cou, d'un casque et de jambières. Les cavaliers devaient se procurer par eux-mêmes leur monture et leur équipement. En revanche, le roi équipait les *pezhetairoi* sur les fonds royaux. Les soldats des premières lignes utilisaient deux sortes de casques (le casque thrace et le *pilos*) et portaient des jambières en bronze. Ceux de l'arrière-garde revêtaient une simple tunique et un casque. Tous les hommes de la phalange portaient l'*aspis*, le bouclier macédonien circulaire en bronze.



LA CUIRASSE DE PHILIPPE. Cuirasse de fer et d'or des tombes royales de Vergina, IV^e siècle av. J.-C. Musée archéologique, Vergina.

boucliers plus petits, et armées de longues lances de près de 5 m, les sarisses. Le bouclier suspendu à leur cou et la sarisse tenue à deux mains, les *pezhetairoi* de l'armée macédonienne étaient bien moins entravés dans leur avancée que les hoplites. Leur déplacement était plus rapide, leurs assauts devenaient dévastateurs.

Les guerriers des cinq premiers rangs portaient leur sarisse à l'horizontale, ceux des rangs suivants la tenaient dressée et inclinée pour se protéger des projectiles ennemis. L'ensemble formait un mur de piques acérées, un « hérisson de fer ». Le nombre de rangs de la phalange doubla, passant de huit à seize, afin de renforcer son élan et sa résistance aux chocs frontaux.

Le rôle de la cavalerie

Au temps de Philippe, les *pezhetairoi* étaient recrutés parmi la petite paysannerie libre qui constituait le noyau de la phalange. Leur soumission à leurs chefs dans l'armée redoublait leur soumission politique au souverain. Cependant, ils étaient probablement récompensés de leur service par l'octroi de terres. Ainsi s'établissait un rapport personnel entre eux et le monarque.

Ces pelotons de lanciers à pied étaient soutenus par des troupes légères d'appoint, peltastes et archers, et par la cavalerie, dont les Macédoniens firent une force de combat majeure. Auparavant, les Grecs utilisaient la cavalerie en appui de l'infanterie pour des missions de reconnaissance ou pour donner la chasse à l'ennemi.

Dans les armées de Philippe et d'Alexandre, la cavalerie devint une force stratégique cruciale, et ceci à la guerre comme en politique. En effet, pour s'attacher les forces potentiellement contestataires au sein de la monarchie, les rois firent des cavaliers leurs compagnons (les *hetairoi*). Cette

BUCÉPHALE. Statue en bronze d'Alexandre chevauchant son cheval favori. Musée archéologique National, Naples.

distinction était attribuée aux nobles macédoniens, qui bénéficiaient d'un revenu en échange de leur service. Ils étaient, de ce fait, personnellement liés au souverain. Parmi les fils des *hetairoi*, Philippe choisit les *paides basilikes*, les « enfants royaux », qui furent élevés avec Alexandre et devinrent des chefs militaires pendant son expédition.

Lors des batailles, les *hetairoi* couvraient les flancs, chargeaient les points faibles du front ennemi et rompaient souvent les lignes adverses. Leurs lances étaient redoutables. Alexandre démontra l'efficacité de cette tactique, chargeant hardiment en personne à la tête de ses meilleurs cavaliers contre le centre de la formation ennemie à Chéronée et à Gaugamèles.

La guerre de siège

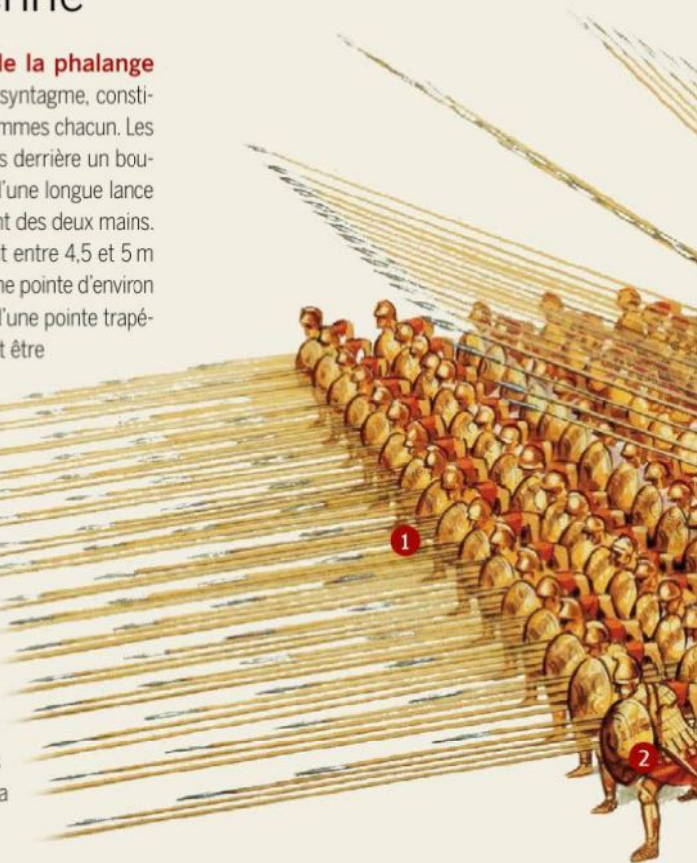
Philippe exprima plus avant son talent militaire en développant la construction des engins de siège. Ses machines étaient plus efficaces que les précédentes. Il se peut qu'il ait eu connaissance des appareils utilisés par les Carthaginois en Sicile ; il recruta des ingénieurs qui conçurent des tours de siège ou des pièces d'artillerie plus complexes, qui lançaient des projectiles de loin, avec une grande force. Il fit aussi fabriquer un bélier monté sur de grandes roues et protégé par une carapace de bois, dont les coups pouvaient faire céder les portes ou abattre des murs. Alexandre sut mettre à profit les enseignements de son père et s'entoura d'ingénieurs spécialisés dans l'art d'attaquer les cités fortifiées ou dans la construction de mines et de canaux.

Lors de l'expédition d'Asie, il utilisa à de nombreuses reprises ces machines de siège et prit d'assaut toutes les villes – une quinzaine au total – qui fermèrent leurs portes. Le siège le plus long et le plus mémorable fut certainement celui de Tyr. La grande cité phénicienne, fortifiée et entourée par les eaux, était jusqu'alors jugée inexpugnable, mais elle tomba aux mains des troupes d'Alexandre après sept mois de siège. Les progrès accomplis par les Macédoniens dans l'utilisation des machines de guerre valurent à l'un des généraux et successeurs d'Alexandre les plus belliqueux Démétrios I^{er}, le surnom de Poliorcète (le « preneur de villes »).

La redoutable phalange macédonienne

La division de base de la phalange macédonienne

était le syntagme, constitué de 16 rangs ❶ de 16 hommes chacun. Les soldats se protégeaient tous derrière un bouclier ❷ et étaient armés d'une longue lance d'infanterie ❸ qu'ils tenaient des deux mains. L'innovante sarisse mesurait entre 4,5 et 5 m de long. Elle était munie d'une pointe d'environ 50 cm de long à l'avant et d'une pointe trapézoïdale à l'arrière qui pouvait être plantée dans le sol. Introduite au cours de la seconde moitié du IV^e siècle av. J.-C. par le roi de Macédoine Alexandre II ou par son frère Philippe II, elle révolutionna les tactiques de combat. La phalange macédonienne était très efficace en position défensive ainsi que sur terrain plat, mais peu de batailles furent remportées grâce à la phalange elle-même.



Au printemps de 334 av. J.-C., les troupes d'Alexandre se rassemblèrent à Amphipolis, en Macédoine, traversèrent la mer et rejoignirent sur la côte asiatique le corps expéditionnaire envoyé deux ans auparavant par Philippe II sous le commandement de Parménion. Ainsi, commença la longue marche, la grande aventure asiatique qui dura dix ans, jusqu'à la mort d'Alexandre.

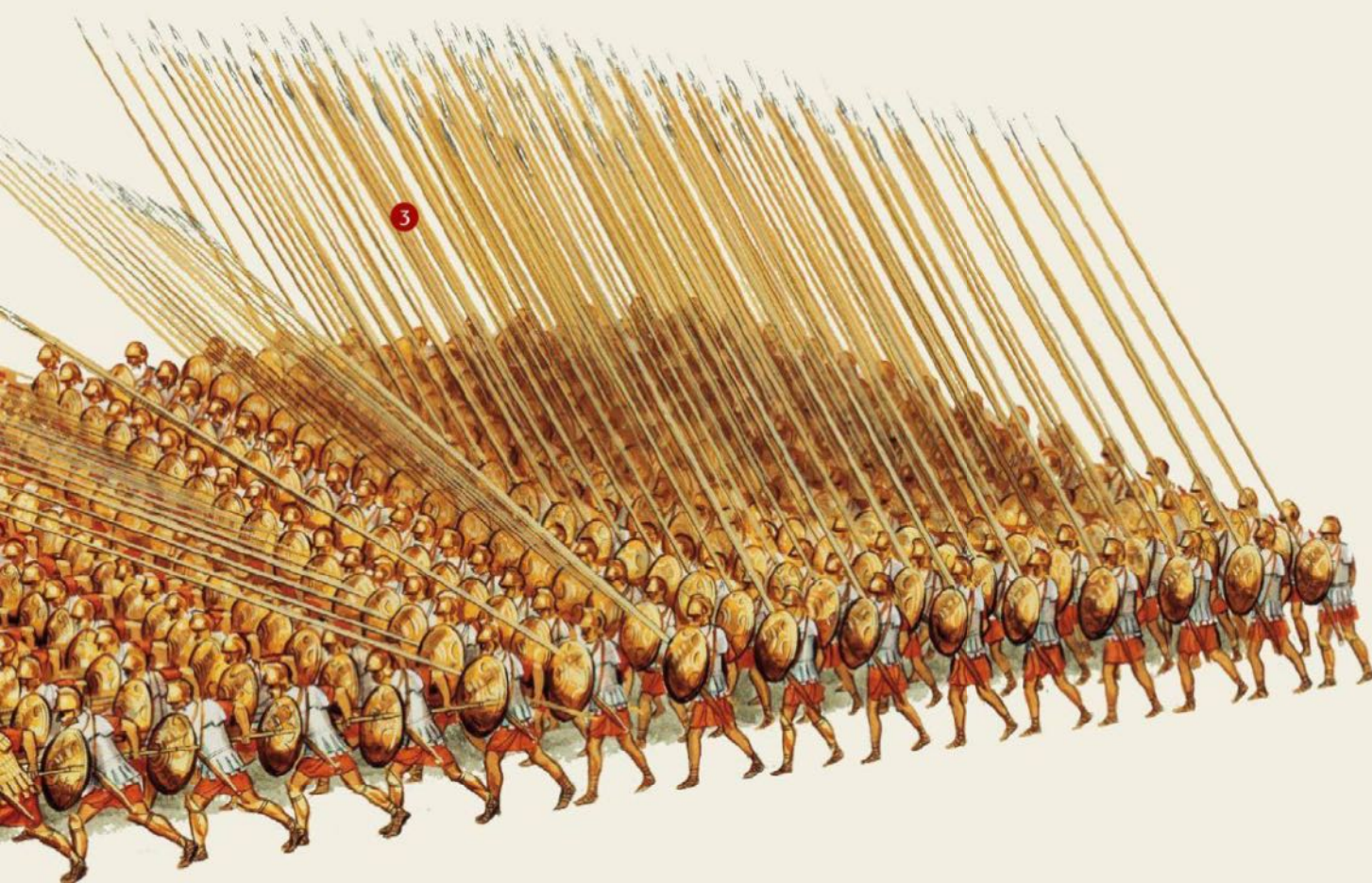
Les deux tiers des 40 000 soldats étaient des Macédoniens. Hommes du nord, Thraces, Péoniens, Triballes de Mésie, Thessaliens et mercenaires des cités grecques, attirés par la perspective d'un butin précieux, complétaient les rangs. Lors des combats, Alexandre faisait surtout confiance aux Macédoniens et disposait les autres bataillons en renfort et à des emplacements moins stratégiques.

Progressivement, la tactique militaire se modifia pour répondre aux défis de l'expédition. De nouvelles unités de

combat furent créées : détachements de cavaliers et de troupes légères prêts à agir promptement ou à intervenir dans des reliefs escarpés, groupes d'explorateurs et d'interprètes, et même un bataillon d'éléphants montés.

À la tête de l'armée, le commandement était dévolu à des chefs expérimentés, anciens généraux de Philippe comme Parménion, ou à de jeunes camarades d'Alexandre comme Cleitos, Philotas, Perdicas, Héphestion et Ptolémée.

Les soldats étaient accompagnés d'une cohorte hétéroclite et innombrable de serviteurs, esclaves, concubines, marchands, prostituées et colporteurs, ainsi que d'un immense troupeau de bêtes de somme. De nombreux chars transportaient le matériel, les provisions et le bétail en quantité suffisante pour subvenir aux besoins de l'armée pendant quelques semaines. Par la suite, les vivres devaient être trouvées sur le terrain au



fur et à mesure de l'avancée. Par conséquent, l'un des risques les plus aigus était de ne pas parvenir à se ravitailler.

Une armée disciplinée

L'intendance et la discipline étaient deux éléments essentiels à la réussite de la campagne. La chance sourit à Alexandre quand les satrapes perses d'Asie Mineure refusèrent de suivre leur allié et mercenaire grec Memnon, qui leur conseillait de se retirer en ne laissant derrière eux que des terres brûlées. Les aristocrates perses n'en firent rien. Ils décidèrent de livrer bataille rapidement et furent vaincus à Issos, offrant alors aux envahisseurs un territoire immense et fertile, précieux pour le ravitaillement des troupes.

Alexandre était également accompagné par un groupe de savants qui étudièrent la géographie, la faune et la flore des contrées traversées. Ils envoyèrent peut-être des rapports

détaillés au naturaliste Aristote. Les bématises étaient chargés de calculer les distances parcourues, de maintenir les communications et d'établir la topographie des régions récemment explorées.

L'armée renouvela ses effectifs durant la campagne. Il fallait compenser les pertes dues aux décès et aux maladies, puis pallier l'absence des soldats et des capitaines postés dans les garnisons le long du chemin. À plusieurs reprises, d'importants renforts de troupes fraîches arrivèrent de Macédoine pour combler les pertes des quatre grandes batailles (Issos, le Granique, Gaugamèles et l'Hydaspe) et des embuscades, fréquentes dans les terres hostiles du nord de la Perse et sur les chemins désertiques de l'Inde.

Toutefois, après la bataille de Gaugamèles, les renforts venus de Macédoine et de Grèce ne suffisaient plus, et il fallut incorporer dans l'armée des

Asiatiques, des Perses essentiellement. Alexandre en avait eu très tôt l'idée. Au sein de sa garde personnelle, il créa un corps d'élite de jeunes aristocrates perses, les *Métophores*. Quant à l'infanterie des phalanges, un important renfort de 30 000 soldats perses vint grossir ses rangs. Même les *hetairoi*, jusqu'alors exclusivement macédoniens, furent rejoints par des cavaliers parthes, experts dans le combat à cheval.

Ces nouveaux soldats furent accueillis avec réserve par les vétérans macédoniens, mais ils s'intégrèrent sans difficultés et devinrent même majoritaires. En 323 av. J.-C., environ 20 000 Asiatiques supplémentaires rejoignirent les troupes d'Alexandre, au sein desquelles les Macédoniens représentaient désormais moins d'un tiers des effectifs. Grâce à son organisation et à sa discipline, l'armée maintint sa cohésion pendant neuf ans tout au long d'un périple de 20 000 kilomètres.

Les machines de guerre : catapultes et tours de siège

L'armée d'Alexandre le Grand devint extrêmement redoutable en s'appuyant sur tous les moyens militaires de l'époque, de la phalange aux techniques d'assaut. Philippe II et son fils adaptèrent leur armée à la guerre de siège. La plus grande opération menée par Alexandre fut le siège de la ville phénicienne de Tyr, en 332 av. J.-C. Pour prendre cette forteresse, bâtie sur un îlot près de la côte phénicienne, Alexandre ordonna la construction d'une grande digue en terre sur laquelle il fit avancer deux tours de siège aussi hautes que les murailles de la ville (40 m). Des hélépoles (« preneur de ville ») semblables furent édifiées et utilisées par Démétrios I^{er} Poliorcète lors du siège de Rhodes (304 av. J.-C.). Aux étages inférieurs, des catapultes étaient utilisées pour fragiliser les murailles, tandis qu'aux étages supérieurs les balistes servaient à décimer les défenseurs.

1 L'HÉLÉPOLE.

Elle mesurait environ 40 m de haut et était divisée en neuf niveaux, tous munis de fenêtres avec volets pour pouvoir lancer tout type de projectiles.

2 BALISTES.

Elles servaient à attaquer les défenseurs en haut des murailles, à la hauteur desquelles elles se trouvaient.

3 CATAPULTES.

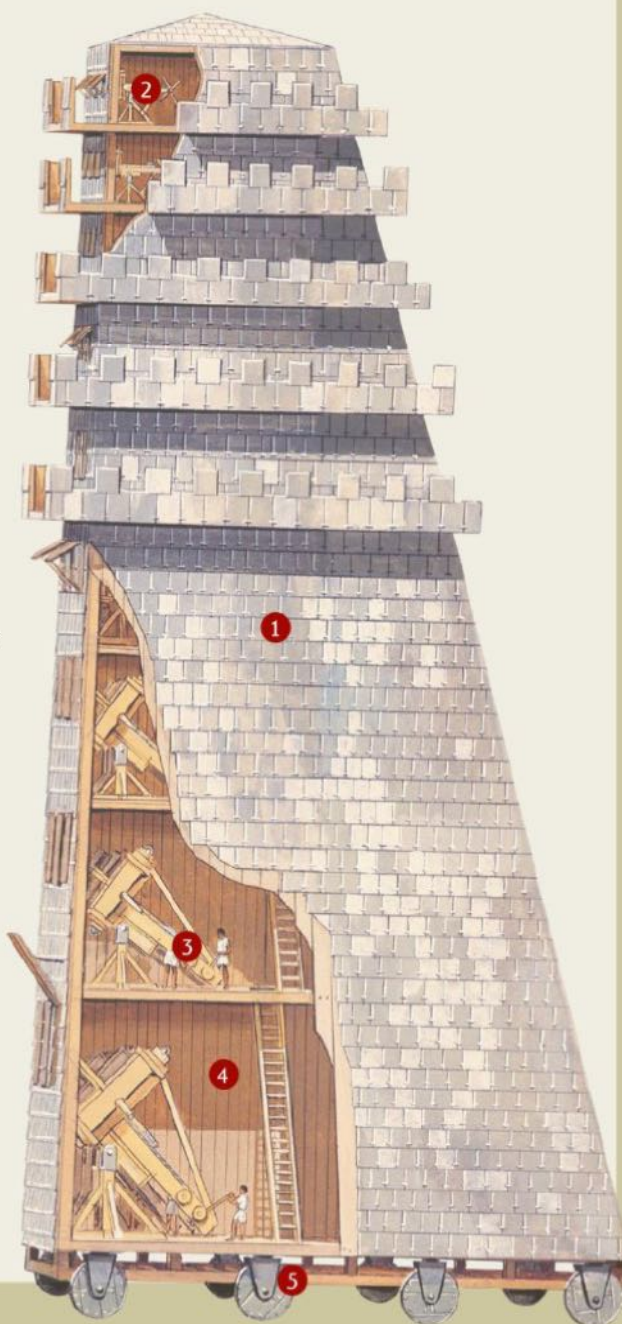
Situées aux étages supérieurs et de différentes tailles, elles étaient utilisées pour lancer de lourdes pierres contre les murailles.

4 MATÉRIAUX.

Les longs béliers et les planches étaient en bois de pin et de sapin.

5 AXES ET ROUES.

Ils étaient construits dans des bois durs comme le chêne et le frêne, utilisés également pour les longues traverses, et étaient recouverts de fer.



Dans la Grèce archaïque, puis classique, les armées étaient constituées de citoyens qui combattaient à pied ou à cheval selon leur classe sociale. Ils étaient mobilisés lorsque la polis avait besoin d'eux pour assurer sa défense ou batailler contre une cité voisine.

Des troupes de mercenaires firent ensuite leur apparition, comme celles qui combattirent aux côtés de Cyrus le Jeune contre son frère Artaxerxès II, lors de la bataille de Counaxa (401 av. J.-C.) sur les rives de l'Euphrate. Les mercenaires grecs avaient la réputation d'être de bons guerriers, et le roi Darius III enrôla lui aussi quelques milliers d'entre eux sous le commandement de Memnon de Rhodes, stratège renommé et vaillant.

Une suprématie militaire

De par son organisation tactique, son entraînement et ses machines de guerre, l'armée macédonienne était bien supérieure à toutes celles qui avaient existé dans le monde grec. Philippe l'avait mise à l'épreuve lors des batailles victorieuses en Grèce, et Alexandre perfectionna sa composition et sa stratégie. Cette force d'assaut professionnelle, composée principalement de Macédoniens, fidèles sujets du monarque qui les menait au combat, était parée pour l'aventure et la conquête.

Après la mort d'Alexandre, l'origine ethnique commune perdit de son importance. Les armées professionnelles des diadoques étaient composées de mercenaires qui obéissaient au chef qui les recrutait et les payait ; de la sorte, ils pouvaient à tout moment passer dans le camp de n'importe quel autre seigneur de guerre qui leur promettait un meilleur butin.

Depuis Hannibal et César jusqu'à Napoléon et Washington, les grands chefs militaires n'ont jamais caché leur admiration pour celui qu'ils considéraient comme le plus grand général de l'Antiquité. De fait, Alexandre fut un commandant exceptionnel, un chef préoccupé du moral de ses troupes et attentif aux circonstances les plus favorables sur le champ de bataille, un stratège de génie capable à la fois d'accomplir extraordinaires traits d'audace et d'anticiper intelligemment les mouvements tactiques des forces ennemies. Il fit montre de ses



LA GUERRE. Scène de combat, détail d'un carquois en or de la tombe de Philippe II à Vergina. Musée archéologique, Thessalonique.

qualités d'opiniâtreté et de clairvoyance en adoptant pour chaque combat une stratégie adaptée et planifiée.

Un chef vénéré

Une étude attentive des campagnes d'Alexandre le Grand met en lumière un élément qui contribua de façon déterminante à la réussite de ses actions : le grand prestige dont il jouissait parmi ses soldats. Ses hommes l'idolâtraient, aussi bien pour l'intelligence de son commandement que pour le courage exemplaire dont il faisait preuve au combat.

Ses troupes le suivaient avec une dévotion aveugle. Le monarque impulsif avait pour habitude d'attaquer à la tête de son groupe de compagnons et de conduire avec un enthousiasme

héroïque les charges de cavalerie au plus fort de la bataille. Ainsi, chevauchant son fougueux Bucéphale, ses assauts furent décisifs lors des batailles du Granique et de Gaugamèles. Au cours de ces deux affrontements, avec une fougue imparable, il s'élança contre le centre des lignes ennemies, là où se trouvait le Grand Roi qui commandait ses troupes sur son char. À chaque fois, surpris et effrayé par l'assaut téméraire et imparable d'Alexandre, Darius III n'osa pas l'affronter. Il fit volte-face et prit la fuite, provoquant la confusion et la retraite soudaine de ses troupes. Le sort des deux batailles s'en trouva ainsi scellé. La mosaïque de Pompéi (pages 4 et 5) propose une vision saisissante de ce moment crucial de la bataille.

Cependant, cette bravoure était risquée. Le moral de l'armée et la poursuite de la conquête dépendaient entièrement de la vie du jeune monarque, qui

ne dirigeait pas les combats depuis un poste de commandement en retrait, mais qui avançait au contraire en première ligne, aussi intrépide que son héros préféré, Achille, exposé aux lances et aux flèches ennemies. Aucun de ses généraux n'avait suffisamment de prestige pour pouvoir le remplacer, comme sa mort devait le révéler.

Ses successeurs se partagèrent son héritage. Leurs armées, composées de troupes hétéroclites formées des restes de la grande armée macédonienne et de mercenaires, étaient la copie conforme de celle d'Alexandre. Tous les diadoques voulurent lui ressembler. Ils furent avant tout des « seigneurs de guerre », bataillant pour régner et agrandir leur territoire. Certains furent effectivement des guerriers remarquables, mais aucun n'eut la prestance héroïque ni les visées de grandeur universelle d'Alexandre.

LE HÉROS D'ORIENT.

Statue romaine
d'Alexandre en Dioscure,
provenant de Cyrène.
Marbre, I^{er} siècle. *Musée
archéologique, Cyrène.*
Page de droite, bracelet
en or du trésor de l'Oxus,
orné de deux têtes de
griffons ailés. VI^e-IV^e siècle
av. J.-C. *British Museum,
Londres.*





LA MARCHE VERS L'INDE



Lointaine et mystérieuse, l'Inde était, pour les Grecs de l'époque classique, l'Extrême-Orient fabuleux de l'écoumène (« terres habitées »). Dans l'imaginaire grec, ces terres lointaines étaient représentées comme une contrée aux richesses exotiques et extraordinaires, remplie de merveilles et de monstres. Les Macédoniens y combattirent d'innombrables peuples, jusqu'à ce que leur désir de rentrer chez eux s'imposât à la volonté d'Alexandre.



L'Inde avait été le sujet de quelques écrits de Scylax de Caryanda, à la fin du VI^e siècle av. J.-C., puis d'Hérodote et de Ctésias, dans la seconde moitié du V^e siècle av. J.-C. On pensait à l'époque que son grand fleuve, l'Indus, communiquait avec le Nil, et que sur ses rives vivaient des crocodiles, des éléphants, ainsi que des êtres étranges et pittoresques, tels des fourmis géantes, des griffons ailés, des pygmées et des hommes à tête de chien. En réalité, aucun Grec n'avait vraiment exploré ces contrées à l'extrémité orientale supposée du monde, jusqu'à ce qu'Alexandre y pénétrât à la tête de son armée.

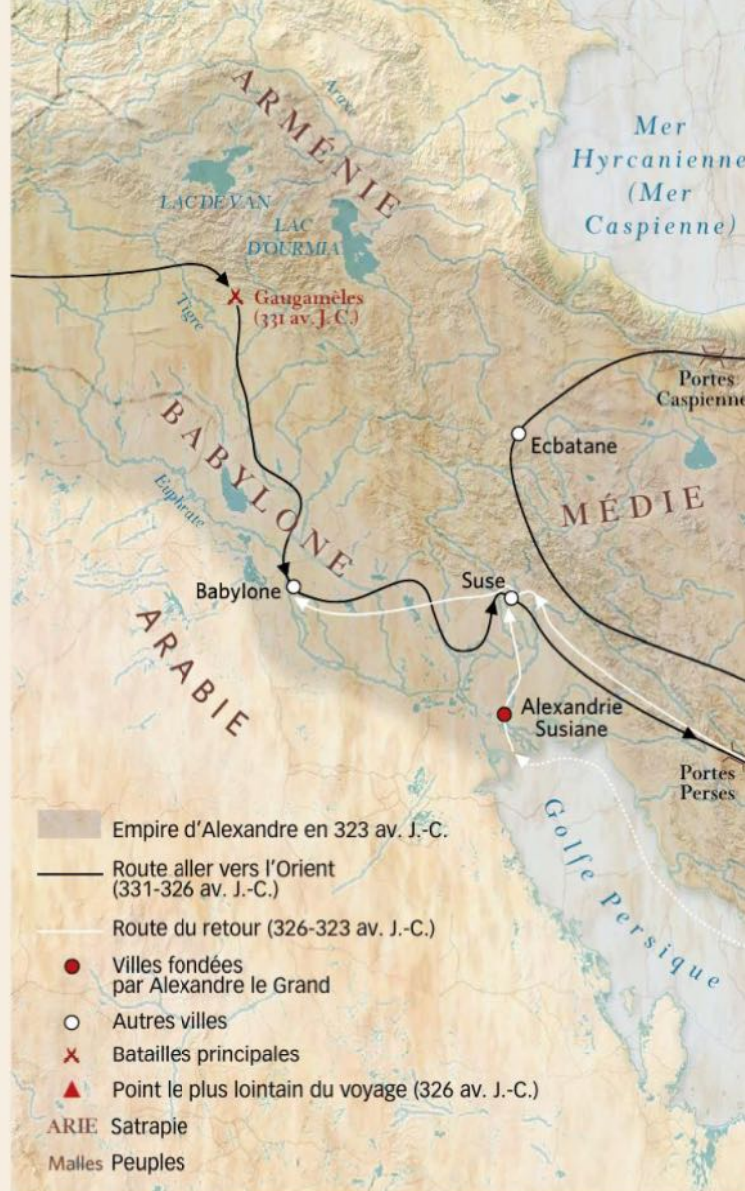
L'expédition ne fut pas une simple conquête, mais également un voyage d'exploration. Elle ne mit pas pour autant fin à la légende antique d'une Inde fabuleuse, mais l'enrichit de nouveaux récits qui alimentèrent l'imaginaire hellénique, puis les bestiaires médiévaux. Certaines régions gardèrent le souvenir du Grand Roi, et les soldats, qui s'étaient installés comme colons, diffusèrent l'hellénisme dans des contrées reculées du Pendjab.

Après avoir châtié les traîtres qui avaient assassiné Darius, Alexandre poursuivit sa progression et soumit les hautes terres au nord-est de l'Empire. Il explora d'abord les régions d'Arie, de Drangiane et d'Arachosie (dans l'actuel

L'expédition d'Alexandre le Grand vers le « bout du monde »

Après avoir pris le contrôle des mers, imposé à Sparte l'autorité du Conseil de Grèce, et conquis le territoire perse jusqu'aux confins de la Parthie, Alexandre persuada son armée, alors réunie en assemblée, de rester en Asie de façon à ce que les peuples soumis ne cèdent pas à la tentation d'engager une contre-offensive.

À leur entrée à Ecbatane, une bonne partie des troupes d'Alexandre n'était pas décidée à poursuivre l'expédition. La conquête avait atteint ses objectifs. Les soldats hellènes choisirent de toucher la solde généreuse qui leur était offerte et de retourner en Grèce. Ils n'avaient intérêt ni à s'aventurer plus loin dans les terres orientales de l'Asie, ni à se battre pour l'Empire de l'hégémon grec. Mais il en allait autrement des Macédoniens. Les *hetairoi* de la cavalerie, les hypaspistes, c'est-à-dire les troupes d'élite, et les pelastes, l'infanterie légère, étaient indispensables à leur chef pour mener à bien son rêve de conquête de l'Asie jusqu'à la Grande Mer où se terminait le monde. Pour Alexandre et ses contemporains, le monde était plat et divisé en trois parties : l'Europe, la Libye et l'Asie. En tant que roi d'Asie, il devait poursuivre sa marche jusqu'aux confins orientaux de son royaume. Les dieux s'étaient montrés favorables au projet. Les Macédoniens suivirent, mais ils n'étaient pas assez nombreux. Alexandre enrôla des phalanges en Anatolie, en Syrie et en Égypte, et incorpora à la cavalerie des aristocrates qui avaient servi Darius III. Il engagea des mercenaires grecs, balkaniques et asiatiques, et forma des unités de cavalerie parthes. Il accumula d'imposantes machines pour la guerre de siège. Mais avant de traverser l'Hindu Kush, il dut combattre dans les satrapies du nord-est, afin d'anéantir toute velléité de soulèvement en son absence.



Afghanistan). Il parcourut ensuite les contrées montagneuses de Bactriane et de Sogdiane. Pendant plus de deux ans, il dut affronter des peuples aguerris, traverser des terres inhospitalières, franchir la cordillère de l'Hindu Kush, aux imposants sommets enneigés (exploit plus ardu que le passage des Alpes par Hannibal), et prendre d'assaut des forteresses inexpugnables.

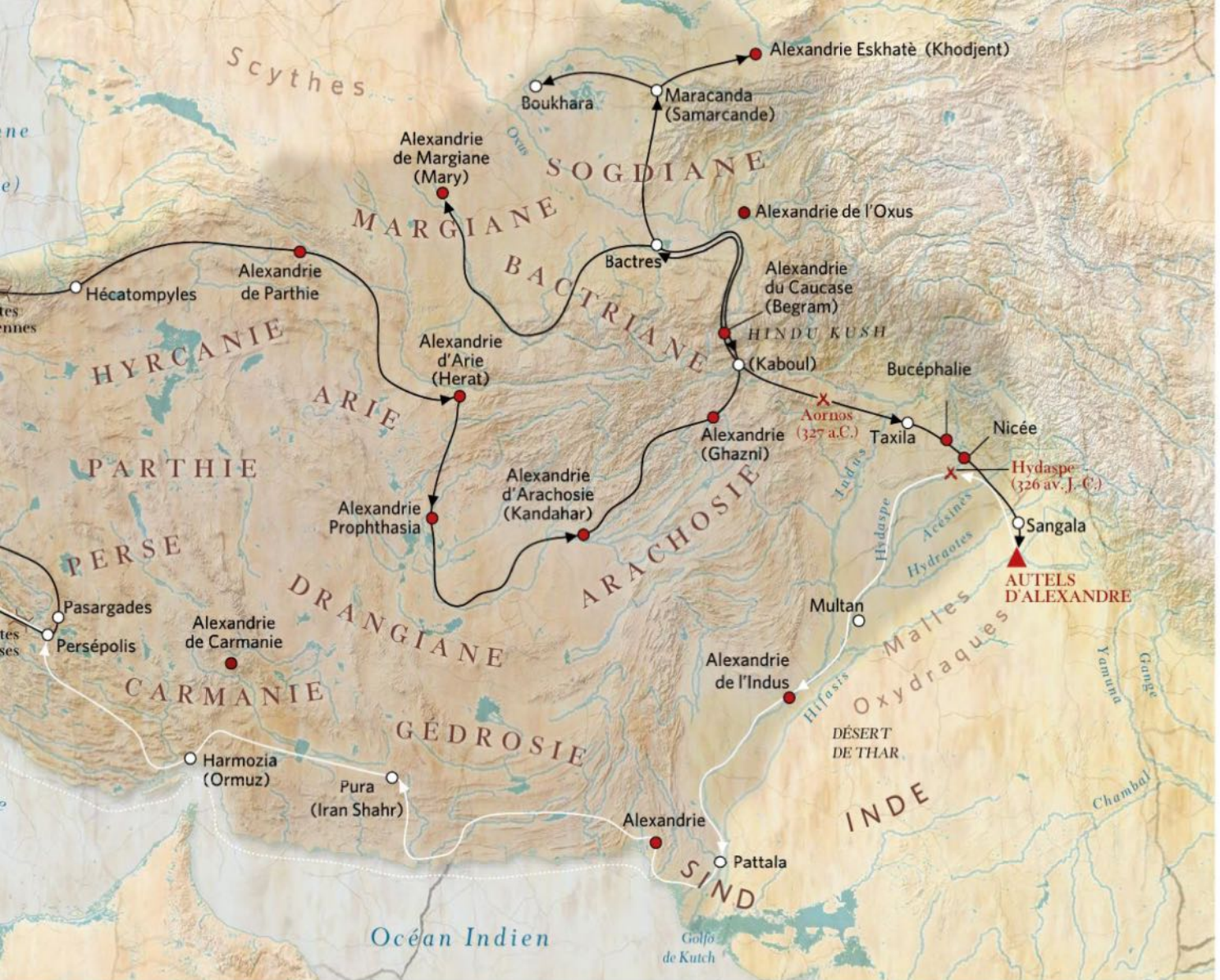
Tout au long de sa route, il fonda de nombreuses villes : Alexandrie d'Arachosie (l'actuelle Kandahar), Alexandrie dite « du Caucase » (près de Kaboul), Alexandrie de Margiane (l'actuelle Mary, au Turkménistan), Alexandrie de l'Oxus (sur les rives de l'Amou-Daria, où fut trouvé le fabuleux trésor achéménide baptisé « trésor de l'Oxus »), et Alexandrie Eskhatè (ce qui veut dire la « plus reculée », sur les rives du fleuve Jaxartes ou Iaxarte, l'actuel Syr-Daria).

Pour mener cette expédition, Alexandre recruta de nouvelles troupes. Il dut affronter, avec courage et ténacité, des peuples barbares belliqueux, mais aussi la rébellion et l'opposition de ses plus proches amis, mécontents de le voir

adopter les coutumes orientales. Philotas, Parménion, Cleitos et Callisthène furent assassinés soit sur son ordre motivé par des arrière-pensées politiques, soit dans un soudain accès de colère.

De la région du Parapamisos (l'Hindu Kush) où il rassembla ses troupes, Alexandre s'apprêta à partir, au printemps 327 av. J.-C., en direction du nord de l'Inde (l'actuel Pakistan) vers la vallée de l'Indus et la « région des cinq rivières » (le Pendjab, en perse ancien). Il était à la tête d'une armée de plus de 100 000 fantassins et 15 000 cavaliers, selon Plutarque, et pensait ainsi pouvoir étendre son empire asiatique au-delà de la limite de la mer orientale, jusqu'au rivage de l'océan à l'extrémité des terres habitées. Les régions du Gandhara et du Sind avaient été conquises par Darius I^{er} vers 515 av. J.-C., mais elles avaient retrouvé leur indépendance, les monarques achéménides étant trop éloignés pour contrôler efficacement ces territoires.

Qu'est-ce qui poussait Alexandre à entreprendre ce voyage vers l'est ? Il prétendait probablement, comme héritier du trône perse, régner



sur le territoire autrefois soumis aux Achéménides. Mais son opiniâtreté avait quelque chose de plus profond. Un désir ardent, expression du *pathos* qui le caractérisait, l'attirait vers le lointain, vers les rivages du grand océan qui, selon la conception mythologique grecque, entourait l'écoumène, les terres habitées.

Alexandre imaginait l'extrémité de l'Asie plus proche, de l'autre côté de l'Hindu Kush. Il pensait que s'il atteignait le bord de l'océan, il deviendrait le roi du monde, comme lui avait prédit l'oracle d'Amon-Zeus à Siwa. La profusion des mythes et des légendes dans ces terres fabuleuses fut un aiguillon fantastique qui excita son désir d'imiter, voire de dépasser, les héros et les dieux voyageurs tels Héraclès et Dionysos.

Vers le bout du monde : le Pendjab

Alexandre franchit une nouvelle fois les sommets enneigés de l'Hindu Kush, en direction de l'est, et soumit avec une rigueur implacable les tribus belliqueuses de la région. Il détruisit des villes, anéantit ceux qui osaient le défier,

s'empara de forteresses qui étaient de vrais nids d'aigle, comme la montagne d'Aornos que même Héraclès n'avait pu escalader, selon la légende. Il célébra des festivités dans une région luxuriante de vignes et de lierre, supposée être le berceau oriental de Dionysos, et fit bâtir de nombreux ponts sur les affluents impétueux de l'Indus.

Certains rois indiens se soumirent, d'autres luttèrent jusqu'à la défaite. Taxilès, rajah de la région de Taxila, rendit hommage à Alexandre, comme il l'avait promis, et transforma son royaume en satrapie. Mais de l'autre côté de la rivière Hydaspes, une armée nombreuse attendait sous les ordres de Poros. Le redoutable rajah du pays des Paurava disposait de plus de 50 000 guerriers, 300 éléphants et 200 chars de guerre, prêts à livrer bataille.

Il se révéla un rude et vaillant adversaire, mais, en brillant stratège, Alexandre conduisit ses troupes à la victoire, au cours d'une violente attaque sur plusieurs fronts. Ses troupes avaient réussi à traverser la rivière sans être vus, au-delà de l'endroit où les colonnes ennemies les attendaient.

LE FABULEUX TRÉSOR ACHÉMÉNIDE DE L'OXUS

Sur la rive nord du fleuve Amou-Daria, connu sous le nom d'Oxus dans l'Antiquité, dans l'actuel Tadjikistan (l'ancienne Bactriane), fut découvert vers 1880 un trésor de l'époque achéménide (VI^e au IV^e siècle av. J.-C.). Cet ensemble de miniatures de chevaux et de chars, de pièces de monnaie, de bagues, de bracelets, de statues et de plaques votives, fut la propriété de collections particulières en Inde britannique, jusqu'à son legs au British Museum en 1897.

1 CHAR MINIATURE

EN OR. Cette pièce est l'une des plus belles du trésor de l'Oxus. Elle mesure 19,5 cm de long et 7,5 cm de haut. On suppose que l'un des fragments d'or de la collection du British Museum provient de cette pièce. Ce modèle ressemble au char conduit par Darius III dans la mosaïque d'Issos, conservée au Musée archéologique national de Naples.

2 L'ATTELAGE.

Il se compose de quatre chevaux aux longues pattes, qui pourraient être des poneys autochtones.

3 L'AVANT DU CHAR.

Il est orné de l'image de Bès, divinité protectrice égyptienne populaire représentée par un nain au visage léonin.

4 **LES MÈDES.** Les deux occupants du char portent des costumes mèdes du V^e siècle av. J.-C., de la région qui correspond actuellement au centre de l'Iran.



TÊTE EN OR MASSIF d'un jeune homme aux oreilles perforées, qui pourrait être un élément d'une statuette en bois ou en céramique, œuvre d'un artiste local. La pièce mesure 11 cm de haut.





STYLE ACHÉMÉNIDE

Cette pièce (ci-contre) est l'une des plus belles des 50 plaques votives en or martelé de la collection. Le décor représente un guerrier portant un costume mède, une épée courte (*acinacès*) à la ceinture, et tenant dans sa main droite un fagot rituel (*barsom*). L'*acinacès* et le *barsom* sont des attributs communs dans les bas-reliefs de Persépolis. Le personnage masculin est de profil et regarde vers la droite. Il porte une tunique, maintenue par une ceinture, qui lui couvre le corps jusqu'aux genoux, ainsi qu'un pantalon. Sa tête est, quand à elle, couverte d'un chapeau, assorti d'un couvre-nuque. Les personnages représentés dans les bas-reliefs du palais de Darius à Persépolis sont tous vêtus de façon semblable. Les plaques votives de l'Oxus sont représentatives du style achéménide.

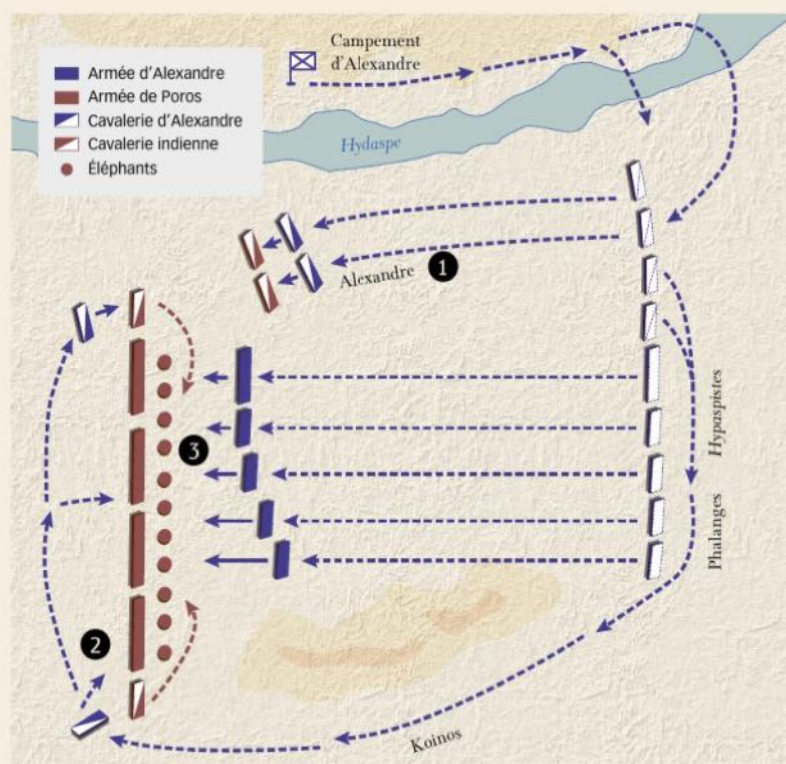


STATUETTE VOTIVE en argent de 29 cm, représentant un dieu non identifié. Il porte une coiffe perse, mais sa nudité révèle l'influence de l'esthétique grecque.

La bataille de l'Hydaspe contre les éléphants

À l'occasion de sa dernière grande bataille, Alexandre affronta Poros, rajah du pays des Paurava. L'armée macédonienne était supérieure en nombre, mais elle devait lutter contre l'arme la plus lourde de l'époque : une unité de deux cents éléphants.

Selon Diodore de Sicile, les troupes de Poros, déployées dans la grande plaine bordant l'Hydaspe, ressemblaient à une muraille garnie de tours. L'infanterie indienne était disposée en rangs de dix soldats, entre lesquels se dressait tous les 15 mètres un éléphant qui pouvait peser 15 tonnes. Les 200 pachydermes mâles étaient protégés par des housses en peau de buffle, couvertes de sonnailles, dont le bruit les excitait et terrorisait l'ennemi. Sur chaque bête, quatre guerriers armés d'arcs et de javalots étaient juchés. Les animaux, de 3,5 mètres de haut, utilisaient leur trompe comme une massue, piétinaient leurs adversaires et embrochaient hommes et chevaux sur leurs défenses, recouvertes de fers acérés. Les chevaux d'Alexandre eurent peur de s'approcher des éléphants, mais les longues sarisses des phalanges terrifièrent les pachydermes, qui firent demi-tour et se mirent à courir dans les rangs de l'armée de Poros, créant la débâcle. Illustration : *La Défaite de Poros par Alexandre*. Par François-Louis-Joseph Watteau. Vers 1802. Palais des Beaux-Arts, Lille.



1 ATTAQUE. Alexandre ordonne aux archers de tirer sur la cavalerie indienne du flanc gauche et de la charger.

2 STRATAGÈME. Koinos et ses cavaliers, dissimulés derrière les phalanges, attaquent par surprise le flanc droit du camp indien.

3 DÉFAITE. La cavalerie indienne fuit parmi les éléphants, provoquant la panique et la débâcle des pachydermes.

Alexandre lança alors la cavalerie et les phalanges de biais contre les éléphants et les bataillons indiens, semant le désordre et la confusion chez l'ennemi. La tactique de l'armée macédonienne décida de l'issue de l'affrontement. Les éléphants, qui avaient réalisé d'importantes avancées au début du combat, s'emballèrent au milieu du tumulte et des cris, et provoquèrent le chaos général.

Cette dernière grande bataille rangée de l'invincible armée macédonienne se déroula en juin 326 av. J.-C. Dans l'affrontement, deux fils de Poros furent tués, et le rajah, assailli et blessé, qui avait assisté monté sur un éléphant à l'épouvantable massacre, dut se résoudre à la défaite. Même si les chiffres peuvent avoir été altérés par la propagande, l'historien grec Flavius Arrien (II^e siècle apr. J.-C.) évalue dans l'*Indica* les pertes des Indiens à plus de 20 000 hommes, contre 310 seulement pour les Macédoniens. Diodore de Sicile parle de 12 000 morts et 9 000 prisonniers dans le camp de Poros, et d'environ 1 000 morts dans celui d'Alexandre.

Une anecdote célèbre illustre la magnanimité d'Alexandre. Quand on lui présenta Poros, blessé et fait prisonnier après avoir vaillamment résisté, le Macédonien demanda au souverain indien : « Comment veux-tu être traité ? » Poros lui répondit : « Comme un roi, Alexandre. » Admirant sa fierté et son courage, Alexandre se comporta comme avec les satrapes perses : il le maintint sur son trône et s'en fit un allié.

Sur le lieu de la bataille, il fonda une cité baptisée Nicée, en l'honneur de sa victoire. Plus loin, de l'autre côté de la rivière, il fonda une autre ville, Bucéphalie, en souvenir du fougueux Bucéphale, mort en ces lieux. Selon un historien, le noble cheval, qu'il avait lui-même dompté, succomba probablement de fatigue et de vieillesse, mais d'autres versions évoquent une mort due aux blessures reçues pendant le rude combat. Alexandre pleura la perte de ce fidèle compagnon, qui l'avait accompagné depuis la cour de son père Philippe II jusqu'aux confins de l'Asie, et honora sa mémoire en fondant cette cité qu'il baptisa de son nom.



L'expédition reprit son cours. Alexandre traversa deux autres rivières, l'Acésinès et l'Hydraotes, et lutta féroce­ment contre les denses troupes des Malles, retranchées dans la cité de Sangala. La ville fut prise d'assaut au prix de pertes importantes et détruite, comme d'autres cités de la région. Les soldats violèrent les femmes et tuèrent tous les hommes et les enfants. Au mois d'août 326 av. J.-C., Alexandre atteignait les rives de l'Hyphase, la plus orientale des rivières du Pendjab.

La rébellion des Macédoniens

Alexandre savait qu'il n'était pas encore arrivé aux confins de l'Asie, qu'au-delà de l'Hyphase s'étendait un immense désert et des terres jusqu'à un fleuve large et sacré (le Gange). Il se doutait que ces territoires étaient dominés par des rois, soutenus par des armées puissantes et de nombreux éléphants. Rien de tout cela ne pouvait arrêter cet insatiable conquérant. Il avait donné l'ordre de poursuivre la marche lorsque les vétérans macédoniens se rebellèrent.

Les Macédoniens n'étaient plus majoritaires au sein des troupes, mais ils étaient les soldats et les capitaines les plus loyaux. Ils avaient, plus que quiconque, démontré leur courage et leur adresse, et formaient le noyau central de l'invincible armée. En refusant de poursuivre, ils exprimaient une exaspération profonde. Épuisés par huit ans de campagne, au cours desquels ils avaient parcouru 20 000 kilomètres et avaient été exposés en permanence aux difficultés et aux dangers, usés par les marches, les combats, la chaleur, les fauves et les pluies diluviennes de la mousson, ils n'en pouvaient plus.

Depuis quelques temps déjà, les vétérans macédoniens ne comprenaient plus les desseins d'Alexandre, jusqu'où son désir insatiable d'avancer vers l'est les mènerait. Koinos, un des plus anciens généraux, se fit le porte-parole de l'armée qui réclamait de rentrer au pays natal, qui s'éloignait d'eux de plus en plus. Alexandre leur reprocha leur défiance, blâma leur manque d'audace, les défia de s'en retourner en abandonnant leur souverain dans



Bucéphale, célèbre destrier du héros macédonien

Le domptage de Bucéphale constitue la première prouesse d'Alexandre relatée par les chroniques. Le prince macédonien n'était alors qu'un adolescent. Ce compagnon de toutes les batailles, réputé pour avoir peur de son ombre, devait mourir, au combat ou de vieillesse, près de l'Hydaspe en l'an 326 av. J.-C.

Il fut le cheval de toutes les batailles. De Chéronée à l'Hydaspe, en passant par Thèbes, le Granique, Issos et Gaugamèles, Bucéphale porta Alexandre pendant dix-neuf ans, dix-neuf longues années de combats et de charges de cavalerie. Pourtant, Bucéphale n'avait rien d'exceptionnel lorsqu'Alexandre adolescent le dompta. On raconte que le cheval avait peur de sa propre ombre. Il devint pourtant la monture fidèle et aimée du conquérant. Pour un militaire de l'Antiquité, un destrier était bien plus qu'une arme. Et dans l'imaginaire d'Alexandre, il est possible que son cheval était le principal héros de sa destinée. Bucéphalie, cité qu'Alexandre fit ériger en sa mémoire dans la plaine inondable de l'Hydaspe, résista à une centaine de moussons. Illustration ci-dessus : statue équestre en bronze d'Alexandre chevauchant son destrier, Bucéphale.

des terres lointaines et ennemies, et menaça de poursuivre, seul, sa progression avec les troupes recrutées en Asie.

Mais la rébellion ne céda pas au discours du roi et, après trois jours d'isolement, Alexandre sortit de sa tente, ordonna de faire des sacrifices aux dieux (dont les augures à propos de l'expédition furent mauvais) et décida d'entreprendre le retour si désiré. De façon émouvante, « ils éclatèrent tous en lançant des acclamations comme seule peut le faire une foule hétérogène comblée de joie. La plupart d'entre eux pleuraient, d'autres couraient vers la tente royale et invoquaient mille bénédictions pour Alexandre qui avait accepté de céder uniquement face à eux. » (Arrien, *Anabase*, Livre V, chapitre 6).

Un pénible retour

Le roi macédonien fit élever 12 autels, un pour chaque grand dieu du panthéon grec, en témoignage de son expédition qui s'était aventurée aussi loin qu'Héraclès et Dionysos. Puis il donna l'ordre du départ vers le sud, en suivant le cours de l'Indus. Une partie de l'armée embarqua dans une flotte construite à cet effet. Environ 2000 embarcations de toutes sortes et de différents tirants d'eau, 80 navires de guerre et de nombreux bateaux de transport descendirent le fleuve en suscitant l'admiration des peuples riverains. Une autre partie des troupes partit à pied, dans l'obligation parfois de batailler en chemin contre les autochtones. Dans les contrées du Sind, les combats furent plus intenses et Alexandre fonda une autre satrapie.

En janvier 325 av. J.-C., Alexandre s'établit à Pattala, capitale du delta de l'Indus. De là, il organisa le retour de son armée à Babylone. Il répartit ses troupes en trois expéditions. La première, dirigée par Cratère, passerait par les montagnes du nord, l'Arachosie, la Drangiane et la Carmanie. Alexandre irait avec la deuxième par le sud, près des côtes de l'océan Indien, en traversant le redoutable désert de Gédrosie. Quant à Nêarque, nommé amiral de la flotte, il devait partir de Pattala et naviguer jusqu'au golfe Persique.

Le voyage de retour fut une aventure courageuse, téméraire et désastreuse. Le manque de vivres et les escales difficiles accablèrent la flotte de Nêarque, qui voguait sur des eaux inexplorées et dut mouiller dans des endroits désolés. Le convoi d'Alexandre, composé de soldats et également de tous ceux qui les accompagnaient – une foule de 60000 personnes avec femmes et enfants –, subit les pires calamités ; il fut à deux doigts de périr au cours de la pénible traversée de l'immense désert de Gédrosie, dont on disait que ni la reine de Babylone, Sémiramis, ni Cyrus



le Grand n'avaient réussi à le franchir, et qu'ils avaient difficilement survécu à leur tentative. Cette légende put stimuler Alexandre.

Cependant, d'aucuns ont pensé, à la vue de cette entreprise insensée, qu'il avait voulu punir les soldats qui avaient refusé de poursuivre la marche vers le bout du monde. Nombreux furent ceux qui périrent de faim et de soif. Lorsqu'ils arrivèrent à Pura (l'actuelle Iran Shahr), capitale de la Gédrosie, après soixante jours de souffrances, ils n'étaient plus que 15 000 hommes épuisés, faméliques et en guenilles. De la formidable armée qui avait quitté l'embouchure de l'Indus, victorieuse et riche d'un beau butin, seul un quart des hommes avaient survécu, et ils offraient le spectacle d'une caravane sans montures, misérable, éprouvée et désespérée.

À la fin de l'année 325 av. J.-C., les survivants réussirent à rejoindre les troupes de Cratère, dans l'est de la fertile Carmanie. Alexandre organisa alors une fête dionysiaque. Comme le dieu voyageur, il était rentré d'Inde victorieux. L'exploit fut célébré par une procession spectaculaire et une

fête orgiaque qui dura sept jours et sept nuits. Néarque, dont la grande flotte était amarrée dans le port d'Ormuz, dans le golfe Persique, après une pénible traversée, apprit l'arrivée d'Alexandre en Carmanie. Il se mit en chemin pour aller à la rencontre du roi, qui n'avait pas de nouvelles de sa flotte depuis qu'il l'avait vue s'éloigner de la côte aride. Une grande joie étreignit les deux hommes, qui pleurèrent d'émotion et célébrèrent leurs retrouvailles par des festivités.

Cratère se trouvait également en Carmanie avec son armée, ses éléphants et des provisions. Il avait parcouru un long chemin à travers l'Arachosie et la Drangiane, mais sans incidents. Les troupes de Cléandre, Héracon, Sitalcès et Agathon vinrent également en Carmanie. Elles arrivaient de Médie et se composaient de milliers d'hommes en bonne forme, mercenaires thraces, odrysiens,... Leur renfort était opportun. Le satrape Stasanor (d'Arie et de Drangiane) ainsi que le roi Pharismane (de Parthie) les rejoignirent, accompagnés de chameaux et chevaux en nombre, de grands troupeaux de bétail et de vivres.

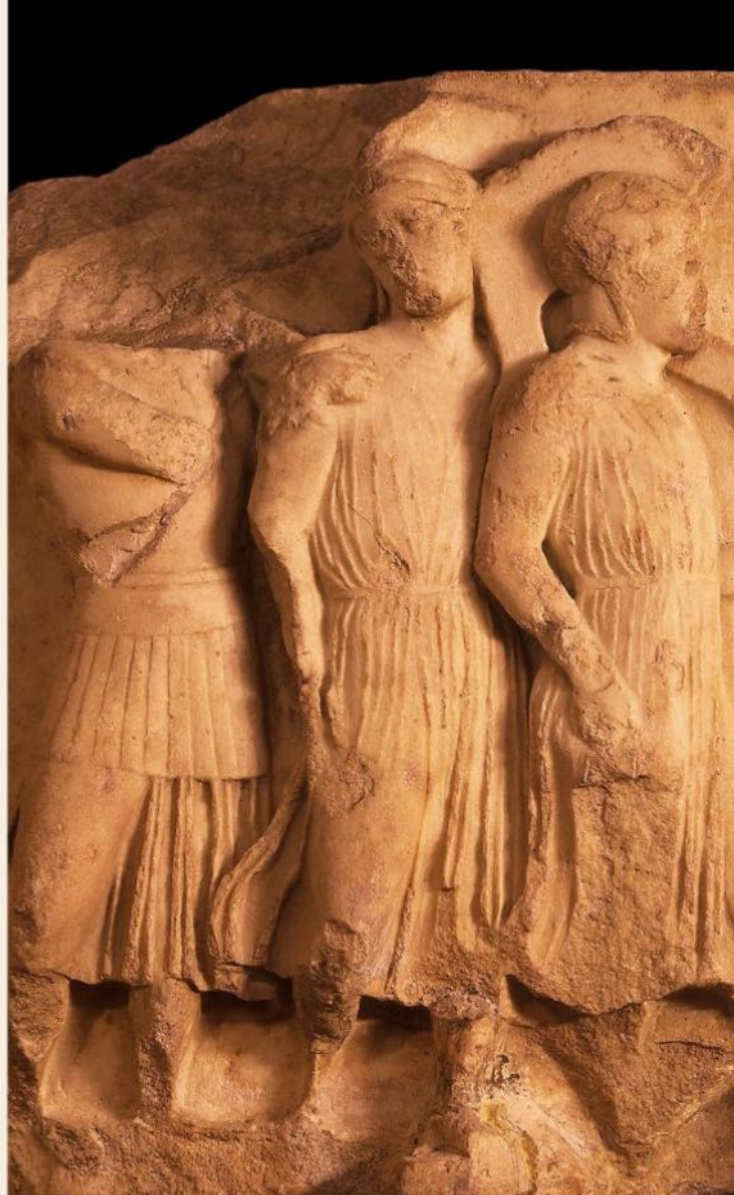
LE DÉSERT DE GÉDROSIE.

La longue traversée de cette région aride et désolée, au sud de l'actuel Iran, dura deux mois et coûta la vie à près de 45 000 membres du convoi militaire qui retournait, avec Alexandre, à Babylone.

Le rôle des satrapes dans l'administration de l'Empire

Les conquêtes en Asie orientale accrurent la nécessité d'intégrer dans l'administration de l'Empire d'anciens monarques et satrapes récemment assujettis. Pour parvenir à la Grande Mer, Alexandre avait besoin de gagner l'allégeance de tous les Perses, mais les satrapes avaient d'autres plans qu'ils mûrirent en son absence.

Un des décrets en faveur de l'intégration, édicté par Alexandre, octroyait à ses sujets perses le droit de faire appel à son autorité pour trancher les litiges avec les gouverneurs locaux, lesquels cultivaient un penchant certain pour le despotisme. Pendant sa longue absence, l'examen des demandes de justice formulées par ses sujets fut repoussé jusqu'au retour de son expédition aux confins orientaux de l'Empire. Quand il revint, les enquêtes et les procès contre les mauvais administrateurs se multiplièrent, et, à la fin de 325 av. J.-C., des satrapes et des gouverneurs se rebellèrent dans tout l'Empire. Sept hauts dignitaires provinciaux perses et deux militaires hellènes de l'administration impériale furent jugés et condamnés à mort. Après cette « épuration administrative », les pouvoirs civil et militaire furent strictement séparés dans les satrapies, ainsi qu'au sein de l'armée. Une nouvelle organisation de l'armée mixte gréco-perses fut mise en place, les finances publiques centralisées et des monnaies d'or et d'argent destinées à tout le royaume d'Asie frappées à Babylone. Mais la réforme du système de gouvernement perse n'eut pas lieu. Alexandre continua à exercer son pouvoir autocratique, en s'appuyant sur des satrapies « assainies » et soumises à un contrôle plus strict. Illustration : frise du Monument aux Néréides, vers 400 av. J.-C., provenant de Lycie et représentant deux hommes âgés qui rendent hommage à un satrape. *British Museum, Londres.*



Dans les terres vertes et fertiles de Carmanie, Alexandre et les siens se remirent des terribles misères passées. Des défilés, des fêtes et des sacrifices de remerciement en l'honneur de Zeus, d'Apollon et de Poséidon furent organisés, et tous reçurent des récompenses et des honneurs.

Par la suite, conformément au plan élaboré par Alexandre, les navires de la flotte de Néarque poursuivirent leur voyage en longeant la côte du golfe Persique, puis pénétrèrent dans le bas Tigre pour remonter le fleuve jusqu'à Suse. À la tête du gros des troupes, des bagages et des éléphants, Héphestion se rendit également à Suse, à travers les régions littorales paisibles, pour rejoindre la flotte. Quant à Alexandre, accompagné de la cavalerie macédonienne et des troupes légères des hypaspistes et des archers, il se dirigea vers l'intérieur des terres, vers les montagnes proches de Pasargades et de Persépolis.

Alexandre dut alors faire face au désordre et à la corruption qui régnaient dans les territoires confiés aux satrapes et aux gouverneurs qu'il avait nommés. Certains se comportaient comme

des souverains absolus, s'enrichissaient sans limites et multipliaient les abus contre la population. Ils n'agissaient plus sous l'autorité du Grand Roi, mais en authentiques tyrans orientaux, au gré de leurs caprices. Les six années d'absence d'Alexandre, perdu dans une expédition en terres lointaines, avaient favorisé le despotisme local. Les rumeurs de sa mort en Gédrosie avaient encouragé ceux qui exerçaient un pouvoir délégué, mais sans contrôle réel, sur de vastes régions de l'empire aux pires exactions. Ces innombrables excès devaient être punis pour maintenir et sauvegarder l'autorité royale.

Sans plus attendre, Alexandre prit alors les mesures qui s'imposaient, sévères et exemplaires. Il se montra implacable, afin de rétablir un climat de confiance et une autorité juste. Les rébellions contre les garnisons macédoniennes et les cas de corruption les plus scandaleux furent durement sanctionnés. En Médie, l'aristocrate Baryaxès, qui s'était proclamé roi, fut fait prisonnier par le satrape Atropatès, puis exécuté. Les généraux Cléandre, Sitalcès et



Agathon, accusés de terribles abus (pillages, violences, sacrilèges), furent eux aussi condamnés à mort. Cratère captura le perse Ordanès, qui fut ensuite jugé et exécuté.

En Perse centrale, le satrape Orxinès, qui se vantait de descendre de Cyrus, couvrit Alexandre de somptueux cadeaux à son arrivée. Mais le roi découvrit, en se rendant sur la tombe de Cyrus le Grand à Pasargades, que la sépulture avait été profanée et des fragments de cadavre et de reliques avaient été éparpillés par terre. Orxinès présenta en vain des excuses, rejetant la faute sur des mages de la région. Ceux-ci furent torturés mais jugés non coupables, et Orxinès fut crucifié. Le monarque macédonien donna l'ordre de restaurer le monument, en signe de respect pour la tradition royale perse.

L'attitude d'Alexandre effraya son ancien ami Harpale, chargé de gérer les finances et de veiller sur le trésor royal. Il avait été prodigue et avait mené une vie luxueuse aux frais du roi pendant toutes ces années, finançant même une armée personnelle. Il se dépêcha de quitter Babylone,

s'empara d'environ 5000 talents et prit la fuite avec une escorte de 6000 mercenaires. Il se rendit en Cilicie, puis en Crète, avant de se réfugier à Athènes. La cité lui offrit protection, probablement en échange de pots-de-vin élevés, et utilisa plus tard une part de sa fortune pour soutenir la rébellion contre la domination macédonienne.

Mariages de masse à Suse

La volonté d'Alexandre de consolider progressivement l'unité de ses sujets et de bâtir une fraternité solide entre les classes dirigeantes se concrétisa à travers deux actes très importants : la célébration de mariages mixtes à Suse et l'intégration totale des Perses et des Macédoniens dans la même armée. Les deux mesures étaient hautement symboliques : elles signifiaient la fin de la division traditionnelle entre Hellènes et Barbares.

Lors des noces de Suse, Alexandre et ses compagnons donnèrent l'exemple en prenant pour épouse des dames de l'aristocratie perse. Alexandre épousa deux princesses, Stateira, fille aînée de Darius III, et Parysatis, sœur du roi précédent, Artaxerxès IV, et

Les noces de Suse, une alliance entre Hellènes et Barbares

Les nombreuses unions, encouragées ou forcées, de capitaines et de soldats hellènes avec des Perses répondaient à la volonté d'Alexandre d'unifier son empire. Les noces des chefs devaient contribuer à constituer une nouvelle noblesse, celles de leurs hommes, une nouvelle nation. Quant à la fusion des armées perse et macédonienne, elle devait fournir à Alexandre l'instrument idéal pour consolider son hégémonie en Asie.

À Suse, Alexandre multiplia ses chances d'engendrer un successeur légitime au trône en prenant deux nouvelles épouses. L'absence d'héritier l'obsédait, même si sa maîtresse Barsine avait eu un fils en 327 av. J.-C. Roxane, qu'il avait épousée la même année, n'était toujours pas enceinte au moment des noces de Suse. La nécessité de favoriser l'incorporation militaire des Perses s'explique par la faiblesse des troupes macédoniennes : l'infanterie comptait moins de 25 000 soldats et la cavalerie à peine 2 000. Pour renforcer l'armée, l'intégration des soldats asiatiques devait se faire sur un pied d'égalité avec les Macédoniens. Mais les *hetairoi* refusèrent d'être considérés comme les

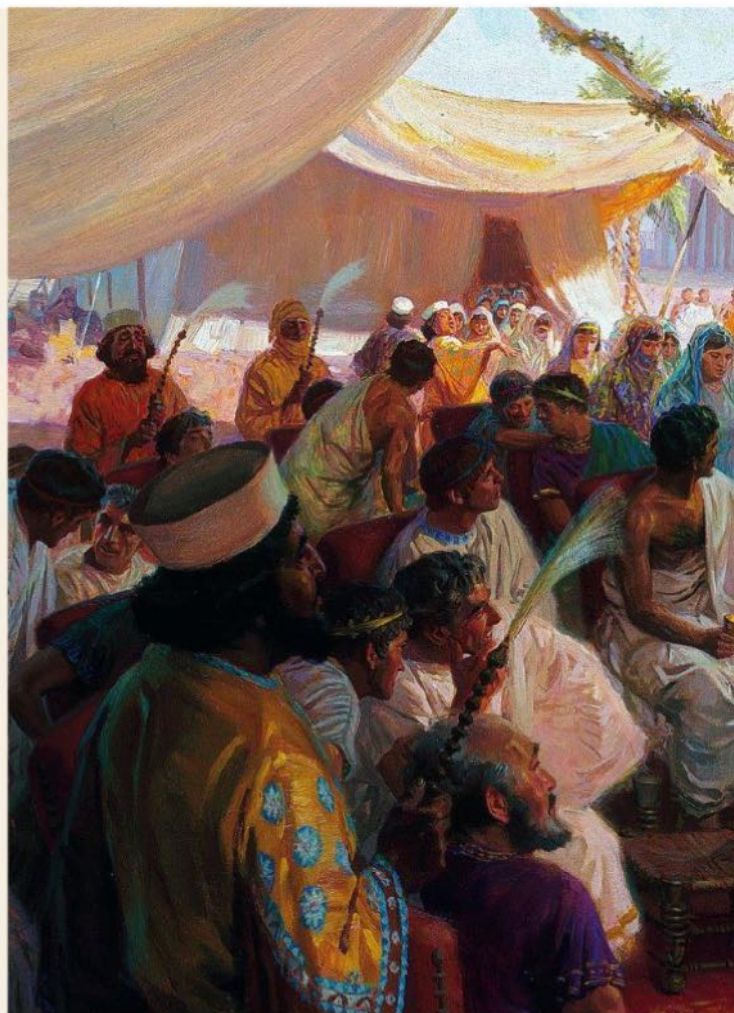
capitaines perses, et les peltastes n'apprécièrent guère de se voir mélanger aux 30 000 fantassins recrutés par les satrapes dans les terres de l'empire. Beaucoup de capitaines qui épousèrent des jeunes femmes de la noblesse bactrienne, mède ou perse le firent malgré eux. Illustrations : à gauche, figurine d'une princesse bactrienne (musée Barbier-Muller, Genève) ; à droite : illustration de Tom Lovell représentant les noces célébrées à Suse.



filles d'Artaxerxès III. Cependant, parmi les épouses d'Alexandre, seule Roxane joua un rôle important, en lui donnant un héritier. La reconnaissance de ses droits au trône n'en fut pas moins contestée, et Roxane et son fils connurent une fin tragique.

Une fille cadette de Darius fut mariée à Héphestion (qui se rapprochait ainsi encore plus de son ami intime). Cratère, qui avait succédé à Parménion, épousa une fille d'Oxyathres, frère de Darius; Perdicas, une fille d'un aristocrate de Médie; Ptolémée et Eumène, les filles du satrape Artabaze; Néarque, une fille de Mentor; Séleucos, une fille de Spitaménès. Ainsi, près de 90 capitaines macédoniens s'unirent à des femmes de haut rang des différentes régions de l'Empire.

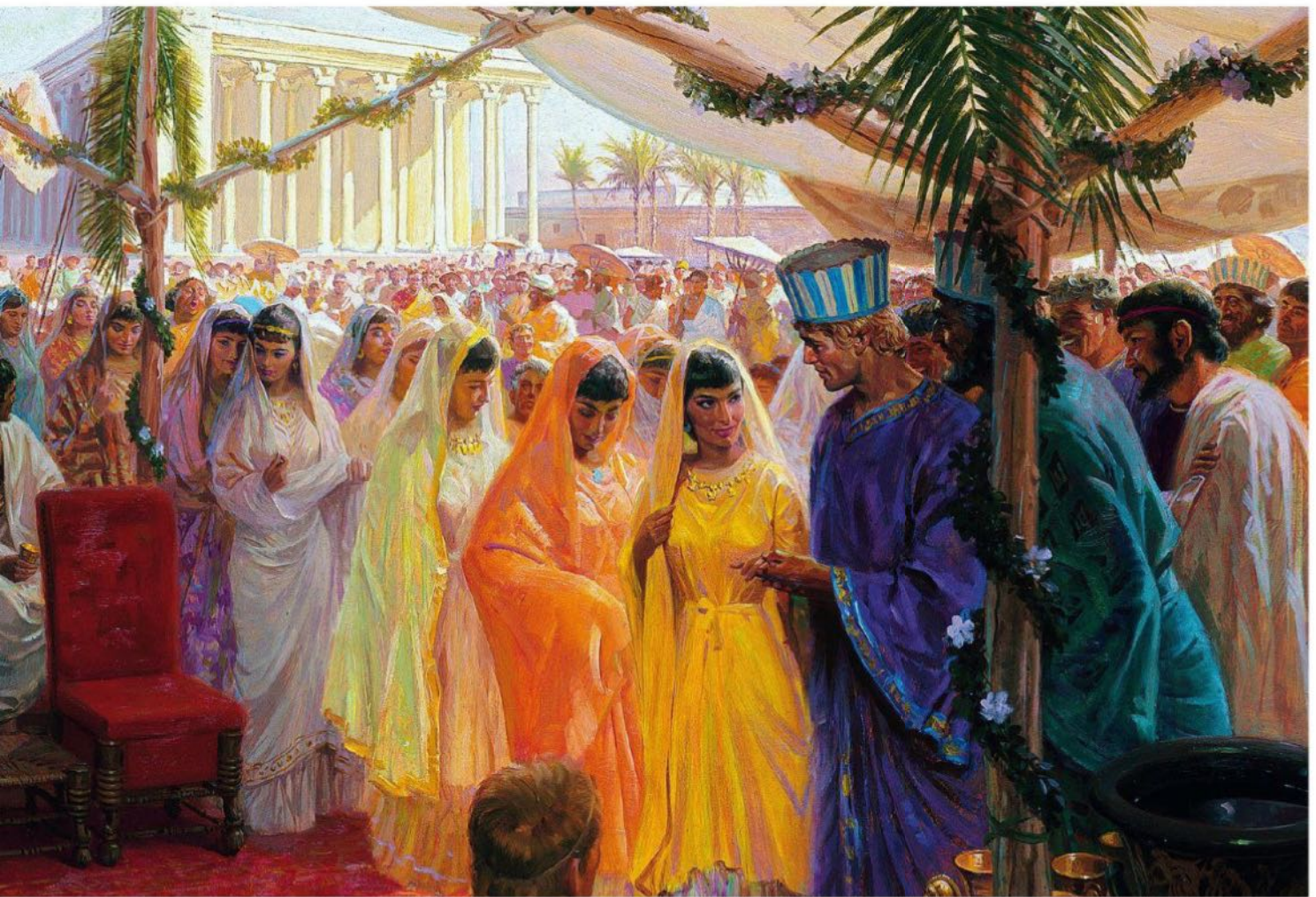
Ces mariages ne furent pas l'apanage de l'élite. Les soldats furent également invités à épouser des femmes asiatiques et à légaliser les unions nouées au cours des années précédentes. Il n'y eut pas moins de 10 000 mariages, et tous les époux reçurent en dot de magnifiques cadeaux provenant du trésor royal. Par cette



politique matrimoniale conçue dans l'espoir de faire surgir une nouvelle génération représentative d'une communauté unie, où Grecs, Macédoniens, Perses et Parthes partageaient les mêmes droits et les mêmes devoirs, sous l'autorité d'un seul et même Grand Roi, les relations entre les peuples pouvaient se renforcer.

Il est cependant difficile de juger de la réussite de cette politique. Parmi la classe des officiers supérieurs, nombreux cédèrent au discours persuasif d'Alexandre, mais beaucoup d'unions ne durèrent pas. Cratère, comme d'autres, divorça. Seule l'épouse de Séleucos, Adama, joua véritablement un rôle. On peut penser que les mariages des hommes des troupes furent plus durables, même s'ils furent nombreux à abandonner leur épouse en rentrant en Grèce ou en Macédoine. Une génération helléno-asiatique plus ou moins intégrée naquit et fut le résultat indéniable de cette politique.

Au printemps, Alexandre se remit en marche à la tête de ses troupes, en direction du nord. Il arriva l'été suivant à Opis, un peu au-delà de



Babylone. Il exposa alors son projet de démobiliser les vétérans macédoniens qui, du fait de leur âge ou de leurs blessures, n'étaient plus aptes à soutenir une longue campagne. Cette décision était réfléchie et raisonnable. Alexandre disposait de nombreuses troupes de remplacement. Des mercenaires et un contingent de 30 000 Parthes avaient été incorporés à l'armée, au sein des bataillons réguliers. Ils avaient été formés au maniement des armes et aux tactiques traditionnelles des Macédoniens.

Le malaise des vétérans

Alexandre offrit aux soldats démobilisés de regagner leur patrie, la Macédoine, après avoir reçu leurs soldes et payé leurs dettes. Après tant d'années d'efforts et de conquêtes, la proposition fut mal accueillie par les vétérans. Vexés et inquiets de se voir suppléer par des recrues asiatiques, ils pensaient, avec amertume et rancœur, que le roi se débarrassait ainsi d'eux pour confier les postes de commandement aux Perses et aux Parthes. Le malaise se propagea et

les vétérans exprimèrent leur colère lors d'une manifestation tumultueuse, au cours de laquelle ils invitèrent sarcastiquement le roi à poursuivre son expédition militaire « seul et avec son père » (le dieu Ammon-Zeus, et non Philippe de Macédoine). Ce mouvement d'hostilité provoqua la fureur d'Alexandre qui, dans un discours vibrant leur rappela tout ce qu'ils devaient à Philippe et à lui-même. Descendant de la tribune, courroucé, il fit face aux agitateurs, fit arrêter 13 des protestataires les plus virulents et ordonna qu'ils soient exécutés.

Alexandre passa ensuite deux jours reclus dans sa tente, ne recevant que quelques nobles perses pour leur attribuer des charges et réorganisant son armée autour des troupes perses afin d'affronter la rébellion des vétérans. Mais ces derniers finirent par se repentir. Ils vinrent en masse lui demander pardon, déposèrent leurs armes devant la chambre royale et l'attendirent, prosternés et contrits. Alexandre sortit de sa tente et, avec magnanimité, leur pardonna et se laissa embrasser par ses camarades. Un grand



ALEXANDRE LE GRAND.

Cette effigie du monarque macédonien en albâtre égyptien, dans le plus pur style hellénistique, mesure 30 cm de haut et provient d'Alexandrie. 150-50 av. J.-C. Liebieghaus, Francfort.

banquet de réconciliation s'ensuivit, au cours duquel les Macédoniens formaient le cercle le plus proche du roi. Après la libation, Alexandre formula solennellement des vœux en faveur de «la concorde et de l'empire commun formé par les Macédoniens et les Perses».

Les vétérans furent démobilisés. Environ 10 000 d'entre eux rentrèrent en Macédoine, avec en poche leur solde complète et un talent chacun. La longue colonne se mit en route, sous les ordres de Cratère et de Polyperchon. Cratère, en qui Alexandre avait entière confiance, devait les escorter jusqu'en Macédoine et prendre la succession d'Antipatros. Le régent de Macédoine, bien qu'âgé, avait ordre de rejoindre Alexandre avec de nouveaux renforts. Mais ces instructions ne furent pas suivies. Antipatros, dont les relations avec la reine Olympias s'étaient dégradées, refusa de quitter la Macédoine. Il envoya à sa place son fils, Cassandre, avec pour mission d'expliquer à Alexandre que la situation politique complexe et tendue en Grèce, bien que sous contrôle des troupes et garnisons macédoniennes, exigeait sa présence. Le vieux général, qui refusait d'abandonner sa charge, se méfiait peut-être d'Alexandre, ayant eu connaissance des fins tragiques de Philotas et de Parménion, son ancien compagnon d'armes.

Le retour des bannis

La situation politique des cités grecques était effectivement assez instable. Elle empira après la publication d'un décret d'Alexandre, lors des jeux Olympiques en août 324 av. J.-C. Le Macédonien ordonnait à toutes les cités grecques d'autoriser le retour des bannis. L'édit fut acclamé par le public (il est très probable que bon nombre des 20 000 spectateurs avaient été bannis de leur cité), mais suscita la méfiance et les protestations des cités.

La mesure était révolutionnaire, tant l'exil des adversaires politiques était une pratique couramment employée pour résoudre les affrontements entre citoyens. Le souverain macédonien présentait sa décision comme une grâce accordée aux bannis en sa qualité d'hégémon de la Ligue de Corinthe. Mais dans les faits, c'était une grave entrave à l'autonomie des cités, qui touchait particulièrement Athènes et l'Étolie. La légitimité du décret, lui-même, était contestable, car il outrepassait les prérogatives de la Ligue de Corinthe. Cependant, il était impossible pour les cités grecques de se soustraire à la tutelle exercée par les garnisons de soldats macédoniennes.

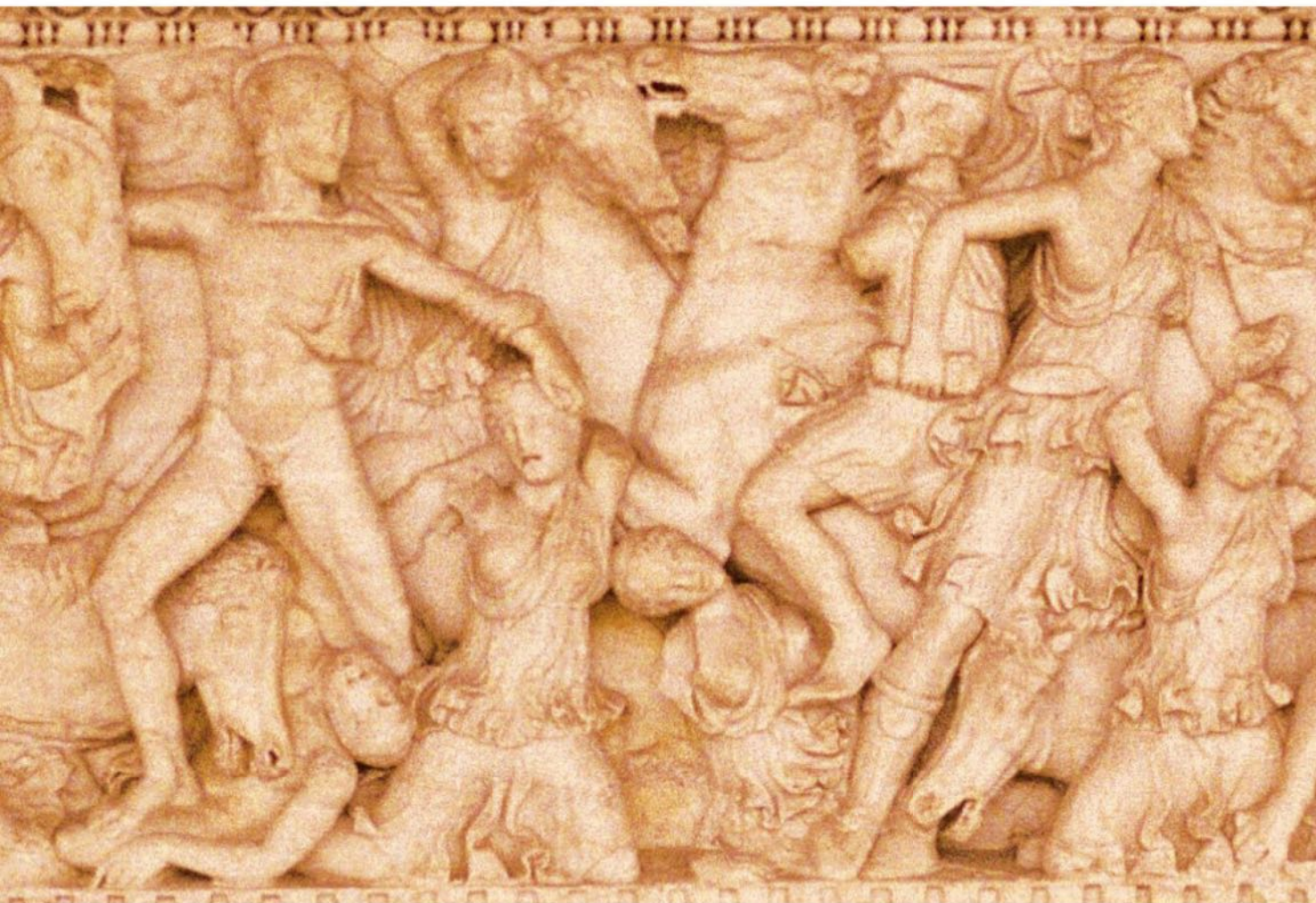
Des milliers d'exilés erraient désormais sur le territoire grec et le long des côtes de la mer Égée. Un grand nombre d'entre eux avaient



dû s'engager comme mercenaires pour survivre (dont certains venaient d'être licenciés de l'armée d'Alexandre). Les réintégrer dans leurs cités revenait à renforcer le camp pro-macédonien, car ces citoyens qui retrouveraient leur patrie grâce à Alexandre éprouveraient de la gratitude envers sa générosité.

De fait, le retour des bannis menaçait de déstabiliser durablement l'équilibre politique et social de nombreuses cités, notamment à Athènes. Après la conquête de Samos en 365 av. J.-C., la cité avait installé sur cette île prospère des colons, les clérouques (citoyens pauvres qui recevaient un lopin de terre étrangère). Le décret d'Alexandre obligeait ces citoyens à retourner à Athènes et à abandonner leurs maisons et leurs champs aux exilés de Samos, de retour dans leur île.

Ce décret était de fait une expression du pouvoir souverain d'Alexandre sur le monde grec. Le monarque appelait à la réconciliation de tous les citoyens, en tant qu'arbitre incontestable de la politique grecque.



En automne de la même année, en 324 av. J.-C., alors qu'il se reposait à Ecbatane, Alexandre ordonna l'organisation de jeux athlétiques et théâtraux. Le satrape de Médie, Atropatès, fit en sorte qu'ils soient célébrés en grande pompe, avec la venue d'ambassadeurs, de nombreux visiteurs et d'artistes.

La mort d'Héphestion

Pendant les festivités, Héphestion tomba malade et se retira dans sa tente. Son état s'aggrava et, au bout d'une semaine, il mourut. Son décès soudain fut un choc pour Alexandre. Héphestion était son plus cher et plus intime compagnon. Il disait avoir pour lui une affection semblable à celle qu'Achille portait à Patrocle. Il lui avait octroyé le titre unique de chiliarque, puisé dans le protocole perse. Dans l'Empire achéménide, le chiliarque était le commandant des milles, c'est-à-dire des Immortels ou Mélophores, qui composaient la garde d'élite du Grand Roi. Même si les prérogatives du chiliarque, sous le règne d'Alexandre sont

difficiles à cerner avec précision, le titre plaçait Héphestion en deuxième position dans la hiérarchie du royaume. Alexandre le consultait quand il élaborait ses plans et l'avait désigné à la tête de plusieurs expéditions.

Alexandre se répandit en expressions de douleur. Il s'écroula sur le corps d'Héphestion et jeûna pendant trois jours. Il condamna à mort le médecin qui s'était occupé de son ami, imposa une période de deuil dans tout l'empire et envoya une délégation à l'oracle lointain d'Ammon, en Égypte, pour demander au dieu l'instauration d'un culte d'Héphestion, élevé au rang de héros. Les compagnons du mort, qui l'enviaient et le jalouaient de son vivant, rivalisèrent de larmes.

Perdiccas devint chiliarque à la place du défunt et fut chargé de transporter son cadavre embaumé jusqu'à Babylone, où un monument funéraire immense et spectaculaire fut construit. En son honneur, de splendides jeux athlétiques, plus grandioses et mémorables que ceux organisés par Achille en l'honneur de Patrocle et relatés dans *L'Iliade*, furent organisés dans la cité. ■

COMPAGNONS

D'ARMES. Alexandre et Héphestion – tous deux à cheval – apparaissent ensemble dans toutes les représentations de batailles et de combats, comme dans cette amazonomachie figurant sur un sarcophage, vers 300 av. J.-C., Musée archéologique, Thessalonique.



LE ROI D'ASIE.

Copie romaine d'un buste hellénistique d'Alexandre en bronze doré à la feuille du II^e siècle. *Musée national romain – Palais Massimo, Rome.* Page de droite, couronne en or du IV^e siècle av. J.-C., provenant de la tombe de Philippe II à Vergina. *Musée archéologique, Vergina.*



MORT ET HÉRITAGE D'ALEXANDRE



La mort soudaine d'Alexandre à Babylone révéla la précarité d'un empire ne tenant son unité que de sa personne. Le conquérant n'avait laissé ni testament ni désigné d'héritier légitime. Cette incertitude engendra de vives tensions entre les généraux macédoniens et réveilla les aspirations d'autonomie des cités grecques. L'affrontement pour se partager les territoires de l'empire était inexorable.



Après l'éprouvante traversée du désert de Gédrosie, Alexandre offrit à son armée de splendides fêtes et de grands banquets qui se prolongèrent avec les noces de Suse, le banquet de départ des vétérans à Opis, puis les jeux d'Ecbatane, pendant lesquels Héphestion décéda subitement. Sa mort fut un grand choc pour Alexandre. En l'honneur de son précieux compagnon et ami (qui fut aussi son amant), Alexandre ordonna de grandioses funérailles à Babylone.

Dans l'attente du retour de l'ambassade envoyée à Siwa consulter le dieu Ammon afin de savoir si l'on pouvait honorer Héphestion

comme un héros, Alexandre s'installa avec sa cour dans l'ancienne et prestigieuse métropole de la Mésopotamie. Il s'y reposa, s'occupa de l'organisation des funérailles et du projet de monument funéraire d'Héphestion. Il réunit également ses troupes et ses navires, puis planifia ses prochaines expéditions pour explorer et conquérir de nouvelles terres.

Six semaines après la mort d'Héphestion, Alexandre partit vers le sud. Il dut en chemin combattre les Kassites, une tribu nomade des monts Zagros, au sud de la Médie. Ce peuple de bergers, qui de temps à autre pillaient les villages voisins d'agriculteurs, était extrêmement attaché



ALEXANDRE PHARAON.

Statue colossale du temple de Karnak, représentant un roi macédonien (peut-être Alexandre le Grand) avec les attributs de pharaon. Époque ptolémaïque. Musée égyptien, Le Caire.

à son indépendance et exigeait un droit de passage pour traverser son territoire. Il semble que même les rois perses le leur payaient lorsqu'ils se rendaient de Babylone à Ecbatane.

Mais Alexandre, bien sûr, refusa de céder à leurs exigences. Qui plus est, comme il les tenait responsables de la disparition de milliers de chevaux perses (près de 100 000 bêtes) au cours des années précédentes, il mena contre eux une campagne hivernale, les attaqua et les poursuivit impitoyablement. Les Kassites furent massacrés et les survivants, contraints de se rendre et de se sédentariser, durent se soumettre à son autorité. Cet assujettissement ne dura que quelques années, avant que les Kassites ne reprennent leur mode de vie nomade, leurs activités de bandits de grand chemin et réinstaurent un droit de passage.

Sur le champ de bataille, Alexandre était toujours le combattant intrépide de sa jeunesse. À la cour, il avait peu à peu adopté le protocole et le cérémonial grandiose de l'Empire perse. Désormais, les Asiatiques étaient majoritaires dans l'armée. Les Macédoniens ne représentaient que dix pour cent des effectifs, même s'ils occupaient toujours les fonctions de chefs et de généraux. Parmi eux, très peu avaient choisi de revêtir le costume perse. Peukestas faisait figure d'exception. Ce brillant officier, qui, selon de nombreux écrits, avait sauvé la vie d'Alexandre lors de l'attaque de la capitale indienne des Mâlavâ (aujourd'hui Mâlva) en 325 av. J.-C. et reçut en récompense la satrapie de Perside, avait été séduit par les coutumes asiatiques.

L'image divine d'Alexandre

En digne successeur de Darius, Alexandre traitait les affaires de l'empire sur un trône en or, vêtu d'une longue tunique orientale, coiffé de la couronne perse et tenant le sceptre en or. Les colonnes de sa tente et du somptueux baldaquin étaient également en or. Un demi-millier d'hypaspistes, autour de son trône, veillaient à sa défense. Mille archers habillés de couleurs vives – écarlate, vermillon et bleu – et 500 Immortels perses (le corps d'élite de la garde royale achéménide) couverts de leurs capes brodées et armés de leurs lances étincelantes les entouraient.

À l'extérieur de la tente royale se tenait le reste des troupes et de la cour, parmi lesquels 10 000 Immortels de rang inférieur et d'innombrables serviteurs. « Les mages, les concubines, les membres du service personnel et les majordomes bilingues conservèrent l'importance qu'ils avaient acquise en Perse depuis 200 ans », précise l'historien britannique Robin Lane Fox dans sa biographie d'Alexandre. Le faste dans

lequel vivait Alexandre rehaussait la suprématie du monarque et symbolisait en même temps son ascendance divine.

La divinité du roi n'était pas remise en cause par ses sujets égyptiens et asiatiques. Pour les uns, il était le pharaon, le fils du dieu Ammon. Pour les autres, il était le Grand Roi achéménide, représentant sur terre et favori du dieu Ahura Mazda. Mais, pour les Grecs et les Macédoniens, cela n'allait pas de soi. Ils avaient connu Alexandre quand il était le fils de Philippe, un simple humain monté sur le trône grâce à ses qualités personnelles. Et ils acceptaient difficilement de voir en lui le fils divin d'Ammon-Zeus, comme l'affirmait la propagande royale.

Il est impossible de dire si Alexandre était totalement convaincu de sa propre divinité. Peut-être cette aura divine n'était-elle qu'un artifice politique afin de s'assurer de la ferveur de ses nouveaux sujets orientaux et égyptiens. Toutefois, ce fut probablement en 324 av. J.-C. qu'Alexandre formula le vœu d'être reconnu comme un dieu. On ne sait pas très bien s'il exprima lui-même formellement ce souhait ou s'il ne s'agissait que d'une tentative de flatterie de son entourage qui prit rapidement de l'ampleur. Le fait est que la nouvelle se répandit en Grèce, alors même qu'était rendu public l'ordre de retour des bannis.

Concernant les Athéniens, les Spartiates et les autres Grecs qui s'étaient si souvent montrés méfiants et distants envers le roi macédonien, ils accueillirent ce vœu avec un mélange d'indifférence et d'ironie, qui masquait probablement une pointe de crainte. De fait, il ne leur en coûtait pas grand-chose d'admettre la divinité du souverain, qui s'apparentait à leurs yeux au caprice d'un despote puissant et lointain. À Sparte, le dénommé Damis déclara : « Si Alexandre le souhaite ainsi, nous le laisserons être un dieu. » À Athènes, Démosthène, qui des années auparavant avait traité le Macédonien de jeune inexpérimenté et écervelé, fit observer qu'il lui importait bien peu qu'Alexandre fût reconnu comme le fils de Zeus, ou même de Poséidon, si tel était son souhait.

Ce qu'en pensait vraiment Alexandre reste un mystère. Isolé sur son trône d'or, enivré par ses nombreuses victoires, acclamé et vénéré dans toute l'Asie, se considérait-il comme un dieu vivant ou, comme le souligne Plutarque, estimait-il être un simple humain fortuné, dont les jours étaient comptés ? En instaurant pour son cher Héphestion un culte réservé aux héros, il pensa peut-être qu'il méritait des honneurs supérieurs : n'avait-il pas imité, et même surpassé, les grands héros mythiques, comme

ALEXANDRE DIVINISÉ

(p. 73) fait face au dieu Ammon-Rê, sur un bas-relief du sanctuaire de la barque du temple d'Ammon, à Louqsor.



**TORSE DE CAVALIER.**

Fragment d'une statue équestre d'Alexandre. Copie romaine en marbre, d'après un original hellénistique en bronze. Vers 72 av. J.-C. – 25 apr. J.-C. Leeds Museums and Art Galleries, Leeds.

Héraclès, et été reconnu publiquement par l'oracle comme le fils d'Ammon-Zeus? Rendre à un mortel les honneurs réservés à un dieu n'était pas inédit dans le monde grec. Des exilés reconnaissants avaient honoré ainsi le général spartiate Lysandre, et le roi Philippe II lui-même avait reçu de tels honneurs (il fut d'ailleurs assassiné lors du mariage de sa fille Cléopâtre, durant lequel sa statue avait été placée aux côtés de celles des grands dieux).

Alexandre avait plus de mérite qu'eux. Personne n'avait remporté autant de victoires, libéré tant de cités et permis le retour d'un nombre si élevé de bannis. Ses exploits valaient ceux des grands héros mythiques. À l'instar de ses ancêtres Achille et Héraclès, comme Dionysos, il méritait sans doute d'être reconnu fils de Zeus. Conscient de surpasser tous les grands conquérants, Alexandre n'hésitait pas à se mettre en scène sur le trône de son empire, à promulguer des édits royaux applicables à tous les Grecs et à présider des cérémonies dignes d'un dieu. Sur les pièces de monnaie et sur des pierres précieuses, il était représenté brandissant un éclair, arme souveraine de Zeus, ou avec les cornes de bélier du dieu Ammon.

Projets de nouvelles conquêtes

Au début de l'année 323 av. J.-C., Alexandre décida de retourner à Babylone, accompagné de sa cour. Dans la plaine, alors qu'il faisait route vers le sud, des ambassades du monde occidental vinrent à sa rencontre pour lui rendre hommage. Arrien évoque la présence de délégations de Brutiens, de Lucaniens, d'Étrusques, de Carthaginois, de Romains, ainsi que de l'Hispanie lointaine et presque inconnue. L'ambassade la plus nombreuse était certainement celle des Grecs, qui comptait des représentants de plusieurs cités de la Grèce continentale. Des délégués des peuples vivant plus au nord, des Scythes européens, des Illyriens et des Thraces faisaient également partie du cortège.

Toutes ces délégations venaient en nombre rendre hommage à la puissance d'Alexandre et rivalisèrent de gestes d'adoration pour obtenir sa faveur. Ils souhaitaient s'informer de ses projets de conquête, car des rumeurs inquiétantes s'étaient propagées en Méditerranée. Alexandre entendit tout d'abord ceux qui demandaient son arbitrage (au nord de la péninsule des Balkans), puis ceux qui le consultaient pour des questions religieuses, et enfin ceux qui protestaient contre le décret sur le retour des bannis. Il remit à plus tard, quand il serait installé à Babylone, la communication sur ses projets d'expansion en Méditerranée et dans l'océan Indien.

L'empire d'Alexandre à son apogée

À l'issue de la campagne d'Inde, l'empire des Macédoniens s'étendait de la Méditerranée jusqu'à la vallée de l'Indus, depuis Alexandrie à l'ouest du Nil jusqu'à Bucéphalie, sur les rives de l'Hydaspe.

Alexandre poursuit en Inde sa politique d'intégration des monarchies soumises. À son retour en Perse, en 325 av. J.-C., il tenta de consolider l'administration héritée des Achéménides, ordonnant des purges dans les satrapies et durcissant son pouvoir autocratique. Il avait en tête de nouveaux plans de conquête du nord de l'Afrique et de l'Europe occidentale, mais sa mort soudaine mit fin à ses ambitions. Il est probable que, de toute façon, il n'aurait pas pu maintenir l'unité d'un empire aussi étendu. En réalité, son expédition n'avait pas permis d'occuper – et encore moins de contrôler – le territoire. Sa conquête ne fut en fait qu'une série de victoires militaires, de massacres de populations hostiles et de fondation de villes à son nom, mais le seul territoire qu'il contrôlait effectivement fut les chemins foulés par ses troupes à l'aller et au retour. En 312 av. J.-C., il ne restait plus rien de l'empire en Inde.

À Babylone, Alexandre s'occupa de construire une importante flotte afin d'explorer les côtes méridionales du golfe Persique et coloniser le littoral de l'Arabie, célèbre pour ses épices. Il était nécessaire d'agrandir significativement la flotte de guerre de Néarque, qui avait remonté l'Euphrate. Pour cela, on abattit des cèdres dans plusieurs régions, on nettoya et on élargit les lits du Tigre et de l'Euphrate, et à Babylone, on aménagea sur le fleuve un grand bassin capable d'abriter un millier d'embarcations. Alexandre navigua sur l'Euphrate et fonda sur le canal de Pallacope (principal bras de désengorgement dudit fleuve) la dernière de ses Alexandrie.

Un émissaire fut envoyé avec 500 talents sur la côte phénicienne afin de recruter des marins expérimentés. Les Arabes, connus pour leurs razzias contre les villes limitrophes du sud, n'avaient montré aucun signe de soumission et n'envoyèrent pas de messagers pour conclure un pacte. Alexandre craignait leur hostilité, mais estimait qu'il pourrait les assujettir sans grande difficulté. C'est la raison pour laquelle, ayant



établi des colonies et des bases militaires sur la côte du golfe Persique, il projeta de conquérir toute la péninsule de l'Arabie.

À proximité de Babylone, une grande armée était réunie, formée de troupes levées par les satrapes de Lydie et de Carie, et, surtout, par Peukestas, qui avait mobilisé 20 000 fantassins perses. La connexion maritime entre l'Inde, l'Arabie et l'Égypte ouvrait une grande voie de communication au sud de l'empire d'Alexandre. On estimait à l'époque que c'était l'extrémité d'un grand océan, et par conséquent une route commerciale potentielle très importante. Un récit le confirmait : celui d'un intrépide navigateur grec envoyé par Alexandre, Hiéron de Soles, qui avait réussi, à bord de son bateau avec 30 rameurs, à contourner le sud de la péninsule Arabique, et était arrivé jusqu'à la côte égyptienne par la mer Rouge.

Plusieurs mois auparavant, Alexandre avait chargé Héraclide d'Argos de construire une flotte de navires de guerre pour explorer les côtes de la mer Caspienne et déterminer si ces

eaux étaient celles d'un golfe du grand océan ou seulement celles d'une partie de la mer Noire. Il avait peut-être l'intention d'asseoir son autorité tout autour du Pont-Euxin (la mer Noire), et pour mener à bien cette entreprise, il devait avoir une connaissance plus précise de la région frontalière du nord de son royaume.

La mission d'exploration géographique d'Héraclide constituait la première étape indispensable d'une stratégie militaire visant à contrôler la région. Avant lui, Archias, Androsthène et Hiéron de Soles avaient envoyé des informations sur ces côtes, mais Héraclide devait les explorer minutieusement, afin de préparer au mieux la flotte de guerre et définir les moyens militaires nécessaires.

Alexandre prévoyait probablement aussi d'étendre son Empire en Méditerranée, en progressant sur terre et sur mer vers l'Occident, depuis l'Égypte vers Carthage et au-delà. Cependant, ces plans ambitieux d'expansion territoriale n'avaient pas encore dépassé le cadre de son imagination impétueuse.

La divination : pouvoir surnaturel des prêtres, des rois et des pharaons

Le mazdéisme de l'Empire achéménide était une religion syncrétique. Elle avait assimilé les techniques de divination héritées des mages de Sargon I^{er} ou de Lugal-zagesi. Cette pratique avait une utilité évidente : prédire l'avenir revenait à anticiper les événements funestes qui menaçaient le royaume ou les individus.

Le Grand Roi perse était mage entre les mages. Chaque année, il renouvelait le monde et la vie, en reproduisant symboliquement le mythe cosmogonique. Il incarnait le dieu qui préservait et régénérait la vie, le cycle des saisons, la fécondité, et le bien, en luttant avec constance contre les forces du mal et de la mort. En ceignant la couronne de l'Empire achéménide, Alexandre acquit cette qualité surnaturelle : il était désormais divin et immortel. En devenant pharaon, il était devenu le fils de Rê, engendré par le dieu des dieux égyptiens Ammon. Il était aussi le fils de Zeus et, par sa naissance, le descendant d'Achille et d'Héraclès. Alexandre avait donc le privilège d'entendre les oracles d'Ammon, de Zeus et de Marduk. Mais la divination était un art magique à la portée de tous, et les mages pauvres, qui n'avaient pas les moyens de sacrifier des animaux, se contentaient de signes plus humbles, comme l'observation de quelques gouttes d'huile dans un bol d'eau. Hérodote raconte que les mages perses sacrifiaient des chevaux blancs pour lire l'avenir dans leurs viscères et que les prédictions des astrologues étaient réservées au monarque, tandis que les

Scythes de Bactriane et de Sogdiane lisaient dans les entrailles des prisonniers qu'ils sacrifiaient au dieu. Illustration : table de divination sumérienne en forme de foie. *British Museum, Londres.*



Le jeune roi fut certainement impressionné par certains augures inquiétants – mentionnés dans les sources antiques – à propos de son séjour à Babylone. Alors qu'il arrivait par l'ouest, une délégation de prêtres chaldéens quitta l'enceinte de la ville et vint à sa rencontre pour lui transmettre une mystérieuse recommandation : ils l'avertirent de sa mort prochaine s'il entrait dans la cité par ce côté-là.

Cette prédiction se fondait sur les calculs astrologiques des prêtres. Cependant, il est probable que ces derniers aient simplement voulu l'éloigner de cette partie de la ville, peut-être par peur que le monarque macédonien contrôlât l'utilisation des fonds donnés pour restaurer l'Esagil. Lors de son précédent séjour à Babylone, en 331 av. J.-C., Alexandre avait trouvé le grand temple du dieu Marduk en mauvais état et à l'abandon, et il avait offert de l'argent pour le restaurer. Ce respect des divinités locales, des lieux de cultes et des sanctuaires, dont il avait également fait montre en Égypte, faisait partie de sa politique d'intégration.

Or, les prêtres avaient peut-être détourné une partie des fonds qui étaient destinés au temple et craignaient d'être découverts. Ou peut-être se méfiaient-ils du projet d'Alexandre, dont ils avaient connaissance, d'ériger dans la ville l'imposant monument funéraire d'Héphestion. Quoi qu'il en soit, Alexandre ne tint pas compte de leurs avertissements.

Quelques jours plus tard, les mauvais présages s'intensifièrent. Profitant d'un moment où Alexandre s'était levé de son trône, un individu s'assit dessus, revêtit le manteau de pourpre et saisit les emblèmes royaux. Était-ce un fou ou avait-il été soudoyé pour accomplir cet acte ? Il fut immédiatement arrêté, torturé et exécuté, sans que l'on parvînt à éclaircir les raisons de son geste insensé, qui fut interprété comme un très mauvais augure par les prêtres de Babylone.

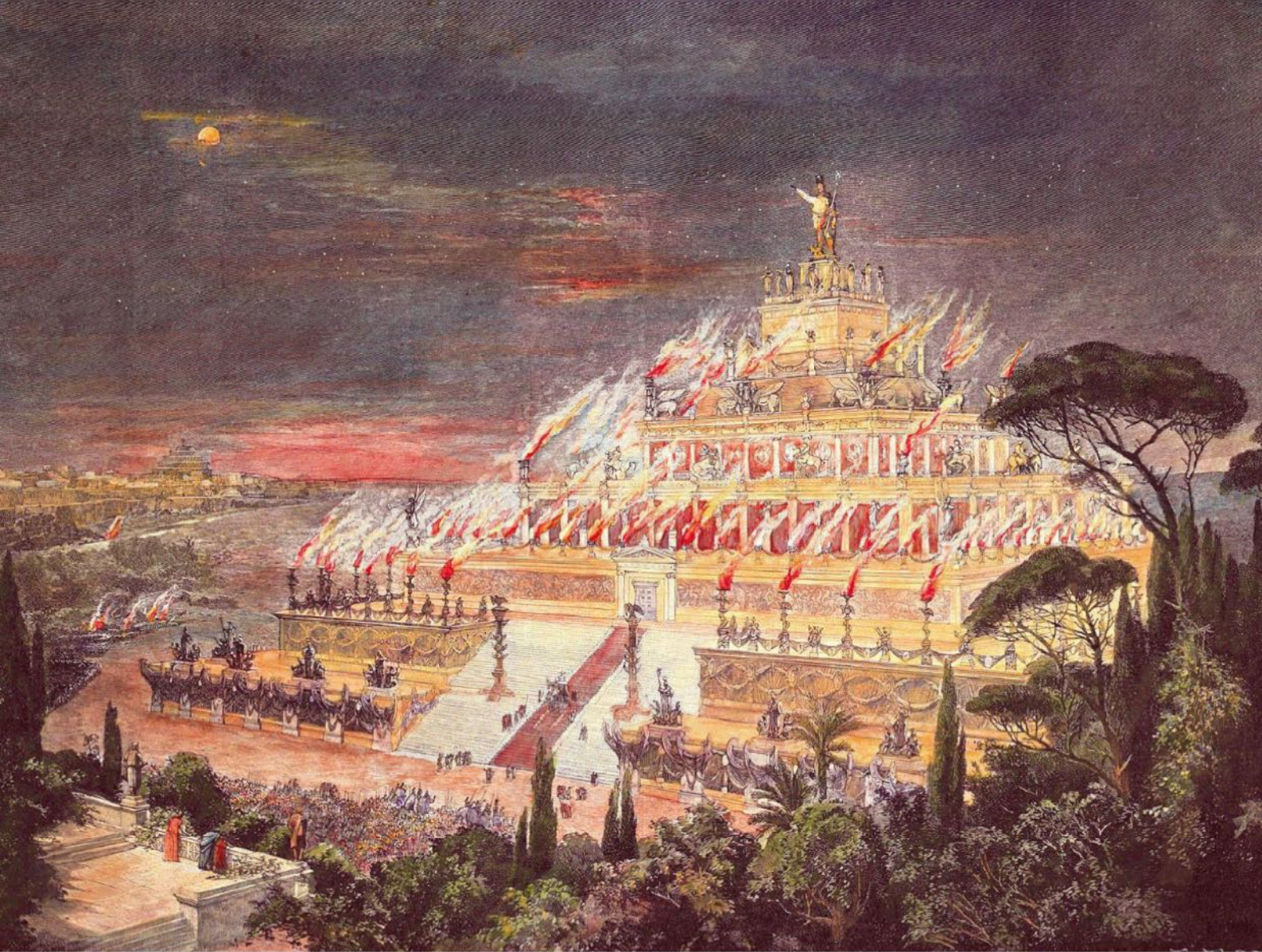
Un autre jour, alors qu'il naviguait sur un lac proche, le vent emporta la tiare d'Alexandre. Un rameur se jeta à l'eau pour aller la récupérer et la rendre à Alexandre. Pour ne pas la perdre pendant qu'il revenait à la nage, il s'en couvrit la tête. On y vit à nouveau un présage funeste.

Les funérailles d'Héphestion

Au cours de ces semaines inquiétantes, on préparait les funérailles d'Héphestion. Jamais une cérémonie funèbre n'avait été aussi grandiose. On dit qu'elle coûta 12 000 talents. Le grand bûcher funéraire était décoré d'or et d'ivoire en abondance, ainsi que de pierres précieuses. Il fallut démolir une partie de la muraille, sur une longueur de dix stades, pour installer le bûcher, à la construction duquel travaillèrent des milliers d'ouvriers et d'artisans. Le bûcher était en forme d'immense pyramide à base carrée, revêtue de troncs de palmiers. Il comportait plusieurs étages, décorés d'une multitude de reliefs et de sculptures aux couleurs vives.

L'image que nous donne Diodore de Sicile du somptueux monument éphémère, vraie curiosité, mérite d'être citée : « La base reposait sur deux cent quarante poutres de quinquèrèmes, [...] qui portaient deux archers à genoux, [...] ainsi que des statues d'hommes armés [...]. Au-dessus de cela reposait un second étage, orné de candélabres de quinze coudées de haut, [...] au-dessus de la flamme qui s'en échappait étaient figurés des aigles aux ailes déployées [...], et les piédestaux étaient ornés de dragons [...]. »

« Au troisième étage étaient figurées des chasses de diverses espèces d'animaux ; au quatrième, le combat des centaures, sculptés en or ; au cinquième, alternativement des lions et des taureaux, également sculptés en or. La partie supérieure était remplie d'armures macédoniennes



et barbares, indiquant tout à la fois les victoires et les défaites. Au sommet étaient placées des statues creuses de sirènes dont la capacité pouvait contenir ceux qui devaient chanter les hymnes funèbres en l'honneur du mort. Enfin, l'ensemble du monument mesurait plus de cent trente coudées de haut. » (*Bibliothèque historique*, Livre XVII, chapitre LXXIII).

La réponse de l'oracle d'Ammon arriva alors, en mai 323 av. J.-C. Elle recommandait de procéder en l'honneur d'Héphestion à des sacrifices dignes d'un héros. Alexandre accomplit les premiers sacrifices. Quelque 10 000 animaux de diverses espèces furent immolés, on fit des libations et on distribua la viande au peuple. Le grand bûcher, peut-être imaginé comme la maquette éphémère du grand monument funéraire – qui ne serait jamais construit –, brûla entièrement comme une gigantesque torche. De grandes fêtes nocturnes, très animées, auxquelles Alexandre participa activement, succédèrent à la cérémonie funéraire. Cependant, comme l'écrit Diodore de Sicile, « il paraissait

être arrivé au faite de la puissance et de la prospérité, lorsque le destin vint abréger le terme naturel de son existence ».

Alexandre avait essayé d'oublier tous les sombres présages des prêtres babyloniens. Après avoir célébré en grande pompe les funérailles d'Héphestion, il se divertit, traita les affaires de la cour et donna ordres et instructions pour préparer l'expédition maritime qu'il projetait en Arabie. La flotte dirigée par l'amiral Néarque était prête et le départ prévu pour le 4 juin.

La mort d'Alexandre

Quelques jours auparavant, le 29 mai, Alexandre assista au banquet offert en l'honneur d'Héraclès par Médeios le Thessalien, un de ses compagnons. Selon Diodore, « il but du vin immodérément et vida à la fin du banquet la grande coupe d'Hercule. Tout à coup, comme frappé d'un coup violent, il poussa un grand soupir et fut emporté sur les bras de ses amis. Les domestiques le placèrent aussitôt sur son lit. » (*Bibliothèque historique*, Livre XVII, chapitre LXXIV).

LE BÛCHER FUNÉRAIRE D'HÉPHESTION.

Gravure sur bois en couleurs, vers 1900, représentant le somptueux bûcher monumental d'Héphestion, selon une reconstitution de Franz Jaffé d'après la description de Diodore de Sicile. Le bûcher fut réalisé par l'architecte Dinocrates, qui dessina également, dit-on, le plan d'Alexandrie en Égypte.

La mort d'Alexandre ou la fin d'une utopie

Quand Alexandre disparut, peu avant le début de l'été 323 av. J.-C. dans le palais de Nabuchodonosor II, il laissait sans gouvernement un royaume immense, d'Alexandrie jusqu'en Inde. Mais sa mort fut surtout la fin d'une entreprise impériale, politique et culturelle, sur le point de transformer radicalement l'histoire de l'humanité.

L'empire d'Alexandre rendit caduques les concepts grecs traditionnels de la *polis*, considérée comme la société parfaite, et de l'hellénocentrisme, qui divisait le monde entre Grecs et Barbares. Pour mener à bien son projet impérial, Alexandre passa outre les leçons d'Aristote, qui considérait les Barbares comme « naturellement voués au despotisme ». *A contrario*, Alexandre offrit à des « Barbares » des postes importants et favorisa les mariages mixtes. Cette politique d'intégration administrative, culturelle, militaire et ethnique déplut à beaucoup de Macédoniens. Alexandre professait une vision cosmopolite de l'humanité : tous les habitants de l'écoûmène vivaient dans une seule et grande cité. Cette utopie se dissipa à sa mort. Illustration ci-contre : reconstitution du catafalque d'Alexandre, d'après la description faite par Diodore de Sicile, sur une gravure datant du XIX^e siècle.



1 LE CHAR.

Tiré par des douzaines de chevaux, il transportait le cercueil en or où reposait le corps embaumé et parfumé du conquérant.

2

Alexandre était habitué à boire beaucoup de vin, et du vin pur, non coupé, selon la coutume macédonienne et contraire aux us grecs, de sorte que ce malaise ne pouvait être imputé à l'alcool. Il était en réalité le premier symptôme d'une maladie grave. Il resta alité pendant dix jours. En proie à une forte fièvre, il pouvait à peine se lever et s'affaiblissait de jour en jour. Au bout d'une semaine, il était prostré dans son lit et ne pouvait plus parler.

Le monarque n'était pas apparu en public depuis des jours, et la rumeur de sa mort se diffusa parmi les troupes anxieuses. Les soldats, préoccupés, se rendirent en masse aux portes du palais pour le voir et réclamer sa présence. Les gardes ne purent contenir la foule, et les compagnons et les vétérans pénétrèrent dans la chambre du roi, qui les autorisa à entrer. Ils défilèrent devant le lit où Alexandre agonisait. Au prix d'un pénible effort, il réussit à leur faire ses adieux. En sueur, gisant sur son lit, les yeux ouverts, il salua, la main à peine levée, ses hommes qui se succédaient devant lui, en silence.

Il n'est pas difficile, même des siècles plus tard, d'imaginer la profonde émotion qui émanait de cette scène. Quelques mois plus tôt, le conquérant avait été déifié, mais désormais sa condition de simple mortel s'imposait de manière dramatique.

Alexandre mourut le 10 juin. Tel un héros classique, comme Achille qu'il admirait tant, il disparaissait au sommet de sa gloire, avant de fêter ses 37 ans. Une lamentation funèbre, emplie de craintes et d'angoisse, traversa la vieille cité. Autour du corps, les intrigues des prétendants au trône allaient déjà bon train, alors que l'on commençait à organiser de grandioses funérailles royales.

Il est difficile de savoir avec précision, des siècles plus tard, quelles furent les causes de la mort d'Alexandre. Très vite, deux hypothèses divergentes se firent jour. D'aucuns considérèrent qu'Alexandre avait été empoisonné lors du banquet : un poison puissant aurait été versé dans la coupe de vin avec laquelle il porta son dernier toast. Cette supposition ne se trouva pas au début la plus populaire.



2 L'ESCORTE.

Le char funéraire d'Alexandre fut escorté par un immense contingent de loyaux soldats macédoniens, pour le protéger d'attaques éventuelles.

3 LA DESTINATION

FINALE. Alexandre devait être inhumé à Aigai (Vergina), aux côtés de son père, Philippe, mais Ptolémée parvint à détourner le convoi vers l'Égypte et à faire enterrer le roi à Alexandrie.

Selon Plutarque, des motifs politiques pouvaient expliquer l'empoisonnement. L'historien identifiait les fils d'Antipatros comme les auteurs du crime : Cassandre serait venu de Macédoine avec le funeste plan et le poison mortel, tandis que son frère Iolas, échanson du roi, l'aurait versé dans la coupe d'Alexandre. On alla même jusqu'à inclure dans cette conspiration le vieil Aristote, que la mort de son neveu Callisthène avait dû profondément chagriner.

Il est certain que, dans le contexte des luttes de pouvoir qui suivirent immédiatement la mort du souverain, cette théorie avait tout pour plaire aux nombreux ennemis d'Antipatros et de Cassandre (dont Olympias, la mère d'Alexandre). Cependant, cette hypothèse est peu vraisemblable, tant en raison de la lenteur avec laquelle le poison aurait agi que des symptômes de l'affection, qui provoqua l'affaiblissement et la prostration du roi pendant dix jours.

Selon la seconde hypothèse, Alexandre serait mort de paludisme ou de typhus, qu'il aurait contracté en se rendant dans les marais insalubres

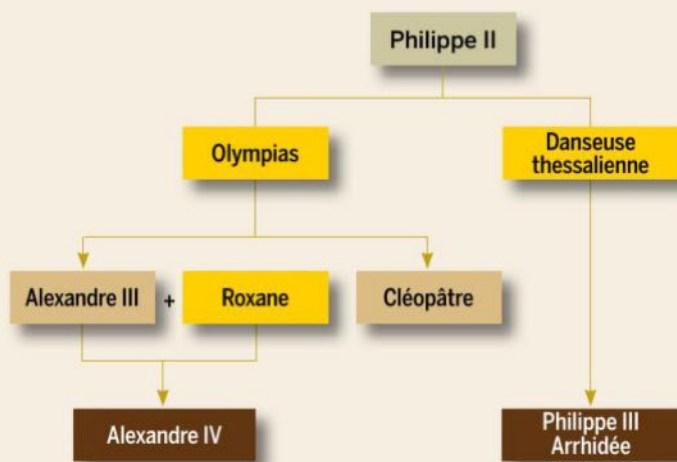
de la région. Il avait notamment visité des zones riveraines de l'Euphrate, pendant de fortes chaleurs. Les symptômes comme la fièvre, l'affaiblissement et le délire semblent effectivement correspondre à ce genre de maladie, laquelle pourrait avoir été aggravée par la consommation excessive de vin. Cette explication de la mort du monarque est citée dans un document ancien, les *Éphémérides royales*, livre qui fait entre autres choses le récit détaillé des fêtes orgiaques et des banquets sans fin organisés à Babylone en ces temps-là, ainsi que des derniers jours d'Alexandre.

Un héritage disputé

Parmi les lieutenants d'Alexandre, Perdikkas était le plus proche. Successeur d'Héphestion à la charge de chiliarque, Perdikkas resta à ses côtés tout au long de son agonie. Le roi moribond lui remit l'anneau royal, symbole du pouvoir du monarque. Alexandre le faisait donc, au moins provisoirement, *epimeletes tes basileias*, c'est-à-dire protecteur ou régent de la monarchie. C'est peut-être Perdikkas lui-même qui rapporta les

Le fils de Roxane, un héritier légitime qui ne régna jamais

À la mort d'Alexandre, son épouse sogdienne, Roxane, était enceinte d'un fils. Cet héritier posthume de sang mêlé se heurta aux ambitions et au rejet des généraux macédoniens. Heureusement, Olympias, son ambitieuse grand-mère, lutta avec acharnement pour faire valoir ses droits au trône, pendant les guerres de succession.



Il ne fait aucun doute qu'à sa mort, Alexandre ignorait la grossesse de Roxane. Pendant son agonie, il ne prit aucune disposition quant à sa succession. Il avait pourtant frôlé la mort à de nombreuses reprises dans les combats au corps à corps qu'il avait livrés, depuis qu'il avait quitté sa Macédoine natale. Alexandre avait cherché à avoir un fils qui pût lui succéder sur le trône, comme le confirme Arrien. Dans *L'Anabase*, l'historien du II^e siècle précise que, dans les dernières années de sa vie, Alexandre eut de multiples aventures amoureuses, peut-être par nécessité de concevoir un héritier au plus vite. Ses trois mariages, avec Roxane en 327 av. J.-C., puis trois ans plus tard avec les princesses perses Stateira et Parysatis, en 324 av. J.-C., ne firent qu'accentuer son impatience. Seule Barsine, veuve de Memnon, dont il avait fait connaissance lors du siège de Tyr, lui avait donné un fils, en 327 av. J.-C. L'enfant prénommé Héraclès était un bâtard (car il était né hors mariage) et n'était donc pas aux yeux du roi d'Asie un héritier légitime. Quand Perdicas, qui avait reçu des mains du souverain moribond l'anneau royal, apprit que Roxane était enceinte, il reporta toute décision au sujet de la succession au trône jusqu'à la naissance de l'enfant. Si c'était une fille, Alexandre n'aurait pas d'héritier, si c'était un garçon il aurait un successeur légitime. Les cavaliers le reconnurent comme tel. Mais les soldats de l'infanterie refusèrent de couronner le prince, parce qu'il était le fils d'une femme de Sogdiane, autrement dit d'une Barbare. La guerre civile qui couvait fut évitée grâce à un accord partageant le royaume entre le nouveau-né et le demi-frère d'Alexandre, Philippe Arrhidée, fils de Philippe II et d'une danseuse thessalienne. À sa naissance, le fils de Roxane fut appelé Alexandre IV et proclamé roi aux côtés de son oncle Philippe III. Mais il ne régna jamais, car Cassandre fit éliminer Olympias, Roxane et son fils, alors âgé de 12 ans.

dernières paroles d'Alexandre, lequel lorsqu'on l'avait interrogé sur l'identité de son successeur avait répondu : « Le plus fort. » Le souverain avait également annoncé que ses plus proches amis engageraient en son honneur un grand combat pour ses funérailles. Et il en fut ainsi, très rapidement la crise éclata : la lutte dont Alexandre n'avait cessé de repousser les limites commençait.

Il était évident qu'aucun des prétendants à la succession ne se distinguait des autres. Aucun n'avait assez de mérite pour revendiquer le contrôle incontestable de l'empire. Deux points de vue s'affrontaient. D'un côté, les partisans du maintien d'une monarchie unique souhaitaient conserver l'unité de l'empire. De l'autre, les tenants d'un partage des terres conquises arguaient que seule une personnalité aussi exceptionnelle qu'Alexandre pouvait gouverner un si vaste territoire et maintenir sa cohésion. Le conflit opposait les principaux généraux macédoniens. Tous étaient des vétérans qui avaient combattu ensemble dans mille batailles. Contrairement à Alexandre, ils ne se préoccupaient ni des peuples soumis ni de la noblesse perse, mais uniquement de la puissance militaire de leurs armées.

L'épouse sogdienne d'Alexandre, Roxane, étant enceinte, certains des généraux pensaient que si l'enfant qu'elle mettait au monde était un garçon, il devait être considéré comme l'héritier légitime. D'autres, comme Ptolémée, ne voulaient pas de l'enfant d'une Barbare, et privilégiaient le couronnement du demi-frère d'Alexandre, Philippe Arrhidée, fils de Philippe II et d'une danseuse thessalienne, qui avait été écarté du fait de son retard mental et de son épilepsie.

La question de la sépulture

Dans un cas comme dans l'autre, étant donné l'âge ou les facultés mentales des héritiers potentiels, il fallait nommer un régent qui exercerait longtemps le pouvoir royal dans l'empire. Et, bien entendu, un régent habile manipulerait facilement un simple d'esprit ou un enfant. Pour apaiser la tension entre les généraux, Perdicas était disposé à conclure un pacte pour reconnaître les deux successeurs potentiels et veiller sur eux.

La question de la succession était évidemment étroitement liée à celle, encore plus aiguë, de la répartition du pouvoir entre les généraux d'Alexandre. Perdicas, Ptolémée, Séleucos et Eumène discutèrent longuement à Babylone pour tenter de trouver provisoirement un accord et retarder le choc sanglant des armées qui se profilait irrémédiablement.

Pendant tout ce temps, le corps d'Alexandre, embaumé et parfumé, attendait dans un cercueil en or massif que soit dressé un bûcher ou érigé



un sépulcre. Le cadavre du roi était un symbole de prestige et de légitimité qui pesait dans la dispute dynastique. Pendant de longs mois, on débattit du lieu où devait reposer la dépouille d'Alexandre. Certains affirmaient que le défunt roi avait, à un moment, formulé le souhait d'être enterré dans le sanctuaire d'Ammon à Siwa, là où l'oracle égyptien l'avait salué comme le fils du dieu. Quelques vétérans insistaient pour qu'il fût inhumé en Macédoine, près de la tombe de son père Philippe à Aigai (l'actuelle Vergina). C'est dans cette direction que partit le cortège funèbre, deux ans après la mort d'Alexandre.

Un magnifique char d'apparat transporta, depuis Babylone, le corps embaumé et le sarcophage de l'illustre défunt. Cependant, l'habile Ptolémée réalisa un coup de force : à mi-chemin, en Syrie, il s'empara du char et emporta le cercueil à Memphis, site des tombes pharaoniques. Il y laissa la dépouille dans l'intention de la transporter plus tard à Alexandrie, où un siècle après fut construit en pleine ville un mausolée somptueux (le Sôma). Ce monument devint un lieu saint pour

les rois d'Égypte, et un lieu de pèlerinage pour les admirateurs du grand héros. La célèbre tombe fut pendant des siècles un pôle d'attraction. D'innombrables visiteurs s'y rendirent, parmi lesquels Jules César, Auguste et Caracalla. Au 1^{er} siècle av. J.-C., Ptolémée XI, un des derniers pharaons ptolémaïques, plaça le corps d'Alexandre dans un autre sarcophage et fit fondre le cercueil en or pour fabriquer de la monnaie et payer ses soldats. Puis, lors du déclin d'Alexandrie, le temple et le sépulcre disparurent, et ses traces se perdirent dans les ruines de l'énigmatique cité.

L'Empire d'Alexandre ne devait ainsi pas survivre à son fondateur. L'immense territoire à l'unité éphémère fut partagé dès 323 av. J.-C. entre les diadoques, les généraux d'Alexandre. Antipatros reçut la Macédoine, Ptolémée l'Égypte, Antigone le Borgne l'Anatolie occidentale, Lysimaque la Thrace et Eumène de Cardia la Cappadoce. L'écoumène avait un nouveau visage. Les royaumes, décombres de l'empire, devenaient désormais les unités politiques dominantes du monde grec. ■

TEMPLE D'AMMON

À SIWA. Le sanctuaire de l'oracle d'Ammon, dans l'oasis égyptienne de Siwa, fut une étape essentielle pour Alexandre. Il quitta le temple convaincu d'avoir des origines divines.



Alexandrie, à la croisée des cultures

La cité fondée par Alexandre fut non seulement le berceau de l'hellénisme et le point de rencontre des intellectuels, mais aussi, selon Strabon, « le plus grand marché de la terre habitée ».

Pendant des siècles, les Égyptiens n'avaient eu aucun grand port en Méditerranée. Avec la fondation d'Alexandrie, voulue par Alexandre, le pays s'ouvrit au monde commercial et culturel des Grecs. Construite sur le littoral, la cité laissait derrière elle la vieille Égypte, avec ses richesses et ses traditions, ainsi que le grand delta du Nil, colonne vertébrale de ce pays millénaire.

La cité au double port, célèbre pour son phare colossal, était clairement tournée vers la mer. Elle se dressait face aux flots, arrogante et sans protection, défiante et sans crainte des attaques extérieures. Alexandrie différait ainsi fortement de ce que préconisait Platon, qui détestait le désordre de la vie portuaire et recommandait de garder une distance de 13 kilomètres entre la cité et la côte. La cité idéale, décrite dans *La République*,



La tombe perdue

Lampe à huile sur laquelle sont représentés le port d'Alexandrie et la tombe d'Alexandre, sur les rives de la Méditerranée. I^{er} siècle apr. J.-C. Musée gréco-romain, Alexandrie.



Le phare qui ouvrit l'Égypte à la Méditerranée

La plus utile des Sept Merveilles du monde antique fut, sans aucun doute, le phare d'Alexandrie. Ce fut également l'une de celles qui existèrent le plus longtemps. En 1326, le voyageur arabe Ibn Battuta observa l'une de ses façades en ruine. « C'est un édifice carré qui s'élance dans les airs. Sa porte est élevée au-dessus du niveau du sol [...]. Il est situé sur une haute colline, à une parasange [5 250 m] de la ville, et dans une langue de terre. » Il mesurait 134 m de hauteur et était fait de blocs de marbre. À son sommet, un grand miroir métallique reflétait de jour le soleil, et de nuit, la lumière d'un grand feu – jusqu'à une distance de 50 km. Illustrations : ci-dessus, vue d'Alexandrie sur une mosaïque byzantine de l'église Saint-Jean-Baptiste de Gerasa, en Jordanie. Musée archéologique, Gerasa. À gauche : gravure représentant le phare d'Alexandrie, d'après un dessin de J. B. Fischer von Erlach, vers 1700.

devait se situer assez loin des zones littorales agitées et de leurs habitants avides de nouveautés. Ainsi, de nombreuses cités grecques, même si elles avaient une extension portuaire, et quand bien même elles dépendaient fortement du commerce maritime et disposaient d'une immense flotte comme Athènes, conservaient leur ancienne acropole à bonne distance du port. Ces cités témoignaient, comme le note Thucydide, de l'insécurité qui régnait à l'époque de leur fondation.

Alexandrie, pour sa part, fut créée sur un emplacement qui révélait la vocation maritime de la ville, ouverte sur l'extérieur comme aucune autre cité égyptienne. L'ancien général d'Alexandre, Ptolémée I^{er} Sôter, en fit la capitale de son royaume, et la ville conserva, sous la dynastie d'origine macédonienne des Lagides, les principaux aspects de la culture grecque, ainsi que son caractère cosmopolite. C'est

une perspective analogue qui conduisit Pierre I^{er} le Grand, tsar de Russie, à fonder Saint-Petersbourg sur la côte de la Baltique, ouvrant ainsi son empire sur l'Europe occidentale.

Alexandrie fut conçue à la façon des nouvelles colonies grecques du v^e siècle av. J.-C., suivant un plan hippodamien, avec ses rues rectilignes. Strabon la décrivait ainsi : « Les magnifiques jardins publics et les palais des rois couvrent le quart, si ce n'est même le tiers de la superficie totale [de la ville], et cela par le fait des rois, qui, en même temps qu'ils ajoutaient chacun leur tour quelque embellissement aux édifices publics de la ville, ne manquaient jamais d'augmenter à leur frais de quelque bâtiment nouveau l'habitation royale elle-même [...]. À la rigueur on peut compter aussi comme faisant partie des palais royaux le Muséum, avec ses portiques, son exèdre et son vaste cénacle qui sert aux repas que les

doctes membres de la corporation sont tenus de prendre en commun. » (Strabon, *Géographie*, Livre XVII, Chap. I, 8).

Un magnifique amphithéâtre et un stade en dehors de la ville, le somptueux mausolée du Sôma (qui abritait la tombe d'Alexandre), le grand gymnase central, décrit comme le « plus beau des monuments », témoignaient de la splendeur de cette métropole, qui ne tarda pas à dépasser, par sa taille et sa population, toutes les autres cités du monde grec. Selon Diodore de Sicile, Alexandrie était, à son époque (1^{er} siècle av. J.-C.), peuplée de plus de 300 000 citoyens libres. Ce qui veut dire qu'en ajoutant les femmes, les enfants, les esclaves et les étrangers, il devait y avoir bien plus de 1 million d'habitants.

Il est possible que le corps civique qui prenait part aux décisions politiques d'importance ait été plus restreint. Les Macédoniens, apparemment, comme

beaucoup de mercenaires, ne faisaient pas partie de la classe des citoyens. Selon Flavius Josèphe, quelques juifs (membres d'une communauté très nombreuse à Alexandrie) furent assimilés aux Macédoniens. Les Égyptiens, qui occupaient majoritairement des emplois serviles, avaient quant à eux peu de chances de devenir citoyens.

Cette diversité de la population est à l'opposé de la conception classique de la citoyenneté, telle que Platon l'énonçait dans *Les Lois*, où il insistait sur l'homogénéité nécessaire des habitants pour garantir la cohésion civique. Les origines hétérogènes des habitants d'Alexandrie suscitèrent aussi les critiques de Polybe, cité par Strabon. L'historien grec distinguait trois catégories d'habitants à Alexandrie : les Égyptiens, les mercenaires et le corps des citoyens grecs (détenteur du pouvoir effectif, de l'administration et de la culture officielle), qui avait de fortes réticences à admettre des non-Grecs dans les hautes sphères du pouvoir.

Une cité bouillonnante

Le fondateur d'Alexandrie avait dû la doter des institutions qui caractérisaient toutes les cités grecques. La ville affirmait que ses lois s'inspiraient de celles d'Athènes, mais les témoignages à ce sujet sont rares et ambigus. Il est peu probable qu'Alexandrie ait eu une constitution pleinement classique, même si le corps civique était organisé selon le vieux schéma attique, divisé en «tribus» aux noms dynastiques, en demeures dont les noms venaient des ancêtres mythiques d'Alexandre et des Lagides, et en «fratries» désignées par des numéros.

Quant aux assemblées, elles étaient deux. L'ancienne assemblée macédonienne des guerriers pouvait en principe nommer ou déposer les rois par acclamation, selon le vieil usage. L'assemblée publique, de son côté, approuvait les décrets et mandatait les ambassades qui traitaient avec les cités et royaumes étrangers. Toutefois, le roi et sa cour conservaient un pouvoir large et prépondérant. S'il leur arrivait de faire preuve de faiblesse, la foule pouvait se révolter. Cet équilibre des pouvoirs rendait la politique sujette à des changements brusques, ce qui explique que les troubles furent nombreux, à toutes les époques.



DE BONS AUGURES. Selon certains récits, Dinocrates de Rhodes, qu'Alexandre le Grand chargea en 331 av. J.-C. de dessiner la nouvelle ville qui porterait son nom en Égypte, traça avec de la farine les lignes de la cité sur le sol. Des oiseaux vinrent se poser, attirés par la nourriture. Cette manifestation fut interprétée comme un heureux présage.

La cité des merveilles

Alexandrie était une cité moderne, bâtie selon le quadrillage dessiné par Dinocrates de Rhodes, qui s'inspira des plans d'Hippodamos de Milet. Deux grandes avenues se croisaient au centre. Les rues qui se coupaient à angle droit formaient un magnifique damier. De grands monuments furent érigés : le quartier royal, le Musée, la bibliothèque, le grand gymnase, le mausolée d'Alexandre – appelé Sôma (« corps ») ou Sêma (« tombe »), car il abritait la sépulture du grand monarque macédonien – et le Serapeum. Hors de l'enceinte de la ville, se trouvaient l'hippodrome et les nouveaux quartiers.

LE PHARE D'ALEXANDRIE. Il se composait d'une tour et d'une forteresse imposantes, qui défendaient l'entrée du port de la ville et prévenaient les navigateurs de la proximité de la côte.





1 LE SERAPEUM. Ce sanctuaire fut dédié par les Lagides au dieu Sérapis. Il se composait d'une grande salle centrale qui accueillait la statue du dieu, d'un vaste cloître à colonnade et d'autres édifices de moindre importance. Il possédait également une grande bibliothèque.

2 LE PORT DU BON RETOUR. À l'ouest du môle de l'Heptastade, qui reliait la ville à l'île de Pharos, se trouvait le port de la flotte militaire. Il était appelé Eunostos Limen, ce qui voulait dire « port du bon retour ».

3 LE GYMNASÉ. Un des lieux emblématiques de la culture grecque était le gymnase, un beau bâtiment dont le long portique mesurait plus d'un stade (200 m). Les jeunes d'Alexandrie s'y réunissaient, comme dans toute cité grecque.

4 LE MUSÉE. Situé au nord-ouest de la ville, il était composé de la grande bibliothèque et d'un jardin zoologique. Ses larges promenades étaient arpentées par les savants qui logeaient dans cette institution, financée par les Lagides.

5 LE GRAND PORT. Fermé à l'ouest par l'île de Pharos et à l'est par le cap Lochias, le Grand Port (Megas Limen) abritait plusieurs bassins, des entrepôts et des chantiers navals. Sur la petite île d'Antirrhodes était bâti un palais royal.

6 LE TIMONIUM. Après sa défaite à Actium, Marc Antoine se retira sur une petite île dans le Grand Port, qu'il avait fait relier à la côte en construisant une jetée. Il nomma cette île Timonium, en l'honneur du Grec Timon le Misanthrope.

7 LE PHARE. Sur l'île de Pharos (où, selon L'*Odyssée*, Ulysse s'entretint avec Protée, le vieillard de la mer) se dressait la tour, vraie proue architecturale qui fut l'emblème de la ville et une des Sept Merveilles du monde antique.

8 LA TOMBE D'ALEXANDRE ET LE CÉSAREUM. À cet endroit se trouvaient le mausolée d'Alexandre, puis le grand forum où Cléopâtre fit bâtir un magnifique temple, le Césareum, en l'honneur de César. Sa construction fut achevée par Auguste.

9 LE THÉÂTRE. Nous en savons peu sur le magnifique théâtre qui se trouvait au nord de la ville, près du temple de Poséidon. Édifice caractéristique des cités grecques, il fut construit face au Grand Port.

10 LE QUARTIER ROYAL. À côté du théâtre, commençait le quartier royal, composé des bâtiments du palais, de demeures luxueuses et de splendides jardins. Les Lagides y résidèrent pendant les trois siècles où ils régnèrent.

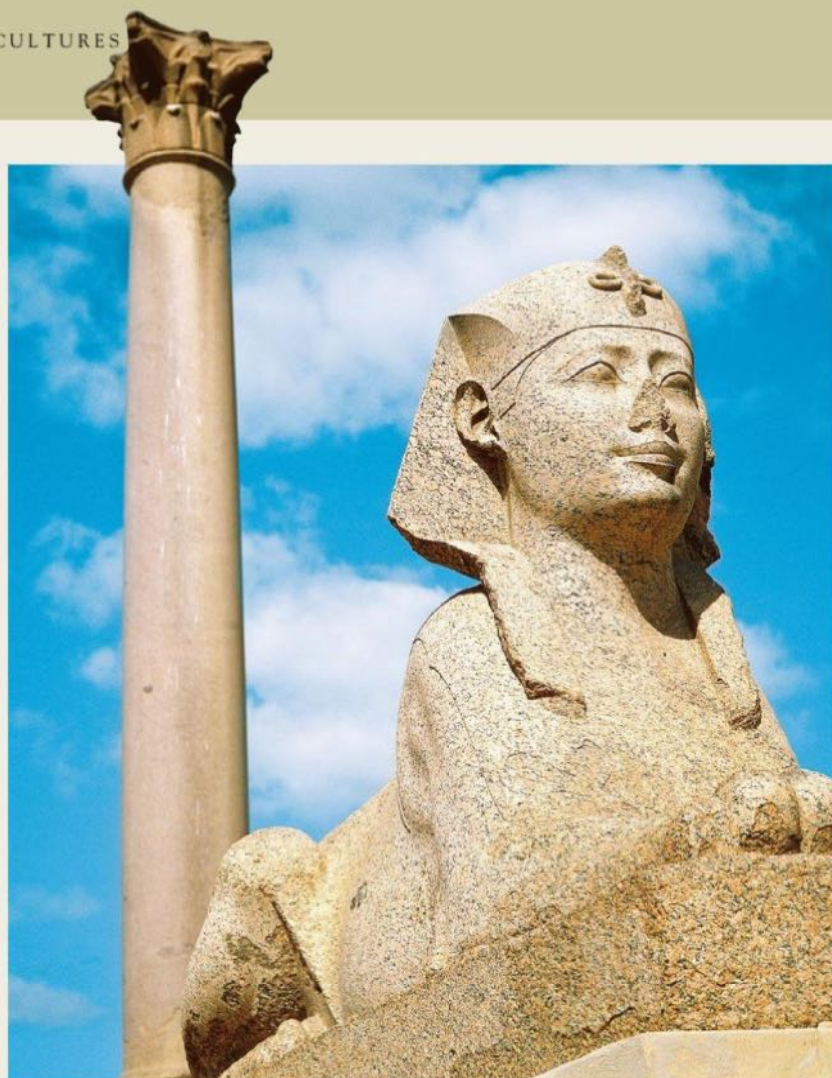
11 LE LAC MARÉOTIS. De l'autre côté, la ville était bordée par le lac Maréotis (l'actuel lac Mariout). Cette grande lagune alimentée par une dérivation du Nil approvisionnait en eau douce la ville d'Alexandrie.

12 LES MURAILLES. Une grande muraille entourait le centre, le quartier juif – au nord-est, près de la porte Canopique (qui menait à la ville de Canope) – et le quartier populaire de Rhakotis, habité par les Égyptiens, à l'ouest.

Le Serapeum d'Alexandrie

La première tombe collective des taureaux sacrés d'Apis dans la nécropole de Saqqarah est connue sous le nom de Serapeum (de Sérapis, divinité syncrétique créée par rapprochement d'Osiris et d'Apis). Sa construction fut ordonnée par Khâemouaset, grand prêtre qui développa le culte d'Apis associé à Osiris. Les premières catacombes furent agrandies pendant la période saïte et continuèrent d'être utilisées jusqu'aux premiers Lagides. À Alexandrie, on érigea un gigantesque temple dédié à Sérapis, patron de la ville, que les Grecs représentèrent comme un homme barbu

coiffé d'un kalathos. Illustrations : à gauche, buste en marbre datant d'environ 400 (*Museum of London*). Il ne reste presque rien de ce Serapeum, qui fut détruit à l'époque de Trajan. Hadrien le reconstruisit et, après avoir été transformé en église copte, le sanctuaire fut détruit par les Arabes au x^e siècle. Son emplacement, dans l'acropole d'Alexandrie, est signalé par la colonne de Pompée (à droite).



Avec son syncrétisme religieux et ses cultes divers, Alexandrie était un monde pittoresque, qui cultivait un penchant pour la grandeur, le spectacle et l'exotisme. Ses fêtes et ses cérémonies reflétaient une esthétique et un raffinement singuliers. Bien que la culture dominante fût grecque, Alexandrie était aussi un grand centre culturel hellénistique, qui ranimait les charmes de l'Égypte millénaire que les Grecs avaient toujours admirée. La ville répondait ainsi plus au fantasme grec qu'à la réalité, à ce fantasme dont Hérodote s'était fait l'écho dans ses descriptions un siècle auparavant. Elle mettait en scène, dans des décors nilotiques, d'étranges et occultes mages et guérisseurs. Elle accueillait avec ferveur les rites de l'ancienne religion, notamment le culte d'Isis, qui eut jusqu'à l'époque romaine un grand succès.

Alexandrie éclipsa rapidement Athènes en tant que centre bouillonnant de la civilisation grecque, même si la grande cité qui avait inventé la démocratie conserva longtemps son prestige culturel. Mais, contrairement à elle, Alexandrie n'eut ni philosophes ni auteurs de théâtre. Elle ne créa pas d'agora ni de théâtre, mais construisit sa grande bibliothèque, qui conserva avec une constance admirable toute la production littéraire du monde hellénique.

Au sud de la mer Égée, Alexandrie l'africaine exerça une attraction de plus en plus grande. Le grand phare, qui se dressait sur une petite île au large, en était le symbole. Les deux grands ports commercial et militaire étaient ouverts sur la mer, tandis que plus loin sur le littoral se distinguaient les murs des palais royaux. De la promenade qui longeait la côte partaient des rues rectilignes qui dessinaient ainsi un damier. Une

foule bigarrée emplissait constamment les deux avenues principales bordées de palmiers. Ce spectacle émerveillait tous les visiteurs. L'écrivain du II^e siècle Achille Tatius, dans son roman *Leucippé et Clitophon*, raconte l'éblouissement des voyageurs : « Après avoir navigué trois jours durant, nous arrivâmes à Alexandrie. Comme j'étais entré par les portes dites du Soleil, aussitôt s'offrit à ma vue l'étincelante beauté de la ville qui remplit mes yeux de plaisir. [...] Pour moi, partageant mes regards entre toutes les rues, j'étais un spectateur inassouvi ; je n'arrivais pas à voir toute la beauté de la ville. [...] En me promenant dans toutes les rues et éperdument épris par mon désir de tout voir, je m'écriai, épuisé : "Mes yeux, nous sommes vaincus." »

« Je vis deux choses étranges et inattendues : un conflit entre la grandeur et la beauté de la ville, une rivalité entre le peuple et la ville et les deux partis en

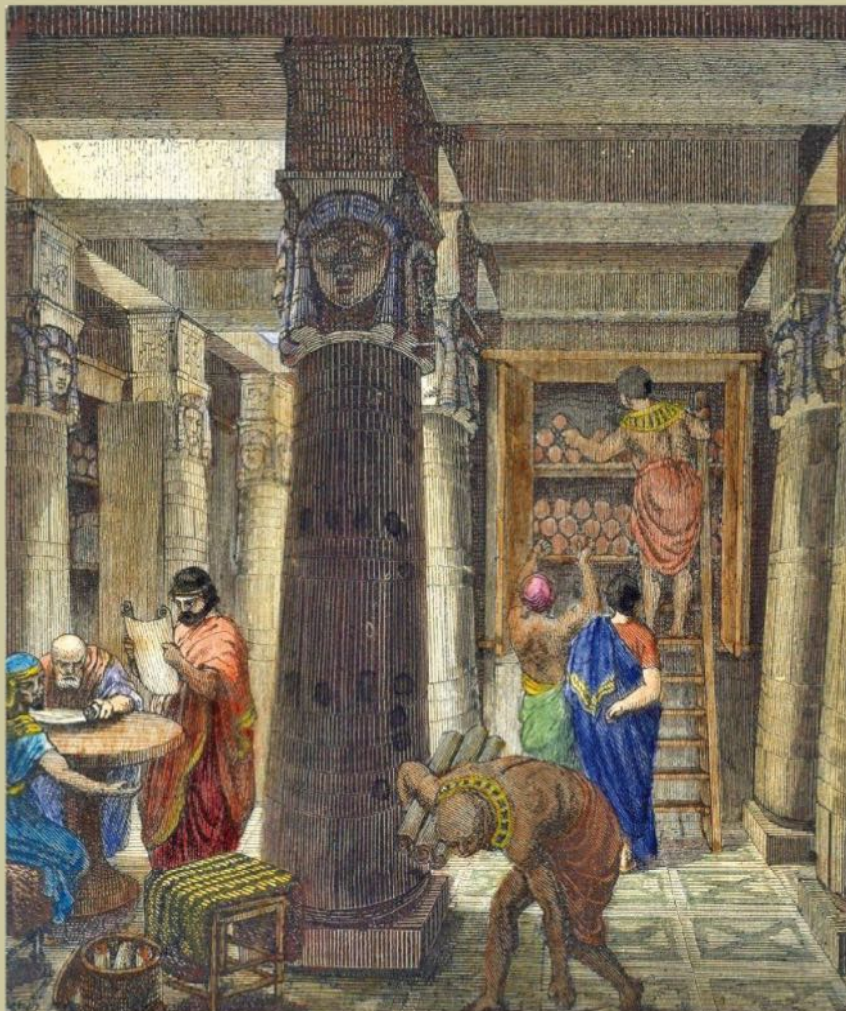
sortir vainqueurs : la ville était en effet plus grande qu'un continent et sa population plus importante que tout un peuple. Et si je considérais la ville, je doutais qu'un peuple pût la remplir, et si je regardais le peuple, je m'étonnais qu'une ville pût le contenir. [...] Et c'est alors que, par la volonté divine, il y eut une fête solennelle du grand dieu, que les Grecs nomment Zeus et les Égyptiens Sérapis. Il y avait une procession aux flambeaux, et c'est ce que je vis de plus grand : c'était le soir, le soleil se couchait et la nuit n'était nulle part, mais un autre soleil se levait dont la lumière était morcelée; alors je vis une ville rivalisant de beauté avec le ciel.» La ville devint célèbre pour le faste de ses fêtes, ses processions religieuses, ses jeux du cirque et la cohue de ses rues. La vie quotidienne avait l'effervescence, l'agitation et le brouhaha des métropoles cosmopolites. Alexandrie était différente des vieilles cités grecques, aux ruelles tortueuses et aux quartiers étroits, avec leurs agoras et leurs temples anciens : elle était plus rayonnante qu'Athènes ou Rome.

Les autres Alexandrie

Tout au long du chemin qu'il parcourut de Babylone jusqu'au Pendjab, Alexandre fonda de nombreuses villes, auxquelles il donna son nom. Aujourd'hui, certaines évoquent clairement Alexandre, comme Kandahar, en Afghanistan; d'autres ne sont plus que des ruines ou ont disparu.

Nous ne savons pas exactement combien d'Alexandrie, bastions de l'hellénisme dans les terres lointaines, jalonnèrent ainsi la longue route. Il n'y en eut pas autant que ce que Plutarque affirma – soit 70 –, mais il dut y en avoir une quinzaine, presque toutes situées dans l'est de l'empire. Un texte ancien de Pseudo-Callisthène, *Le Roman d'Alexandre*, dénombre dans son épilogue 12 villes, dont certaines légendaires : Alexandrie d'Égypte, Alexandrie chez les Horpes, Alexandrie Cratistos ou la Très Puissante, Alexandrie de Scythie, Alexandrie sur le fleuve Crépis, Alexandrie de Troade, Alexandrie de Babylone, Alexandrie de Périe, Alexandrie Bucéphale, Alexandrie du roi Poros, Alexandrie près du Tigre et Alexandrie surnommée des Massagètes.

Dans ces villes fondées au cœur de territoires exotiques, on construisit les édifices traditionnels des cités grecques :



une agora, un gymnase, un théâtre et quelques temples. Les ruines d'Alexandrie de l'Oxus (sur les rives du fleuve Amou-Daria), au nord de l'actuel Afghanistan, à la frontière septentrionale de l'ancienne province montagneuse de Bactriane, constituent probablement l'exemple le plus marquant de ces cités lointaines. Elle fut fondée en 329-328 av. J.-C., au cours de la campagne d'Alexandre aux confins de cette lointaine satrapie, et fut entièrement détruite par une invasion barbare vers la fin du 1^{er} siècle apr. J.-C.

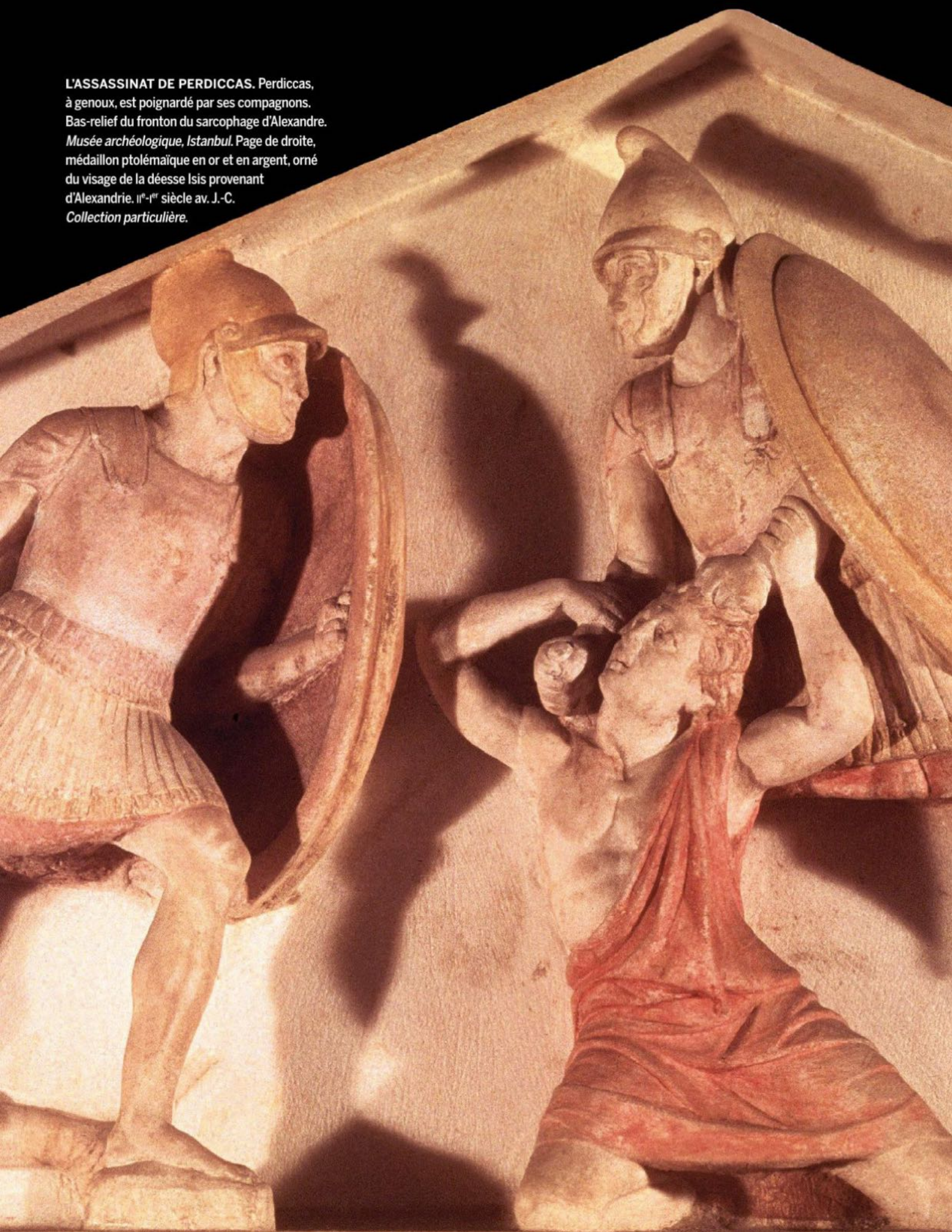
Lors des fouilles archéologiques effectuées à partir de 1960, furent mis au jour les ruines d'un grand palais, un sanctuaire avec une salle hypostyle, un gymnase, un temple, une fontaine, un arsenal, une villa seigneuriale et, en dehors de l'enceinte de la ville, un petit temple non grec. Des fragments de sculptures, de superbes chapiteaux et une très grande mosaïque ont également été découverts.

LE CENTRE LA CULTURE HELLÉNIQUE.

Érudits s'affairant dans une des salles de la bibliothèque d'Alexandrie, gravure datant du XIX^e siècle.

Les trésors archéologiques de cette Alexandrie démontrent qu'à plus de 5000 km de la mer Égée, les Macédoniens, les Grecs et les Thraces qui s'y établirent (et qui s'unirent peut-être à des femmes autochtones) apportèrent non seulement leur langue, le grec – langue commune de la civilisation hellénique –, mais également le concept de la *polis* : temples, gymnase et agora étaient des lieux hautement représentatifs d'un art de vivre. Les habitants participaient aux traditionnels débats et aux jeux athlétiques, pratiquaient la religion grecque, apprenaient l'art, la lecture et l'écriture grecs. Autrement dit, ils profitaient de la *paideia* et de tous les plaisirs que leur offrait la civilisation grecque.

L'ASSASSINAT DE PERDICCAS. Perdicas, à genoux, est poignardé par ses compagnons. Bas-relief du fronton du sarcophage d'Alexandre. Musée archéologique, Istanbul. Page de droite, médaillon ptolémaïque en or et en argent, orné du visage de la déesse Isis provenant d'Alexandrie. II^e-I^{er} siècle av. J.-C. Collection particulière.





LE PARTAGE DE L'EMPIRE



La mort d'Alexandre engendra des guerres de pouvoirs entre ses généraux et successeurs, les diadoques. Ces guerres entraînèrent l'apparition de nouvelles monarchies dynastiques, symboles d'une époque de l'histoire grecque appelée hellénistique. Face à ces rois, les cités grecques ne pouvaient guère défendre leur indépendance. Athènes, notamment, resta sous le joug macédonien.



Alexandre n'avait pas désigné de successeur pour le remplacer. À sa mort, aucun de ses proches n'avait suffisamment de pouvoir et de charisme pour revendiquer le trône impérial. Par ailleurs, la question de sa succession était complexe, voire multiple : elle se posait en des termes bien différents selon qu'il s'agissait de l'empire asiatique qu'il avait conquis, de la monarchie traditionnelle en Macédoine, ou de la Ligue de Corinthe en Grèce.

En Asie, Alexandre avait régné en monarque absolu sur un immense territoire aux populations très diverses et assis son autorité sur ses

victoires militaires. En Macédoine, il avait été reconnu roi par acclamation de ses compagnons d'armes, comme le voulait l'usage dans cette monarchie militaire patriarcale. En Grèce, les cités de la Ligue de Corinthe, sur laquelle il exerçait son hégémonie, avaient vu en lui un stratège plénipotentiaire, dont les qualités exceptionnelles étaient de nature à venger les offensives des Perses sur le sol grec.

En Macédoine, la dynastie régnante pouvait désigner comme successeur soit Philippe Arrhidée, soit l'enfant à naître d'Alexandre et de Roxane – à condition que ce fût un garçon. Dans les deux cas, un tuteur ou un régent devait

LA DIVISION DU VASTE EMPIRE D'ALEXANDRE

329-309 av. J.-C.

Antipatros est nommé régent de Macédoine. Cassandre, son fils, élimine la famille d'Alexandre le Grand : sa mère, Olympias, son épouse, Roxane, et son fils et héritier légitime.

322-282 av. J.-C.

Ptolémée affronte les autres diadoques et successeurs. Il se proclame roi d'Égypte en 306 av. J.-C., sous le nom de Ptolémée I^{er} Sôter, et fonde la dynastie des Lagides.

321-280 av. J.-C.

Séleucos, nommé satrape de Babylone, s'empare de la plupart de l'empire oriental, après la bataille d'Ipsos. Il fonde la dynastie séleucide.

306-301 av. J.-C.

Se proclamant roi d'Asie, Antigone le Borgne, allié à son fils Démétrios, tente de reconstituer l'empire, mais est tué à la bataille d'Ipsos.

306-281 av. J.-C.

Lysimaque se proclame roi de Thrace et s'empare de la Macédoine, mais il est vaincu par Séleucos à la bataille de Couroupédion.

être nommé. Il revenait donc au vieil Antipatros, qui était alors régent, ainsi qu'à la reine mère Olympias, qui veillait sur les droits de son petit-fils, d'exercer le pouvoir.

En Grèce, la situation était plus complexe. Le moment semblait opportun pour les cités de réclamer leur liberté et leur complète autonomie. Enfin, dans les territoires asiatiques, la succession suscita immédiatement une grande polémique. Les compagnons macédoniens d'Alexandre étaient face à un choix difficile : déterminer le successeur légitime d'Alexandre revenait à distinguer « le plus fort », tel que l'avait souhaité le roi lors de son agonie.

Les diadoques ou « successeurs »

Perdiccas, désigné *epimeletes tes basileias*, avait reçu l'autorité centrale au nom des héritiers du roi défunt. Il convoqua à Babylone les « maréchaux » d'Alexandre en conseil pour décider si l'un d'entre eux paraissait digne de succéder au défunt. En cas d'échec, ils devaient s'accorder sur un partage des immenses territoires d'Alexandre, selon le rang et les pouvoirs de chacun.

Tous les généraux se rendirent à Babylone, à l'exception du régent de Macédoine Antipatros, resté à Pella avec la reine Olympias, de Cratère, qui se trouvait alors en Cilicie pour raccompagner chez eux les vétérans écartés de l'armée, et également d'Antigone le Borgne, satrape de Phrygie et garant des communications entre l'Asie et l'Europe.

Les généraux parvinrent à un compromis habile : ils désignèrent Philippe Arrhidée, qui avait le soutien du gros des troupes macédoniennes, futur roi (Philippe III), mais il devait partager le trône avec l'enfant de Roxane, si c'était un garçon. Antipatros et Cratère étaient, même tenus à distance, deux figures qui exerçaient une grande influence dans l'armée ; il fallut les ménager. Ils furent par conséquent reconduits à leur poste : le premier en tant que vice-roi et régent de Macédoine, et le second en tant que général de toutes les armées d'Asie et *protatès* (tuteur) des deux rois, Philippe III Arrhidée, déficient mental, et Alexandre IV, fils posthume du monarque défunt.

Ce pacte ouvrait la voie au partage des charges et des territoires conquis entre les généraux présents. Ni Nêarque, amiral de la flotte, ni Peukestas, satrape de Perside qui s'était distingué par son orientalisme, n'étaient conviés à cette réunion ; ils furent tous deux rapidement écartés. Ptolémée se contenta, prudemment et habilement, de l'Égypte. Lysimaque obtint la Thrace. Antigone resta à la tête de la Pamphylie, de la Lycie et de la Grande Phrygie. Eumène

La division du vaste empire d'Alexandre

Les diadoques, successeurs du roi, abandonnèrent les plans d'Alexandre. Ni ses ambitions impériales visant à étendre la Macédoine à l'ouest, ni son projet civilisateur d'intégration politique et culturelle ne furent poursuivis.

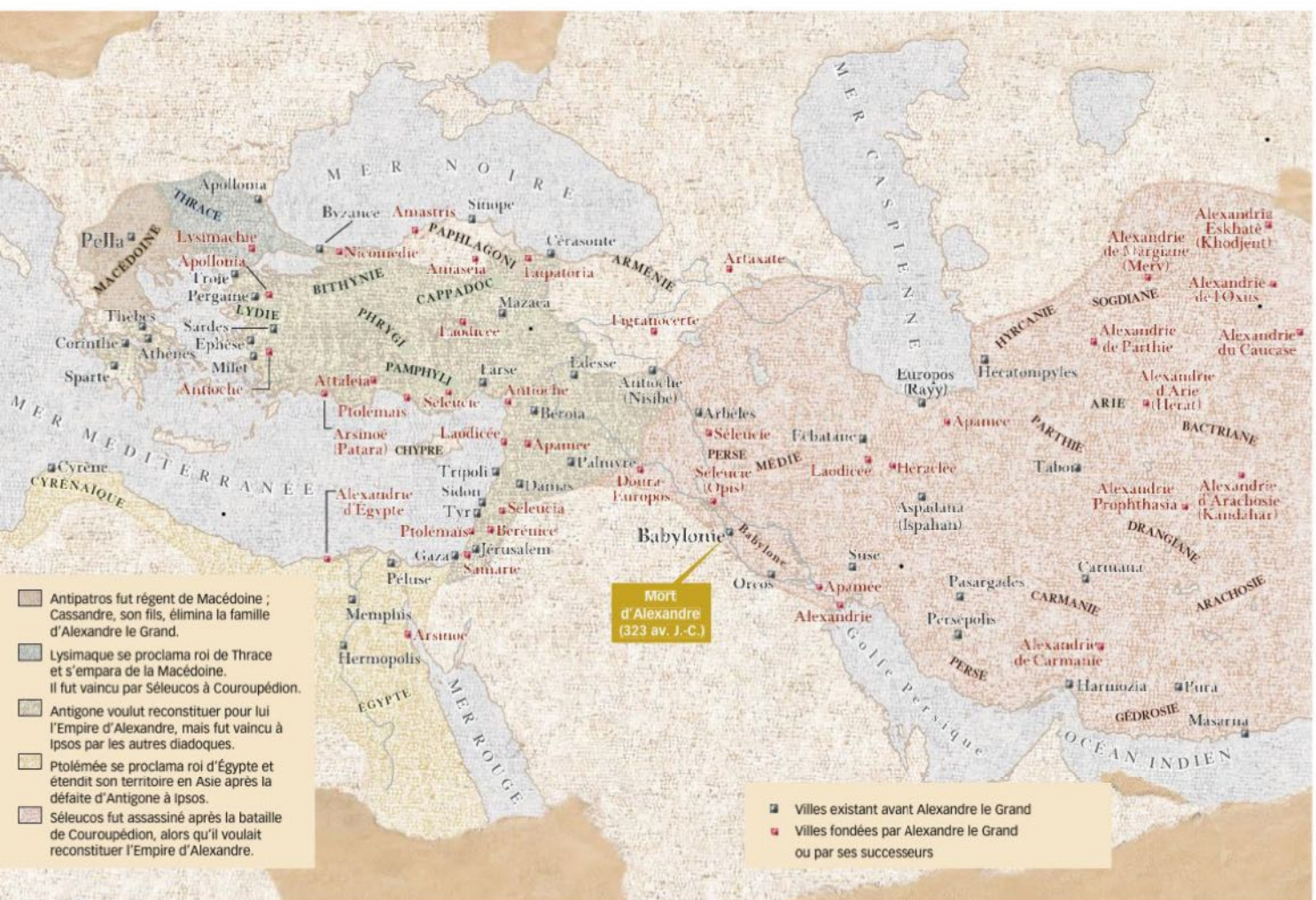
Les généraux d'Alexandre s'unirent

lors de la guerre lamiaque contre Athènes. Puis commença la guerre des diadoques. La coalition du régent de Macédoine Antipatros et de Ptolémée contre Perdiccas, puis la mort de ce dernier, favorisèrent l'émergence de deux monarchies : celle de Séleucos, qui s'octroya la satrapie de Babylone, et celle d'Antigone le Borgne, stratège d'Asie, qui fit disparaître Eumène et imposa sa suprématie. Ptolémée, intouchable en Égypte, mit un terme aux prétentions européennes d'Antigone en le défaisant à Gaza. Peu après, Lysimaque et Séleucos battirent Antigone à Ipsos. Séleucos renforça son royaume de Babylone en y intégrant les territoires perses du vaincu, en épousant la fille aînée de Ptolémée, et en s'alliant en 298 av. J.-C. avec le fils d'Antigone, Démétrios Poliorcète. Celui-ci créa son propre royaume constitué d'une douzaine de cités de Grèce, d'Anatolie et des rives de la mer Égée.

reçut la Cappadoce et la Paphlagonie (sur la côte nord de l'Asie Mineure), régions qui n'étaient pas encore totalement sous contrôle macédonien. Léonnatos eut la Phrygie hellespontique.

Quant à Perdiccas, il demeura à Babylone à la tête de l'armée impériale, exerçant ainsi de fait une autorité supérieure au nom des héritiers du trône. Mais il avait beau apparaître comme l'arbitre de la situation, l'entente était fragile car, comme l'écrivit Arrien, « tous se méfiaient de lui et lui se méfiait de tous ». Une fois nommés, les diadoques, ou « successeurs » d'Alexandre, partirent dans leurs territoires respectifs, avec leurs troupes et les richesses rassemblées.

Cependant, avant de se séparer, ils décidèrent d'un commun accord de présenter les derniers projets d'Alexandre à l'armée. Ces projets consistaient à ériger le grand monument funéraire d'Héphaestion, à construire une flotte de 1 000 navires de guerre pour conquérir l'Afrique, à poursuivre la politique d'assimilation des populations d'Orient, à bâtir plusieurs temples colossaux et à ériger en Macédoine



un immense mausolée, aussi imposant que les pyramides égyptiennes, en l'honneur de Philippe II, son père. Comme on pouvait s'y attendre, l'assemblée des troupes rejeta les plans grandioses du défunt roi.

La situation politique était différente d'une région à l'autre de l'empire. Antipatros, Cratère et Léonnatos furent rapidement confrontés à des soulèvements, alors que dans les régions de l'ancien Empire achéménide, les armées n'eurent pas vraiment à subir de rébellion. Comme les rois achéménides qui l'avaient précédé, Alexandre avait respecté les coutumes et religions locales, et les gouverneurs – perses ou grecs –, nommés par lui ou ses successeurs, respectèrent les modes de vie autochtones.

Le déclin politique d'Athènes

À Athènes, au contraire, la mort d'Alexandre était une occasion inespérée de se libérer enfin de la tutelle macédonienne. La cité avait très mal accueilli le décret de 324 av. J.-C., qui autorisait le retour des bannis. Démosthène, figure

de proue de l'opposition à la Macédoine revenue à Athènes, profita de la mort d'Alexandre pour attiser la flamme de la liberté. Il reçut le soutien du célèbre tribun et vieux défenseur de la cause athénienne, Hypéride, qui avait été un disciple de Platon et d'Isocrate.

Utilisant une partie du trésor qu'Harpale avait apporté dans sa fuite (il s'était réfugié à Athènes, puis en Crète où il fut assassiné), les Athéniens recrutèrent un grand nombre de mercenaires. Ils s'allièrent aux Thessaliens, aux Éoliens, aux citoyens de Corinthe et d'Argos. Leur grande armée, commandée par Léosthène, un stratège brillant et audacieux, avança vers le nord, traversa les Thermopyles et assiégea Antipatros dans la cité thessalienne de Lamia.

Le diadoque Léonnatos périt en combattant la cavalerie thessalienne. Mais, usant de malchance, Léosthène fut tué par une pierre jetée du haut des murailles, et l'arrivée de renforts sauva les Macédoniens. À la même époque, Cleitos (commandant de la marine qui portait le même nom que l'ancien compagnon d'Alexandre) battit



la flotte athénienne, au large de l'île d'Amorgos, et Cratère arriva à temps pour écraser les troupes grecques alliées lors de la bataille de Crannon (en Thessalie), en août 322 av. J.-C.

Athènes n'eut pas la force de résister à un dur siège et se rendit sans conditions à Antipatros. La défaite d'Amorgos avait sonné le glas de la suprématie maritime d'Athènes, qui n'eut plus jamais de grande flotte. L'appel à la liberté de Démosthène se soldait par un troisième échec. L'orateur ne parvint pas à s'échapper. Poursuivi, il se suicida dans le temple de Poséidon sur l'île de Calaurie, pendant l'hiver 322 av. J.-C. Quant à Hypéride, il fut condamné, torturé et exécuté sous les yeux d'Antipatros. Quelque temps auparavant, Aristote était mort en exil, alors qu'il avait préféré quitté Athènes par crainte des intrigues du camp antimacédonien.

Ce fut le début d'une sombre période pour Athènes. Sous le joug des Macédoniens, la démocratie était affaiblie et sous contrôle. Antipatros, grand vainqueur de ce conflit connu sous le nom de guerre lamiaque, avait imposé à

la cité de rigoureuses mesures politiques : droit de vote réservé aux citoyens les plus riches, instauration d'une oligarchie dirigée par l'orateur Démade et le stratège Phocion, installation d'une puissante garnison macédonienne à Munychie, près du Pirée...

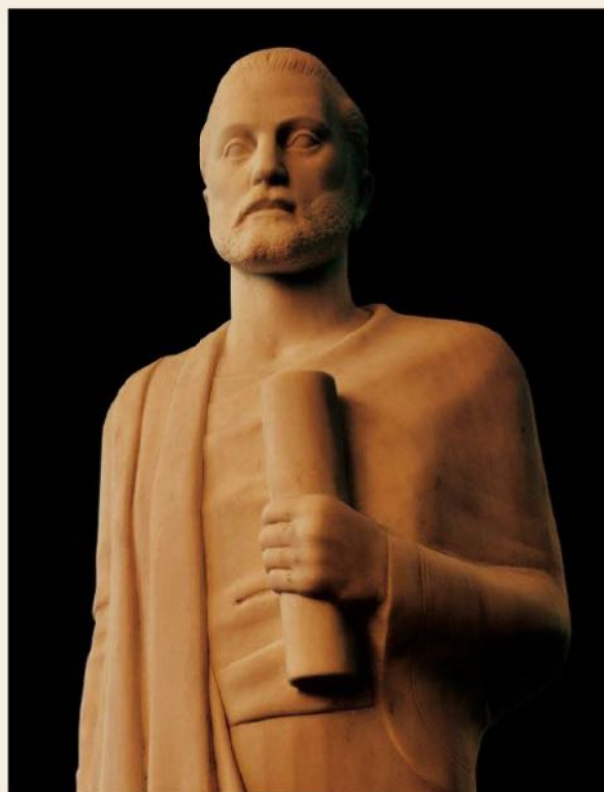
Plus de la moitié des citoyens furent privés du droit de vote. Seuls 9000 citoyens de la classe moyenne, c'est-à-dire ceux qui possédaient une fortune de plus de 2000 drachmes, pouvaient désormais l'exercer. Les rétributions versées à ceux qui assistaient et participaient aux procès et aux assemblées (instaurées par Périclès), ainsi que le « fonds théorique » ou « théoricon » (un fonds public destiné à financer l'entrée des plus pauvres aux spectacles et aux festivités de la cité) furent supprimés.

À la tête d'Athènes, Phocion promulgua une nouvelle constitution qui réservait les postes de pouvoir aux « gens de bien », les *kaloí kagathoi*, littéralement « les beaux et bons ». Pour faire baisser la tension sociale croissante, des milliers d'Athéniens pauvres furent envoyés dans les

Démétrios de Phalère, un exemple surprenant de dirigeant aristotélicien

Fils d'un esclave et élève du Lycée d'Athènes, Démétrios de Phalère employa ses talents d'orateur pour défendre la cause macédonienne contre Démosthène. Cassandre le nomma archonte décennal en 317 av. J.-C., mais Démétrios Poliorcète l'expulsa d'Athènes. Il s'exila à la cour de Ptolémée, qui en fit son conseiller.

La cour ptolémaïque, décidée à faire d'Alexandrie le centre de la culture et de la civilisation grecques, reçut de nombreux scientifiques et intellectuels de renom. Fidèle à cette tradition, elle réserva un bon accueil à Démétrios de Phalère. L'Athénien devint le premier responsable des deux principaux établissements culturels, le Musée et la bibliothèque. Il aurait recommandé de faire traduire en grec la Bible hébraïque, connue sous le nom de *Version des Septante*. À la mort de Ptolémée I^{er}, son successeur emprisonna Démétrios qui, abattu, se suicida en prison. Dans *Vies, doctrines et sentence des philosophes illustres*, Diogène Laërce affirme que l'orateur athénien écrit «plus d'œuvres que tous les autres péripatéticiens de son temps». Nous sont parvenus, effectivement, des extraits de plusieurs livres, qui lui sont attribués, sur des sujets éthiques, l'interprétation des rêves, de biographies de philosophes et d'hommes politiques, d'ouvrages de rhétorique, de droit constitutionnel, de philologie... Pendant les dix ans où il fut archonte d'Athènes, la cité lui érigea plusieurs statues de bronze, des sculptures équestres pour la plupart, qui ensuite, sur ordre de Démétrios Poliorcète, furent détruites, jetées à l'eau ou fondues. Illustration : à gauche, *kioniskoi* (colonnes funéraires) du Céramique, quartier où se trouvait l'ancien cimetière d'Athènes. Elles furent érigées conformément à une loi, promulguée par Démétrios, qui interdisait les dépenses excessives pour les monuments funéraires.



DÉMÉTRIOS LE BIBLIOTHÉCAIRE. À Alexandrie, Démétrios de Phalère fonda la première des bibliothèques, qui devint une tradition à la fois orientale et occidentale. Illustration ci-dessus : statue du philosophe, à l'entrée du bâtiment moderne de la nouvelle bibliothèque d'Alexandrie.

colonies des lointaines terres thraces. Beaucoup d'Athéniens aspiraient à une démocratie plus vivante, mais aucun n'était prêt à risquer sa vie pour cela. La tension restait enfouie dans la cité meurtrie qui conserva, sous une prospérité et un calme apparents, son allure de vieille démocratie à l'économie florissante et son vieux prestige de capitale culturelle et artistique de la Grèce.

À la mort d'Antipatros, en 319 av. J.-C., la rivalité entre son fils Cassandre et son successeur désigné, le général macédonien Polyperchon, eut des répercussions notables à Athènes. Le nouveau régent de Macédoine se prononça en faveur de la liberté des cités grecques et d'un retour à l'ancienne constitution démocratique. Les démocrates athéniens reprirent alors le pouvoir, renversèrent et jugèrent Phocion qu'ils accusaient de trahison, et le condamnèrent à mort après un vote agité à l'assemblée : le stratège dut boire la ciguë.

Mais dans le contexte de lutte pour le pouvoir en Macédoine, Cassandre, qui avait ébranlé de ses propres mains Démade après avoir

découvert une tentative de trahison dans une lettre adressée à Perdikkas, renforça la garnison de son fidèle ami Nicanor, stationnée dans la forteresse de Munychie sur une colline qui dominait le Pirée. Il s'empara du port puis, finalement, de toute la cité athénienne. En juillet 317 av. J.-C., il nomma au poste de gouverneur Démétrios de Phalère, un ancien un philosophe formé au Lycée par Théophraste.

Démétrios fut un dirigeant populaire, modéré et éclairé, conformément à l'idéal aristotélicien. Au cours de ses dix longues années de pouvoir, il parvint à apporter à Athènes la stabilité financière. Il n'engagea la cité dans aucun conflit armé (la flotte ne comptait plus que 20 navires), légiféra pour limiter les dépenses somptuaires, essaya de promouvoir la modération et de rétablir une certaine cohésion sociale. Selon le recensement qu'il entreprit, Athènes comptait alors 21 000 citoyens, 10 000 métèques et 400 000 esclaves, un nombre incontestablement exagéré, qui incluait certainement les esclaves des campagnes et des mines.



OLYMPIAS

L'INTRIGANTE. Après la mort d'Alexandre, sa mère essaya par tous les moyens d'asseoir sur le trône macédonien son petit-fils, fils de Roxane et du roi défunt. Médaillon en or à l'effigie d'Olympias. Musée archéologique, Thessalonique.

Démétrios fut par ailleurs un auteur prolifique, qui mena une vie luxueuse et raffinée, bien éloignée de sa doctrine éthique. Il fut destitué et s'exila en 307 av. J.-C., après la prise d'Athènes par Démétrios Poliorcète, fils belliqueux d'Antigone le Borgne. Il se réfugia alors en Égypte, où il passa le restant de ses jours. Il y fut conseiller de Ptolémée (devenu en 306 av. J.-C. le roi Ptolémée I^{er} Sôter), contribua à l'organisation de la bibliothèque et du musée d'Alexandrie, et écrivit ses mémoires ainsi qu'un hymne à Sérapis.

Démétrios Poliorcète arriva à Athènes en 307 av. J.-C. à la tête d'une puissante flotte de 350 bateaux, armés par son père Antigone, qui lui avait également offert 5000 talents pour financer l'entreprise. Il s'empara du Pirée et de la forteresse de Munychie, avant de faire une entrée triomphale dans la cité. Le peuple d'Athènes reçut Démétrios Poliorcète dans la liesse, car ce dernier avait annoncé sa volonté de rendre la liberté aux Grecs. Les décrets antérieurs furent abrogés, les statues de son prédécesseur détruites, et la forteresse de Munychie rasée.

Dans leur enthousiasme, les Athéniens votèrent l'érection de statues en or des nouveaux « dieux sauveurs », Démétrios et Antigone, et les installèrent à côté de celles des Tyrannicides. Le fils et le père luttèrent pendant plusieurs années contre Cassandre. Au cours de ce long affrontement, l'avantage passa plusieurs fois d'un camp à l'autre.

À l'issue de cette guerre, Démétrios Poliorcète retourna à Athènes en sauveur en 304 av. J.-C. Il y passa l'hiver, installé avec ses courtisanes et ses maîtresses dans l'arrière-salle du Parthénon, où il célébra des fêtes fabuleuses. Initié aux mystères d'Éleusis, il fit frapper des monnaies d'or à son effigie et à celle d'Athéna, et fut nommé général en chef de la Ligue de Corinthe, tombée en désuétude.

Cependant, en 301 av. J.-C., son père le rappela auprès de lui pour combattre lors de la terrible bataille d'Ipsos, qui fut cause de leur déroute. Antigone périt, et Démétrios s'enfuit. Après une brève période d'ivresse et de liesse populaire, Cassandre pouvait alors imposer à nouveau l'autorité de la Macédoine sur Athènes.

Les luttes pour le pouvoir

Pendant ce temps, à la cour de Macédoine, la reine Olympias, qui nourrissait une rancœur profonde envers le régent Antipatros, rechercha des soutiens pour servir son désir de porter sur le trône son petit-fils Alexandre IV. Elle s'allia à Perdicas, qui était attaché à la monarchie en raison de son souhait de maintenir l'unité de l'empire. Elle décida de lui offrir comme épouse sa fille Cléopâtre, sœur d'Alexandre et veuve d'Alexandre I^{er} d'Épire (frère d'Olympias).

Selon la logique dynastique, une union avec Cléopâtre était un atout pour le garant de l'empire. La fille d'Olympias avait eu de nombreux prétendants, mais n'en avait épousé aucun. Perdicas pouvait imaginer que son mariage avec la sœur d'Alexandre pousserait les Macédoniens à lui proposer définitivement le trône. En effet, les unions matrimoniales jouaient un grand rôle au service des ambitions des diadoques. Le rusé Antipatros avait ainsi marié trois de ses filles à ses compagnons : Nicée avait épousé Perdicas, Phila, Cratère, et Eurydice, Ptolémée.

Parmi les diadoques, Perdicas avait reçu le soutien d'Eumène. Tous deux avaient été rapidement en butte aux autres chefs militaires, dont Antipatros et Cratère, qui traversèrent l'Hellespont avec leurs troupes pour en découdre. Ils reçurent les renforts d'Antigone et de Lysimaque. Au début de 321 av. J.-C., toutes ces armées étaient en marche pour livrer bataille contre Perdicas et Eumène.

ARSINOÉ II, ÉPOUSE ET FILLE DE LAGIDES

Lorsque la princesse Arsinoé, fille de Ptolémée I^{er} Sôter, diadoque fondateur de la dynastie ptolémaïque, épousa Lysimaque, celui-ci avait déjà un fils et héritier légitime, Agathocle. Selon Pausanias, Arsinoé assassina Agathocle pour faire valoir les droits de ses propres fils. Lysandra, veuve d'Agathocle, eut peur pour la vie de ses enfants et se réfugia à la cour de Séleucos I^{er}, ennemi des Lagides et de Lysimaque, son beau-père. Après la mort de Lysimaque, en 281 av. J.-C., Arsinoé se maria avec son demi-frère Ptolémée Kéraunos (qui fit assassiner les deux fils d'Arsinoé). Elle épousa ensuite son frère Ptolémée II, surnommé Philadelphe («qui aime sa sœur»), avec qui elle partagea le trône d'Égypte. Pendant son règne, elle fut déifiée et renforça l'influence égyptienne outre-mer. Illustration ci-contre : statue en granit de la reine Arsinoé II en déesse Isis, IV^e siècle av. J.-C., trouvée lors des fouilles sous-marines d'Alexandrie (musée Martin Gropius Bau, Berlin).



ARSINOÉ ET CLÉOPÂTRE, REINES D'ÉGYPTÉ

Deux siècles après la mort d'Arsinoé II, Cléopâtre VII, dernière reine de la dynastie ptolémaïque fondée par Ptolémée I^{er} Sôter, général d'Alexandre le Grand, ceint la couronne d'Arsinoé. Cette couronne n'a pas été retrouvée, mais elle figure sur de nombreuses œuvres (statues, bas-reliefs, sceaux et monnaies). Une thèse de l'université de Göteborg suggère, d'après l'analyse des symboles de la couronne, qu'Arsinoé II et Cléopâtre eurent peut-être les pleins pouvoirs, comme un pharaon, et que toutes deux furent déifiées et comparées à Isis.



Le début d'une succession sanglante : l'assassinat du diadoque Perdiccas

Perdiccas fut le premier des généraux d'Alexandre victime de la guerre de succession. Le chiliarque fut tué en 321 av. J.-C. en menant ses phalanges en Égypte combattre Ptolémée. Il fut trahi par son propre caractère.

Olympias voulut que Perdiccas revînt en Macédoine. Elle désirait qu'il épousât Cléopâtre, sœur d'Alexandre, qu'il y rapatriât la dépouille du roi, et qu'il assurât la régence. Perdiccas, qui avait pourtant promis de se marier avec une fille d'Antipatros, accepta et le fit savoir. Le régent de Macédoine, Antipatros, s'estima trahi et s'allia au satrape de Phrygie, Antigone le Borgne, déjà en conflit avec Perdiccas. Ptolémée empêcha le transfert du cercueil d'Alexandre en Macédoine et rejoignit la coalition. Perdiccas fut alors contraint de déclarer la guerre à Ptolémée et d'envahir l'Égypte, où il fut tué. Perdiccas manquait d'habileté politique. Il avait un autre point faible : son impatience. Ce trait de caractère s'était clairement manifesté lors de la bataille de Thèbes. Lors de ce combat, il avait attaqué sans attendre l'ordre d'Alexandre, lequel avait alors dû intervenir pour lui prêter main forte. Perdiccas fut blessé, mais comme Thèbes fut écrasée, son initiative fut considérée comme un geste héroïque. En Égypte, il agit sans tenir compte de l'ingéniosité militaire de Ptolémée, et sans prévoir ni la force de la crue du fleuve provoquée par l'ouverture par Ptolémée des retenues du Nil, ni les très nombreux crocodiles qui vivaient dans les marais... Perdiccas s'obstina à exécuter une manœuvre maladroite, qui provoqua la mort de milliers de soldats. Indignés par son incompétence militaire, et peut-être poussés par Ptolémée, Séleucos, chef de la cavalerie macédonienne, et les officiers Antigénès et Peithon, entrèrent dans sa tente et l'assassinèrent. Illustration : bas-relief du sarcophage d'Alexandre représentant Perdiccas à cheval. *Musée archéologique, Istanbul.*



Seul Ptolémée, qui soutenait le camp des alliés d'Antipatros, se tenait à distance. Depuis l'Égypte où il avait emporté la dépouille d'Alexandre dans son cercueil en or afin de renforcer son prestige, il suivait ses propres plans. Il avait annexé la riche région de Cyrénaïque. De plus, il avait mis la main sur les immenses richesses amassées par le précédent gouverneur d'Égypte, le satrape Cléomène de Naucratis (nommé par Alexandre, puis reconduit par Perdiccas), qu'il avait fait assassiner, car il le suspectait de soutenir Perdiccas.

Perdiccas décida donc d'aller avec une armée imposante affronter Ptolémée. Il confia la garde du royaume à Eumène, resté à Babylone, et se mit en marche vers le sud. L'expédition fut un désastre. En essayant de traverser le delta du Nil, l'armée aborda si mal la manœuvre délicate que l'avant-garde des troupes fut emportée. Environ 2000 soldats périrent noyés et de nombreux autres furent dévorés par les crocodiles. Ce drame, qui s'ajoutait à une série d'échecs, provoqua la fureur des officiers. Ils assassinèrent

Perdiccas dans sa tente. Ptolémée, qui attendait de l'autre côté du fleuve, le traversa tranquillement le jour suivant, ravitailla les soldats affamés et leur proposa de les engager comme mercenaires dans son armée. Les troupes le proclamèrent nouveau gardien de la monarchie, à la place de l'infortuné Perdiccas. Elles promirent de destituer et de châtier Eumène l'usurpateur.

De nouveaux rapports de force

Au même moment, en Cappadoce, Eumène livra une grande bataille contre Cratère et Néoptolème, satrape d'Arménie. Il les battit et les tua tous les deux sur le champ de bataille. Si la nouvelle de sa victoire était parvenue quelques jours plus tôt en Égypte, Perdiccas et Ptolémée auraient peut-être connu un autre sort. Quoi qu'il en soit, les morts de Perdiccas et de Cratère modifiaient les rapports de force entre les diadoques.

Au mois de juillet 321 av. J.-C., les trois généraux les plus ambitieux, Antipatros, Antigone et Séleucos, décidèrent de se réunir à Triparadisos, en Syrie, pour tenter de restaurer



l'équilibre des forces et de s'accorder sur un nouveau partage des territoires. Ptolémée ne vint pas ; il préférerait, depuis Alexandrie, rester dans l'expectative et consolider son pouvoir de gouverneur incontestable de l'Égypte.

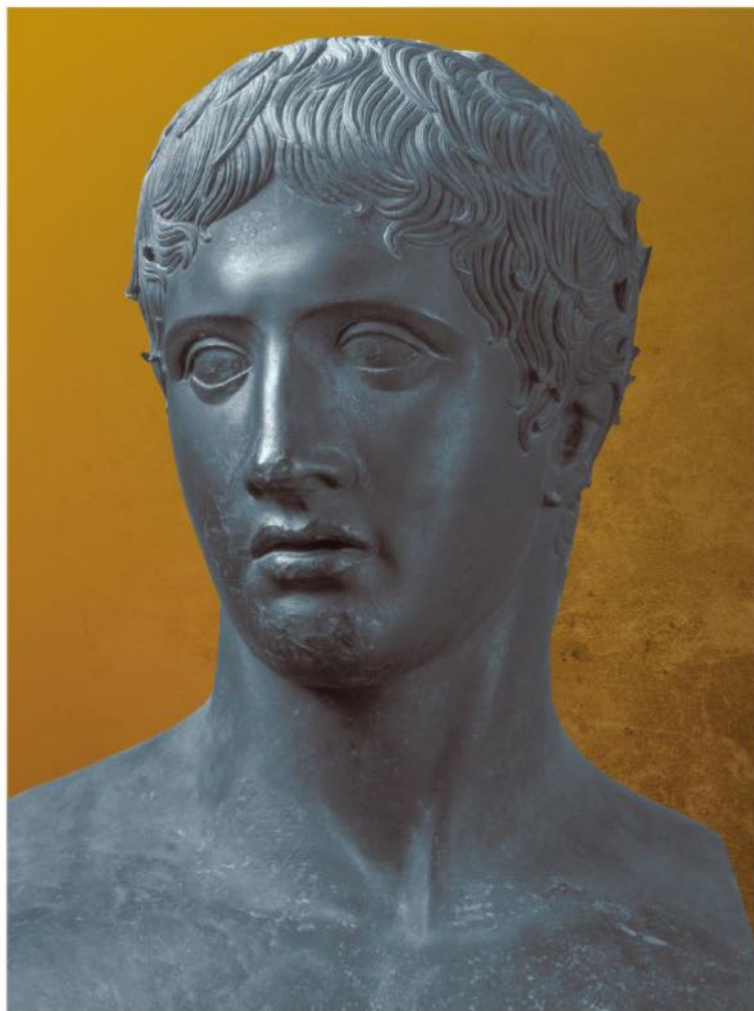
Les diadoques réunis à Triparadisos désignèrent Eumène comme leur ennemi commun. Antipatros fut nommé tuteur des deux rois et obtint les pleins pouvoirs en tant que régent de Macédoine. Il poursuivit sa politique matrimoniale en mariant sa fille Phila, veuve de Cratère, à Démétrios Poliorcète, fils d'Antigone.

Cassandre, fils d'Antipatros, fut pour sa part nommé chiliarque, tandis qu'Antigone conservait son poste de général en chef des troupes macédoniennes en Asie. À la tête de cette armée, il régnait en maître en Anatolie et dans les satrapies orientales. Séleucos, le grand chef de la cavalerie, demeurait à la tête de la satrapie de Babylone. Quant à Lysimaque, il conservait son autorité sur la Thrace. Ainsi, un certain équilibre des forces s'établit entre trois territoires, l'Égypte, la Macédoine et l'Asie.

Antigone se chargea de mettre un terme aux intrigues d'Eumène. Ce dernier était un personnage singulier parmi les diadoques. Contrairement à tous les autres, il n'était pas le fils d'une grande famille macédonienne, mais d'origine grecque, natif de Crète plus précisément. Il avait été premier secrétaire de la cour d'Alexandre, ce qui lui avait permis de disposer de nombreuses informations sur tous ses rivaux.

Son attachement à l'unité de la monarchie, au sein de laquelle il brigait une position privilégiée auprès du souverain, l'avait conduit à soutenir Perdikkas. Même si son talent militaire et son courage étaient incontestables, il fut trahi par ses troupes en raison de ses origines. Abandonné par ses soldats, il dut s'enfuir. Il se réfugia dans une forteresse du massif du Taurus, qui fut assiégée par Antigone. Le diadoque borgne, devenu, pour un temps, le successeur le plus fort d'Alexandre, projetait de dominer toute l'Asie.

À la fin 319 av. J.-C., à l'âge de 70 ans, Antipatros mourut. Il légua sa fonction d'*epimeletes* de Macédoine, non à son fils Cassandre, mais à son



LE PRENEUR DE VILLES.

À la mort de son père Antigone le Borgne, Démétrios se proclama roi. Il reçut l'épithète de Poliorcète (« le preneur de villes »), en raison des machines de guerre qu'il fit construire et qui révolutionnèrent la guerre de siège.

Buste de Démétrios I^{er} Poliorcète, roi de Macédoine, œuvre d'Apollonios d'Athènes. Musée archéologique national, Naples.

vieil ami et compagnon, Polyperchon. Ce dernier prit des décisions politiques singulières. Ainsi, il prit l'initiative téméraire d'inviter Olympias, qui s'était exilée en Épire, à revenir à la cour de Pella pour assurer la tutelle de son petit-fils, le jeune Alexandre IV. Comme on pouvait s'y attendre, Cassandre, probablement furieux de la décision de son père, ne resta pas sans réagir. Il voulait régner sur la Macédoine et déclara la guerre au vieux Polyperchon. Une nouvelle fois, les cartes étaient rebattues.

Antigone pensa qu'il était désormais préférable d'avoir Eumène à ses côtés, et il leva le siège qu'il avait entrepris contre lui, comptant conclure une alliance avec son ancien rival. Mais Polyperchon et Olympias, d'un commun accord, proposèrent eux aussi un pacte au diadoque crétois : ils lui offrirent de former une coalition pour affronter Cassandre et Antigone. Eumène opta pour cette proposition.

Cassandre et Polyperchon, chacun de leur côté, essayèrent de convaincre les cités grecques de se rallier à leur cause, en promettant de

restaurer d'anciennes libertés dans une proclamation panhellénique. Pendant deux ans, les deux camps connurent alternativement des victoires et des défaites ; l'issue de la guerre demeurait incertaine. Cependant, Cassandre et Antigone finirent par s'imposer.

Sans attendre l'issue de l'affrontement, la jeune et intrigante épouse de Philippe III Arrhidée, Eurydice II, était entrée en lice. Cette femme ambitieuse, qui désirait voir son époux monter sur le trône, avait pris les armes à la tête d'une puissante armée pour soutenir Cassandre. Eurydice voulut affronter la reine Olympias, mais ses soldats, au milieu du champ de bataille, refusèrent de se battre contre la mère d'Alexandre. Olympias captura la jeune reine rivale et son époux. La reine mère fut implacable : elle ordonna l'exécution de Philippe III Arrhidée et obligea Eurydice à se suicider, prétendant venger ainsi l'empoisonnement d'Alexandre.

Olympias ne profita pas longtemps de son triomphe. Cassandre, après avoir négocié la paix avec Athènes, envahit la Macédoine, la fit prisonnière et condamner à mort pour ses crimes. Elle mourut lapidée, alors que des funérailles royales étaient organisées pour Philippe III Arrhidée et Eurydice. Plus aucun obstacle ne se dressait sur la route de Cassandre, qui devenu régent exerçait une autorité incontestable sur Roxane et son fils, lequel était toujours considéré comme l'héritier d'Alexandre.

La fin de l'Empire unifié

En Asie, Antigone lutta pour sa part pendant plus de deux ans contre Eumène. Les deux diadoques s'affrontèrent lors d'une grande bataille en Paréacène, au nord de la Perse, à l'automne 316 av. J.-C. À l'issue du combat qui demeure incertain, Antigone retourna en Médie et renonça à poursuivre Eumène. Mais, peu après, ce dernier fut trahi par ses mercenaires et livré à Antigone, qui le fit aussitôt exécuter.

Antigone le Borgne contrôlait désormais un grand empire, qui s'étendait de l'Asie Mineure à la Perse. Il put s'emparer sans aucun scrupule des trésors immenses d'Ecbatane, de Suse et de Persépolis. Sa supériorité et son ambition lui valurent l'inimitié des autres diadoques. Antigone chassa Séleucos, qui se réfugia en Égypte. En réaction, Ptolémée, Cassandre et Lysimaque envoyèrent un ultimatum à Antigone. Ils exigeaient le retour de Séleucos sur ses terres et le partage du grand trésor d'Eumène.

Au cours des nombreuses batailles qui eurent lieu, les uns et les autres connurent des revers et des victoires. L'affrontement s'acheva par un nouveau traité de paix entre Cassandre,



Ptolémée, Lysimaque et Antigone. Les frontières antérieures étaient quasiment rétablies. Séleucos conclut lui aussi un accord, au terme duquel il recevait la Perse et les régions orientales de l'empire. Quelques années plus tard, il céda les régions frontalières avec l'Inde (de l'Arachosie à la Gédrosie), difficiles à gouverner, au roi indien Sandracottos ou Chandragupta Maurya, en échange de 500 éléphants et de la reconnaissance des mariages mixtes.

Au fur et à mesure, la carte des royaumes hellénistiques, nés du démembrement de l'empire d'Alexandre, se dessinait et se précisait. Il arriva un moment où personne ne trouva plus nécessaire de soutenir le maintien d'une monarchie unique, dont le trône revenait à la dynastie macédonienne. Cassandre décida donc de faire assassiner discrètement la princesse Roxane et son fils Alexandre IV.

Les diadoques et leurs successeurs adoptèrent, l'un après l'autre, le titre de roi. En 306 av. J.-C., Antigone et son fils Démétrios Poliorcète se proclamèrent rois (le premier sous le

nom d'Antigone I^{er} le Borgne). Puis, en Égypte, Ptolémée devint Ptolémée I^{er} Sôter. Lysimaque, Séleucos (qui devint Séleucos I^{er} Nikator) et, habilement, Cassandre firent de même. La reconnaissance des nouvelles monarchies confirmait la disparition du projet impérial d'Alexandre le Grand.

Le titre de roi possédait une valeur différente selon les entités géographiques auxquelles il était rattaché. En Macédoine seulement, le régime monarchique était une institution traditionnelle, fondée sur une unité nationale et territoriale forte. Dans les autres régions soumises par la force, le titre de roi couronnait les mérites de conquérants victorieux.

Dans les contrées orientales, il servait à exiger des sujets une obéissance totale et une adoration presque divine. En Égypte, la dynastie des Lagides s'auréola du prestige des anciens pharaons, tandis qu'en Asie, les Séleucides remplacèrent, en montant sur le trône, les anciens rois de Perse et de Babylone. Quant à Démétrios, il fut un roi sans véritable royaume.

LE COLOSSE

DE RHODES. Rhodes fut l'une des cités qui tomba sous l'assaut des puissantes machines de guerre de Démétrios Poliorcète. Mais Ptolémée I^{er}, allié des Rhodiens, envoya une flotte qui chassa les envahisseurs. Pour fêter cette victoire, les habitants décidèrent de construire le célèbre colosse, dédié au dieu Hélios, protecteur de la ville. *Le Colosse de Rhodes.* Par Muñoz Degrain. *Académie royale des Beaux-Arts de San Fernando, Madrid.*

Séleucos I^{er} Nikator, le fondateur de l'empire et de la dynastie séleucides

Général de cavalerie de l'armée d'Alexandre, Séleucos fut de toutes les batailles, du Granique jusqu'à l'Hydaspe. À la mort du roi, il prit le contrôle de la satrapie de Babylonie, et de là bâtit l'Empire séleucide.

Vingt ans après être monté sur le trône, Séleucos renonça à gouverner les terres d'Extrême-Orient. Et, peut-être par un étrange processus de compensation, il fonda de nombreuses *poleis* grecques. Il créa Séleucie de Piérie, en bord de mer pour servir de port à Antioche, et Séleucie du Tigre. Puis, il fonda des cités en Phénicie, en Syrie, sur les rives de l'Euphrate et du Tigre, et même en Perse. L'empire séleucide était de loin le plus vaste des territoires issus de l'Empire d'Alexandre, mais il était aussi le plus instable du fait de sa diversité ethnique et culturelle. Depuis

sa cour à Antioche, Séleucos devait contrôler des territoires éloignés et agités. Cet empire ne cessa

de rétrécir, décennie après décennie, excepté pendant le règne illusoire d'Antiochos III.

En 63 av. J.-C., Pompée conquiert la Syrie, dernier reliquat de l'Empire séleucide, et en fit une province romaine. Illustrations : à gauche, buste grec en bronze de Séleucos, III^e siècle av. J.-C. (*Musée archéologique national, Naples*) ; à droite : ruines du temple d'Artémis à Doura-Europos, ville fondée par Séleucos en Mésopotamie et centre stratégique de l'Empire séleucide.



Néanmoins, les conflits militaires continuèrent. Antigone le Borgne dut combattre sur plusieurs fronts. Son fils, le jeune et belliqueux Démétrios, qui fut surnommé Poliorcète (le « preneur de villes »), assiégea la prospère cité de Rhodes au moyen de machines de guerre puissantes et novatrices. Il s'empara également de Chypre, des cités de Corinthe et d'Athènes, ce qui suscita une nouvelle coalition de ses adversaires.

En 301 av. J.-C., Cassandre, Lysimaque et Séleucos (avec ses 500 éléphants) unirent leurs forces et livrèrent bataille à Ipsos, en Phrygie, où ils écrasèrent Antigone et Démétrios. Au cours de cette lutte acharnée, l'ambitieux Antigone le Borgne trouva la mort, et son fils, Démétrios Poliorcète, isolé au cours du combat, prit la fuite. Avec cette mort s'évanouissait le rêve d'un empire unifié, qui avait été celui de Perdikkas et d'Eumène avant d'être le sien.

Après la victoire, un nouveau partage des terres eut lieu : Lysimaque obtint presque toute l'Asie Mineure, Ptolémée prit la Palestine,

déjà conquise, la région de Damas, la Cilicie et quelques morceaux de la Lycie, tandis que Séleucos conservait son immense territoire en Perse.

Démétrios Poliorcète, intrépide et obstiné, n'abandonna pas le combat. Il parvint à s'emparer de la Macédoine, à la mort de Cassandre. Mais, après quelques victoires, il essuya plusieurs revers. Il perdit le pouvoir en Macédoine, à Athènes et autour de la mer Égée, et fut fait prisonnier par Séleucos. Il mourut misérablement en prison en 285 av. J.-C. Démétrios Poliorcète a laissé l'image d'un personnage fascinant, comme le montre Plutarque, qui le compare à Marc Antoine, par son caractère et son destin tragique.

Trois nouvelles dynasties

L'alliance des vainqueurs d'Ipsos ne dura pas très longtemps. Séleucos envahit l'Asie Mineure et, lors de la bataille de Couroupédion, en 281 av. J.-C., tua son ancien allié Lysimaque. Il traversa ensuite l'Hellespont, mais alors qu'il marchait sur la Macédoine, fort de sa victoire et désireux peut-être de reconstituer l'empire,



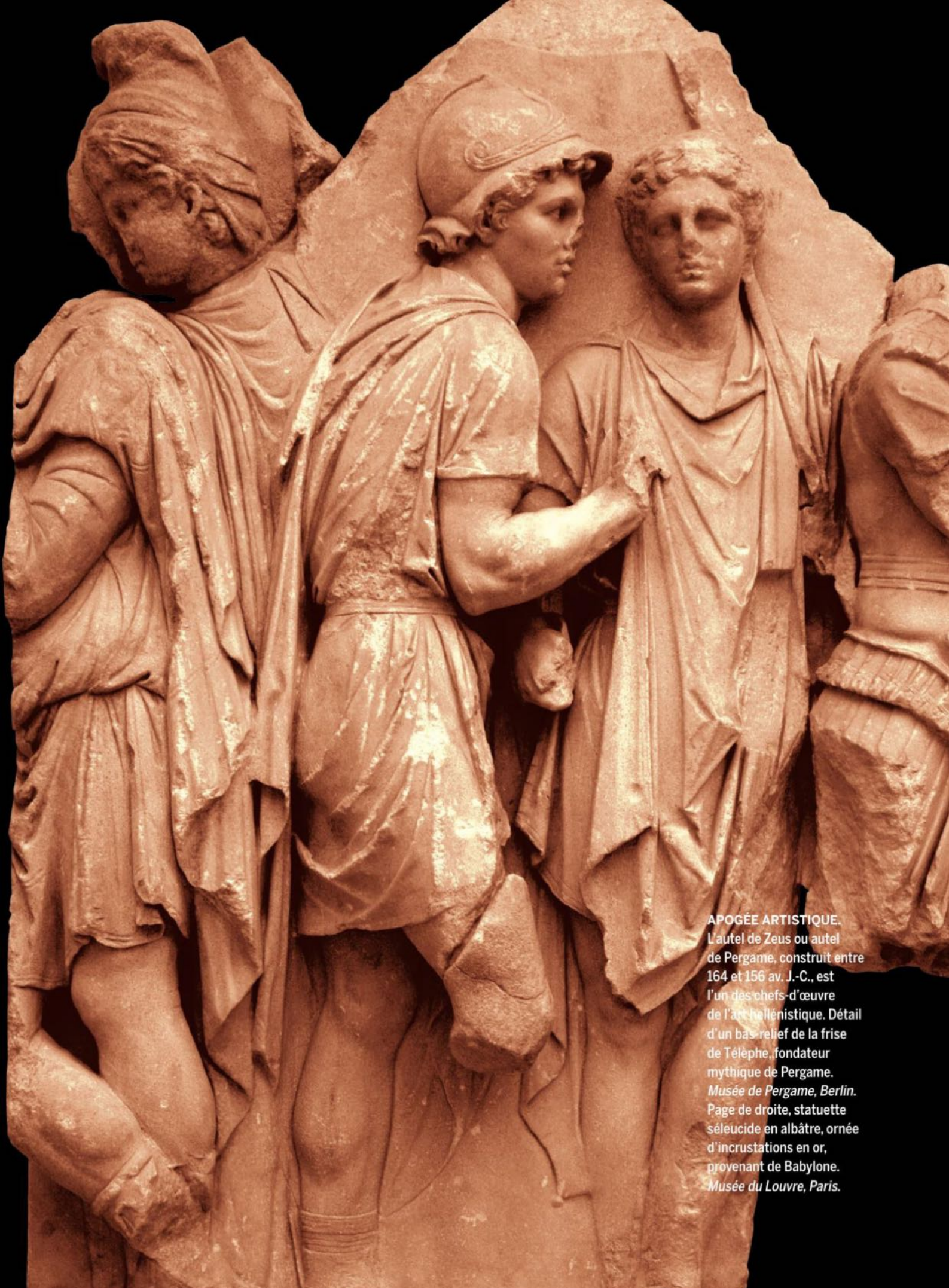
LA GUERRE ENTRE DIADOQUES. Stèle funéraire de Ménas, soldat qui tomba lors de la bataille de Couroupédion, qui opposa Séleucos et Lysimaque. Trouvée à Iznik (Nicée, en Turquie), elle est datée des III^e-II^e siècles av. J.-C. Musée archéologique, Istanbul.

il fut assassiné, poignardé par son ancien allié, Ptolémée Kéraunos, fils aîné de Ptolémée I^{er} Sôter. Déshérité par son père en Égypte, celui-ci s'empara du trône macédonien, mais pour quelques années seulement. Une invasion des Galates lui coûta en effet la vie. Ces Celtes venus de Gaule Cisalpine envahirent la Macédoine en 279 av. J.-C. et promenèrent en guise de trophée sa tête au bout d'une lance. C'est alors qu'Antigone II Gonatas, moins brillant mais plus astucieux que son père Démétrios Poliorcète, parvint à vaincre les Galates, lors de la bataille de Lysimachie (277 av. J.-C.). Il reconquit alors le royaume de Macédoine, qu'il avait reçu en héritage, et y régna pendant 35 ans. Durant son règne, il fit taire définitivement les velléités d'indépendance des cités grecques en vainquant une coalition pendant la guerre chrémonidéenne en 267 av. J.-C. Athènes devint alors une cité de second plan.

À l'issue des conflits qui s'étaient succédé, trois grandes dynasties s'imposèrent : celles des Antigonides en Macédoine, celle des Lagides

en Égypte, et celle des Séleucides en Syrie, en Mésopotamie et en Perse. Un demi-siècle après la mort d'Alexandre, trois descendants des diadoques régnaient sur l'ancien empire : Antigone II Gonatas, Ptolémée II Philadelphie et Antiochos I^{er} Sôter. Antiochos I^{er} était le fils de Séleucos et lui succéda comme souverain d'Asie en 281 av. J.-C. Ptolémée II fut couronné roi d'Égypte à la mort de son père, en 284 av. J.-C. Quant à Antigone II, fils de Démétrios Poliorcète, il était devenu roi de Macédoine en 277 av. J.-C. Parmi les « héritiers » ambitieux d'Alexandre, seuls Antipatros et Ptolémée échappèrent de mort naturelle, dans leur palais.

L'unité de l'univers, grande œuvre d'Alexandre, n'était plus qu'un spectre. Un nouveau décor avait surgi dans le monde hellénistique. Le destin des nouvelles dynasties se prolongea jusqu'à la chute des royaumes d'Europe et d'Asie, emportés par la progression imparable des légions romaines. Quoi qu'il en soit, en 276 av. J.-C., comme l'écrit Peter Green, « les jeux funéraires en mémoire d'Alexandre étaient terminés ». ■



APOGÉE ARTISTIQUE.
L'autel de Zeus ou autel
de Pergame, construit entre
164 et 156 av. J.-C., est
l'un des chefs-d'œuvre
de l'art hellénistique. Détail
d'un bas-relief de la frise
de Téléphe, fondateur
mythique de Pergame.
Musée de Pergame, Berlin.
Page de droite, statuette
séleucide en albâtre, ornée
d'incrustations en or,
provenant de Babylone.
Musée du Louvre, Paris.



LES ROYAUMES HELLÉNISTIQUES



Après la conquête de l'Orient par la Macédoine, puis la constitution des royaumes hellénistiques des diadoques, le monde de l'ancienne Grèce classique, celui des *poleis* libres, disparut progressivement. Des cités historiques, comme Athènes, Sparte ou Thèbes, jadis glorieuses et fières de leur autonomie, durent se soumettre à l'autorité royale. D'autres formes politiques plus anciennes, les ligues, reprirent de l'importance.



Après plus de 50 ans de luttes incessantes entre les diadoques qui avaient hérité de l'empire d'Alexandre le Grand, la génération suivante, celle des « Épigones », réussit à établir un certain équilibre des forces dans le nouveau monde hellénistique. Cette stabilité tacite fut souvent le fruit de manœuvres diplomatiques, mais elle découlait parfois du simple épuisement des ressources nécessaires à la poursuite de la guerre ou de la présence de menaces extérieures, comme les Galates.

Dans ce contexte, de nouvelles puissances apparurent, comme Pergame en Asie Mineure ou l'Empire parthe en Orient, tandis qu'en Occident

la puissance de Rome se développait dans l'ombre. Par ailleurs, l'imposition du pouvoir macédonien sur la Grèce entraîna un processus historique majeur de perte d'indépendance des *poleis* – laquelle était un élément clé de l'idéal civique des cités grecques à l'époque classique.

Cette évolution ne fut pas pour autant une révolution. En effet, les cités grecques, soumises au roi de Macédoine qui exigeait un tribut et des hommes pour son armée ainsi que les honneurs dus à son statut, conservèrent leurs gouvernements. Les *poleis* étaient toujours – du moins en apparence – libres de prendre leurs propres décisions. À ce sujet, il est intéressant de

Héros, rois et dieux : l'influence classique sur la période hellénistique

Dans une prière pour la paix, Alexandre le Grand souhaita que tous les peuples s'associent et puissent vivre en harmonie, unis par leurs actes et par leur pensée. Pendant les règnes des diadoques, la culture fut l'expression de ce vœu. De nouveaux courants philosophiques furent créés, les mathématiques, l'art et la médecine se développèrent. Mais cette époque fut aussi celle du début de la décadence de l'hellénisme.

Pendant la période hellénistique, le culte des héros se répandit significativement. Les rituels de guérison étaient généralement liés à un oracle, comme ceux de Calchas ou d'Amphiaraos, mais ils furent également associés à des héros comme Asclépios. Une mort singulière, par trahison ou au combat, valait d'être élevé au rang de héros. Dans les monarchies hellénistiques, le souverain qui accédait au trône par son mérite (gagner une bataille ou une guerre) exerçait trois fonctions : commander l'armée, rendre la justice et honorer les dieux. Les dieux traditionnels (Dionysos, Isis, Osiris, Cybèle, Mithra, Hélios, Asclépios) furent les objets de la dévotion populaire. De nouvelles divinités, comme Fortuna (Tyché), protégeaient la destinée individuelle. Les congrégations d'initiés et les confréries apocalyptiques se multiplièrent également.

Illustrations : à gauche, buste en albâtre d'Alexandre coiffé des cornes d'Ammon, provenant d'Alexandrie, 1^{er} siècle av. J.-C. *Brooklyn Museum of Art, New York* ; à droite : *L'Apothéose d'Homère*, œuvre d'un sculpteur de Priène, datée des III^e-II^e siècles av. J.-C. *British Museum, Londres*.



souligner que les rois défendirent remarquablement les systèmes représentatifs, et la démocratie en particulier. Alexandre avait été un grand artisan des constitutions démocratiques dans les cités grecques d'Asie et, à sa suite, les diadoques et surtout leurs descendants, les épigones, considérèrent la démocratie comme le principe fondamental de gouvernement.

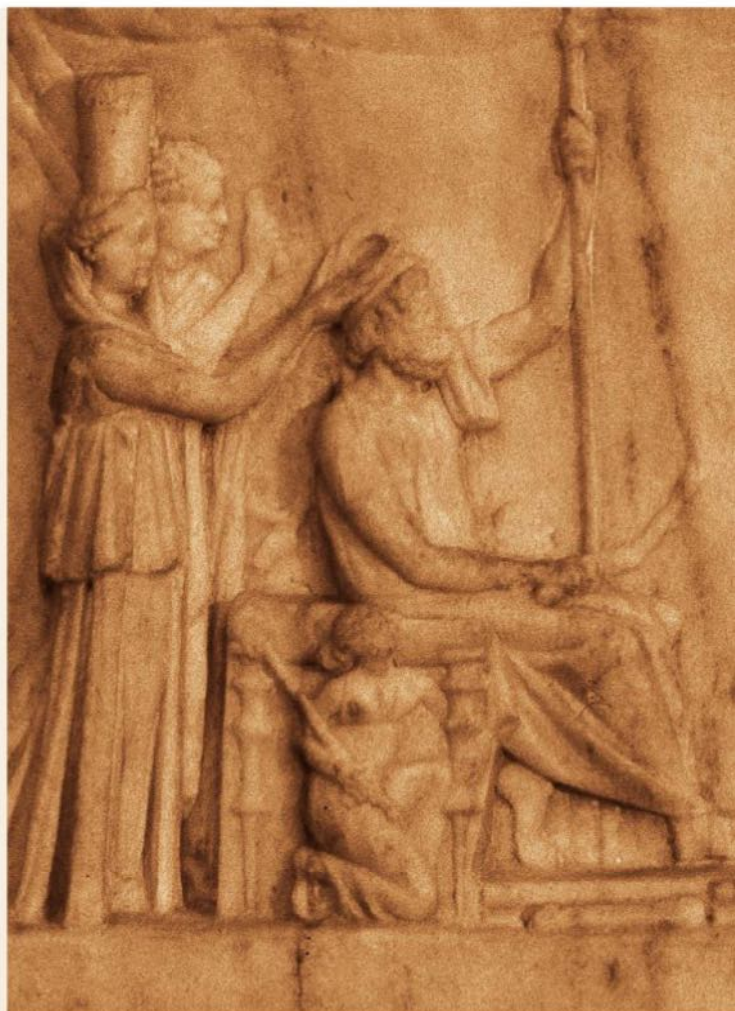
De façon générale, la cité restait la référence à l'époque hellénistique, le cadre de vie familier des Grecs, et ses valeurs conservaient une influence culturelle, intellectuelle et religieuse prédominante. L'économie elle-même ne dépassa que difficilement le cadre qu'elle constituait.

Pour prévenir les soulèvements, les diadoques se donnèrent l'image de démocrates. D'un point de vue théorique, cela n'était pas faux, car les structures démocratiques étaient maintenues dans les communautés grecques. En réalité, la participation libre des citoyens au gouvernement de leur cité n'était qu'apparente, car les rois engageaient des agents qui manipulaient les décisions des assemblées pour qu'elles

servent leurs intérêts. De cette façon, le roi ne contrôlait pas seulement la politique extérieure, qui dépendait exclusivement de lui, mais aussi la politique intérieure des cités qui étaient sous son contrôle, malgré l'illusion de liberté.

De par leur statut de défenseurs des Grecs et d'évergètes (« bienfaiteurs »), les dirigeants hellénistiques pouvaient se targuer de gouverner des communautés autonomes idéales, qui s'administraient démocratiquement. Cependant, elles étaient obligées de se soumettre à l'autorité supérieure des monarchies si l'intérêt général du royaume était en jeu. Ainsi, l'indépendance de chaque cité était nulle face à la volonté du roi, laquelle s'imposait toujours sous prétexte de favoriser le bien commun.

L'obligation de veiller équitablement sur tous leurs sujets fournissait aux monarques une justification à toutes les actions contre les communautés indociles. Aussi, même si les relations entre le roi et les cités reposaient en apparence sur la concorde, la rupture de cette dernière – lorsque les citoyens s'opposaient aux décisions





du roi ou osaient l'affronter – était sévèrement punie. Les rebelles perdaient le droit à la libre participation au gouvernement, ou subissaient une forte augmentation d'impôts.

La nouvelle administration

Pour contrôler leurs territoires, les rois mirent en place des structures administratives et bureaucratiques complexes, en s'appuyant sur les traditions locales. En Asie, Séleucos, à la suite d'Alexandre, préféra conserver le système des satrapes qui jouaient le rôle de gouverneurs provinciaux, selon le modèle de l'administration de l'Empire perse. Ils étaient recrutés parmi les *hetairoi* (« compagnons »). Héritiers de la tradition macédonienne, ces aristocrates et officiers étaient directement liés au roi, soit par des liens familiaux, soit par leur loyauté sans faille, et n'avaient de comptes à rendre qu'au souverain.

Dans le royaume lagide, on connaît l'existence de responsables administratifs, les diocètes, qui s'occupaient vraisemblablement des tâches économiques, comme la collecte des

impôts, des tributs et des droits de douane, le contrôle des recettes publiques ou l'intendance des armées et des forteresses. Les diocètes étaient organisés en hiérarchies régionales. Ils constituaient la pierre angulaire du gouvernement, l'Égypte étant considérée comme le domaine du roi, héritier des pharaons.

La construction de forteresses, dont les rois hellénistiques dotèrent les cités grecques tout comme le reste de leurs territoires pour affirmer leur autorité, mais aussi garantir la sécurité contre les troubles internes et les attaques extérieures, fut un élément distinctif fondamental des royaumes. Ces forteresses (*phrouria*) étaient dirigées par un fonctionnaire, le *phrourarque*, qui rendait compte de sa gestion au satrape ou à un fonctionnaire de haut rang, responsable à son tour devant le roi. Les officiers en charge des forteresses servaient la monarchie au quotidien, dans une société hellénistique marquée par la coexistence de trois ordres sociaux : l'élite grecque, les barbares soumis ainsi que, au sommet, la royauté.

LA SCULPTURE, FLEURON DE L'ART HELLÉNISTIQUE

Le groupe sculptural *Laocoon et ses fils*, œuvre d'Agésandros, d'Athénodore et de Polydore de Rhodes, dont la datation est discutée, représente le châtimement du prêtre troyen par les dieux de l'Olympe. Laocoon avait alerté les Troyens de la ruse d'Ulysse et des Grecs, et leur conseilla de ne pas faire entrer le cheval de bois dans la citadelle. Virgile raconte dans *L'Énéide* que pendant que Laocoon offrait un sacrifice à Poséidon, lui et ses deux fils furent attaqués par deux serpents de mer. Ce groupe est l'un des chefs-d'œuvre de la sculpture hellénistique. Il témoigne d'une grande maîtrise de la représentation anatomique. L'expression de douleur et de souffrance est rendue avec une grande force émotionnelle. L'art de cette période ne semble plus lié à la magie et à la religion, comme aux époques archaïque et classique, mais il gagne en précision, en expression, en profondeur psychologique.

1 LA FIGURE CENTRALE. La figure de Laocoon est une merveille d'étude anatomique et d'expression faciale. La tension de son corps, qui se tord sous l'effort pour se libérer de l'étreinte, reflète la force des reptiles. L'unité de l'action renforce le caractère dramatique.

2 LES FIGURES SECONDAIRES. Les fils jumeaux brisent la verticalité imposée par la figure centrale de Laocoon. L'intensité dramatique est moindre, tant en raison de la forme plus classique des corps que de leur expression suppliante.

LAOCOON ET SES FILS. Le groupe, en marbre blanc et mesurant 2,42 m de haut, fut découvert à Rome en 1506, sur le terrain de l'ancienne Maison dorée de Néron, devenue ensuite le palais de Titus. Cette découverte bouleversa les artistes du Cinquecento. Michel-Ange reconnut la sculpture décrite par Pline l'Ancien, vers 70, dans son *Histoire naturelle*. L'œuvre devint un modèle qui influença fortement le maniérisme.

LES GALATES D'ATTALE I^{ER} DE PERGAME

Ce Galate à terre est le guerrier le moins abîmé du groupe que le roi Attale I^{er} commanda pour célébrer la victoire de son armée sur les envahisseurs celtes. Le bras droit du Galate supporte le poids de son corps, tandis qu'il lève le bras gauche pour protéger sa tête. Le visage a une expression craintive et digne. Les différentes statues du groupe ont été dispersées. L'ensemble formait une composition triangulaire, dont l'axe vertical était occupé par un chef barbare et sa femme – dont la mort est l'élément dramatique central. Le chef galate soutient le corps de la morte de son bras gauche, tandis que du droit, il s'enfonce une épée dans la poitrine. Les corps et les visages sont l'expression du *pathos* dramatique. Cette œuvre de l'école de Pergame date de 170 av. J.-C. environ. Musée archéologique, Venise.





3 LE RYTHME PLASTIQUE.

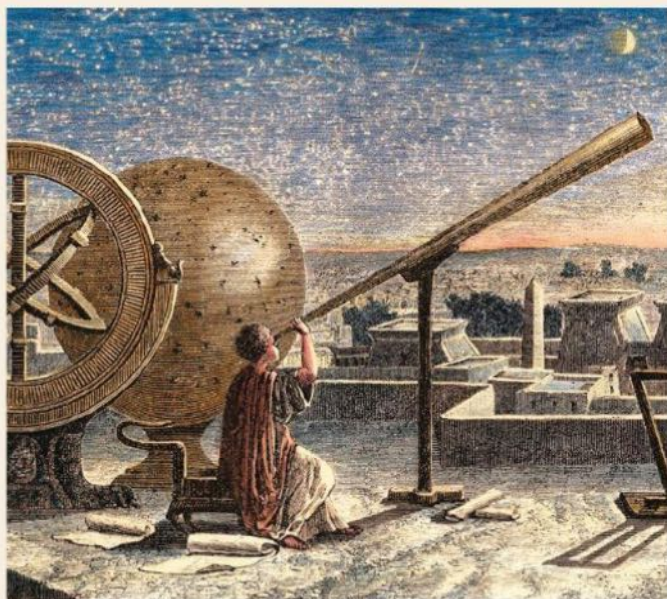
Le dynamisme de la composition, exprimé par l'attitude des corps et des serpents, met en relief le *pathos* tragique et l'impose comme émotion dominante.

4 LA TECHNIQUE.

Les corps et les costumes sont magistralement sculptés, avec de profondes incisions qui créent des effets d'ombre. La peur et la douleur se lisent sur les visages.

Hipparque de Nicée et les progrès scientifiques du monde hellénistique

Les travaux d'Hipparque de Nicée (vers 190-120 av. J.-C.), considéré comme le fondateur de la science astronomique, apportèrent une contribution essentielle à l'observation du ciel et à la classification des étoiles. Il succéda à Ératosthène à la tête de la bibliothèque d'Alexandrie et établit, au milieu du II^e siècle av. J.-C., un catalogue des corps célestes, qui est toujours utilisé de nos jours.



En plus d'un catalogue d'étoiles, Hipparque de Nicée conçut un système de mesure de la latitude et de la longitude terrestres, qui constitue la base de la topographie. Il inventa pour mener ces travaux un théodolite, qu'il utilisait aussi pour ses mesures célestes. Son principal prédécesseur fut Aristarque de Samos (vers 310-230 av. J.-C.), qui calcula la distance entre le Soleil et la Terre, et formula pour la première fois la théorie héliocentrique. De l'œuvre d'Hipparque de Nicée, seuls les trois livres des *Commentaires aux phénomènes d'Aratos* et à la *sphère d'Eudoxe* ont été conservés. Le premier est consacré à la description des constellations. Les deux autres contiennent des calculs relatifs à leurs mouvements dans la sphère céleste, ainsi qu'un catalogue des étoiles brillantes. L'œuvre d'Hipparque est néanmoins connue grâce à l'astronome du milieu du II^e siècle ap. J.-C., Claude Ptolémée, qui la mentionne dans ses textes. Ce dernier assure qu'en plus d'avoir inventé la trigonométrie, Hipparque introduisit dans les mathématiques grecques la division du cercle en 360°, découvrit la précession des équinoxes, fit une description du mouvement apparent des étoiles fixes et calcula la distance qui séparait la Terre de la Lune (entre 59 et 67 rayons terrestres). Son catalogue, qui classe les 850 étoiles en six catégories ou magnitudes, est toujours utilisé. L'inventaire des œuvres scientifiques de la période hellénistique comprend, en plus des textes d'Aristote et de Théophraste, ceux d'Archimède (physique), d'Euclide (géométrie), d'Apollonios de Perga (géométrie) et de Philon (physique). Illustration : Hipparque de Nicée dans l'observatoire d'Alexandrie, gravure sur bois en couleurs du XIX^e siècle.

À travers ce réseau densément maillé d'autorités administratives et de sécurité, le monarque se posait en garant de la tranquillité de l'ensemble de ses sujets et, par là, en défenseur par excellence de la culture grecque.

Par ailleurs, conquérant ou héritier des conquérants qui avaient accompagné Alexandre, le monarque hellénistique était, dans les royaumes issus de la conquête, un seigneur de guerre qui régnait en maître absolu sur ses terres et ses sujets. Dans la période hellénistique, où les usurpations et les problèmes de succession furent nombreux, seule une victoire sur les autres prétendants au trône démontrait sans équivoque sa capacité à régner. La force était aussi une constante des relations entre le monarque et les populations autochtones, non grecques, soumises à son autorité. Même s'il les autorisait à conserver en grande partie leurs coutumes et leurs traditions, tout était subordonné à la prospérité des Grecs, citoyens de premier ordre au sein du royaume hellénistique.

La déification du souverain

Même si seules la puissance et les victoires militaires étaient nécessaires pour régner, les rois hellénistiques utilisèrent divers moyens de propagande pour donner à leur statut de monarque l'image de la légalité et de la cohérence. Certes, la justification de la monarchie existait dans la pensée politique grecque depuis Homère, mais elle n'était pas pour autant acceptée par toutes les cités. C'est pourquoi les diadoques et les épigones forgèrent une nouvelle image du monarque qui légitimait son pouvoir.

Nombre de souverains choisirent d'ajouter à leur nom des épithètes qui soulignaient leur personnalité exceptionnelle : *sôter* (« sauveur »), *évergète* (« bienfaiteur »), *philhellène* (« ami des Grecs »), *philopator* (« qui aime son père ») ou *nikator* (« vainqueur »)... Par ces épicleses (épithète habituellement accolée au nom d'un dieu), ils se présentaient en pères, protecteurs, mécènes et conquérants, voués à la défense du monde grec contre l'extérieur.

Cependant, l'élément central et le plus significatif de la construction idéologique de la monarchie hellénistique est, assurément, le processus complexe de déification du souverain. À l'exception notable de la Macédoine, où le profond attachement aux traditions du royaume empêcha son développement, cette évolution vers la déification fut commune à l'ensemble du monde hellénistique et l'Empire romain en hérita par la suite. Le processus avait été amorcé par Alexandre lui-même, lorsqu'il avait tenté d'imposer la proskynèse pour démontrer sa filiation



divine ou, plus encore, lorsqu'il avait souhaité être reconnu comme un dieu vivant. La mort du jeune roi avait mis un terme à cette initiative.

Les diadoques fondèrent, peu à peu, leur relation avec leurs sujets sur le principe de l'adoration et de la reconnaissance de leur nature divine. En ce sens, il est probable que la divinisation des monarques répondait d'abord à un besoin pratique d'assurer leur autorité. Les populations des territoires conquis par Alexandre, aussi bien en Perse qu'en Égypte, considéraient déjà leurs précédents rois comme des envoyés des dieux et les vénéraient en tant que tels. Il n'était dès lors pas étonnant que les populations autochtones des royaumes hellénistiques adorent leurs nouveaux monarques comme des incarnations divines.

De leur côté, les Grecs furent moins réticents qu'on peut l'imaginer à diviniser les rois. Les fondateurs de cités, certains athlètes des jeux Olympiques ou d'autres figures héroïques faisaient depuis longtemps l'objet d'une divinisation et d'un culte. Ce mouvement fut donc assez spontané dans les cités grecques. Il était

l'expression d'une reconnaissance des cités bien traitées à l'égard des souverains. Le culte royal s'ajouta donc aux cultes des divinités poliades.

La déification du monarque avait, par ailleurs, un objectif social : fédérer. En effet, elle faisait du roi un dirigeant prééminent et un dieu commun aux diverses cultures et religions du royaume. Le roi apparaissait comme un être élu, en contact avec le monde divin, supérieur à tout autre mortel (surtout s'il s'agissait d'un rival potentiel pour le trône, ou d'un usurpateur), et incarnait l'unité du royaume.

Ces discours de légitimation de la monarchie prirent une importance considérable, comparable à l'exigence de bon gouvernement du royaume. Par là, ils ordonnèrent la nécessité de préserver la pureté généalogique des familles royales divinisées. C'est ainsi que s'imposèrent les mariages entre frères et sœurs, enfants d'un même roi dont ils étaient les futurs successeurs. Les dynasties hellénistiques devinrent consanguines. Cette évolution présentait un avantage, car elle évitait les revendications de tiers lors des successions,

LA CULTURE

HELLÉNISTIQUE. Malgré les profondes modifications politiques et sociales entraînées par le morcellement de l'empire d'Alexandre, la culture classique fut le principal véhicule de l'expansion hellénistique et continua de marquer fortement les cités, leurs citoyens, leurs institutions et leurs monuments. Autel de l'agora des Compétaliastes, à Délos.



LE ROI PYRRHUS.

Buste de Pyrrhus, roi d'Épire, qui envahit le royaume d'Antigone II Gonatas. Cette copie romaine en marbre d'un original grec provient de la villa des Papyrus d'Herculanum. 290 av. J.-C. Musée archéologique national, Naples.

comme cela s'était produit avec les mariages des diadoques au début de la période de l'instauration des différentes monarchies.

Le royaume de Macédoine

Antigone II Gonatas, fils de Démétrios Poliorcète et petit-fils du diadoque Antigone le Borgne, vainquit les Galates en 277 av. J.-C., près de la ville de Lysimacheia en Thrace. Grâce à cette victoire, il évinça les autres candidats au trône de Macédoine, royaume qui comprenait la Grèce continentale depuis qu'Antipatros, ancien général de Philippe II et d'Alexandre, et régent de Macédoine, avait écrasé la coalition des Grecs insurgés, dirigée par Athènes, lors de la guerre lamiaque (321 av. J.-C.).

Homme clairvoyant, Antigone II Gonatas connaissait parfaitement le tempérament des Grecs. Il savait qu'ils n'accepteraient pas les manières des nouveaux monarques du monde hellénistique. Notamment, les Grecs des cités n'admettraient pas d'autre légitimité pour le roi que celle acquise par ses victoires militaires. Tout accroissement de pouvoir du souverain, sur le territoire de la cité, serait contesté, de même que la suppression de la relative autonomie de celle-ci et de ses institutions. Le roi, pour s'imposer aux cités grecques, devait donc apparaître comme leur bienfaiteur, leur évergète, et le défenseur de leurs institutions et de leur liberté.

Pour cela, les souverains pratiquaient l'évergétisme, c'est-à-dire qu'ils faisaient des dons de diverse nature aux cités. Sur le modèle du roi généreux, ils s'attachaient ainsi les cités et leurs dirigeants. Ces derniers pouvaient devenir « amis du roi », et jouaient ainsi un rôle d'intermédiaire dans les relations entre la cité et le souverain. Leur présence permettait en outre de maintenir l'illusion d'indépendance à laquelle les *poleis* étaient attachées.

La Macédoine et la Grèce, berceaux des conquérants de l'Orient, étaient les lieux où s'enracinaient les traditions grecques. Les caractéristiques orientales des monarchies hellénistiques y furent par conséquent moins marquées. Par exemple, la Macédoine fut l'exception où le roi ne fut jamais divinisé.

Antigone II Gonatas avait déjà près de 40 ans lorsqu'il accéda au trône macédonien. Il dut encore livrer de nombreuses batailles pour affirmer son autorité. Il était, en effet, le seigneur de cités grecques qui, pendant toute l'époque classique, s'étaient combattues sans cesse pour leur indépendance ou la suprématie. L'époque avait changé, mais l'esprit de rébellion n'avait pas disparu. Antigone Gonatas put immédiatement le constater.

Antigone II Gonatas, le seigneur des cités

Antigone II Gonatas ne possédait qu'une flotte et que quelques cités côtières, mais l'invasion de tribus celtes changea radicalement le destin du souverain antigonide.

L'invasion des Galates eut lieu en 279 av. J.-C.

Antigone Gonatas les vainquit à Lysimacheia, et s'imposa sur le trône de Macédoine. Pendant son règne, il s'abstint d'entreprendre des campagnes en Asie, reconstruisit les cités et réinstalla la cour à Pella. Lorsque Pyrrhus envahit la Macédoine, Antigone le chassa, puis le tua à Argos. Il combattit ensuite la coalition formée par Athènes, Sparte et de nombreuses cités grecques, qui était soutenue par Ptolémée Philadelphie. Les places fortes d'Antigone se situaient à Corinthe et en Attique. Sparte échoua à trois reprises à prendre Corinthe, et le roi Aréos I^{er} mourut au cours de la troisième tentative. Antigone triompha ensuite d'Alexandre II d'Épire, et assiégea et soumit Athènes. Plutôt que d'affronter la Ligue achéenne reconstituée, il préféra retourner à Pella, probablement las de se battre. Il fut le premier Antigonide à mourir en paix, dans son lit. Illustration : un philosophe instruit Antigone II Gonatas (au centre) et sa mère Phila ; fresque d'une villa de Boscoreale, vers 40 apr. J.-C. Musée archéologique national, Naples.

Après la victoire contre les Galates, le roi Pyrrhus d'Épire, soutenu par plusieurs communautés grecques, envahit le royaume de Macédoine. Antigone Gonatas fut déposé en 274 av. J.-C., mais regagna son trône peu de temps après, à la mort de Pyrrhus (en 272 av. J.-C.), victime d'une altercation dans la cité d'Argos. Afin d'éviter pareille infortune et mettre fin aux menaces de destitution, Antigone prit des mesures énergiques. Pour s'assurer le contrôle des cités grecques, il installa des garnisons et des oligarques dans de nombreuses villes. Il augmenta également les impôts. Ces décisions nourrirent les mécontentements et renforcèrent l'antipathie à son égard. L'un de ses rivaux ne tarda pas à en tirer profit.

Au début de la décennie 260 av. J.-C., une occasion d'alliance avec le roi séleucide Antiochos I^{er} Sôter, époux éperdument amoureux de la sœur d'Antigone, Stratonice, se présenta. Un pacte entre la Macédoine et l'Empire séleucide représentait un grand risque pour les Lagides d'Égypte. Ils décidèrent d'intervenir rapidement.



En 267 av. J.-C., soutenu par des agents de Ptolémée II présents à Athènes, le philosophe et homme politique athénien Chrémonidès persuada ses concitoyens de s'allier à Sparte contre Antigone Gonatas. Ainsi commença la guerre chrémonidéenne (267-261 av. J.-C.).

Ce nouveau soulèvement grec servait les intérêts de Ptolémée II Philadelphe, qui cherchait à accroître son influence autour de la mer Égée, à l'instar de son père Ptolémée I^{er} Sôter. Les premières confrontations entre les forces macédoniennes et les rebelles grecs furent mineures, mais les victoires des insurgés leur donnèrent des ailes. Le soulèvement nourrit, pendant les premières années du conflit, de réels espoirs de réussite. La bataille décisive se déroula près de Corinthe. Elle se solda par la défaite des forces grecques et la mort du roi Aréos I^{er} de Sparte. Les Athéniens se retrouvaient isolés, manquant de ressources pour affronter Antigone Gonatas et dépendant du soutien de Ptolémée II. Après avoir attendu en vain l'aide égyptienne, assiégée par les forces macédoniennes, Athènes finit

par se rendre en 262-261 av. J.-C. Une garnison macédonienne fut installée en permanence dans la cité, dont l'indépendance n'était plus qu'un souvenir amer de son passé glorieux.

Si la rébellion athénienne était matée, la paix n'était pas acquise pour la Macédoine. De nouvelles menaces se faisaient jour. Profitant de l'absence d'Antigone Gonatas qui assiégeait Athènes, Alexandre II d'Épire, successeur de Pyrrhus, envahit la Macédoine. Le fils d'Antigone, le prince Démétrios, mit en échec cette tentative. Mais les luttes pour assurer le maintien de la dynastie n'étaient pas terminées pour autant. Antigone Gonatas ne cessa jamais de combattre. Il fut constamment dans la ligne de mire de la puissance ptolémaïque, laquelle, forte de l'impunité que lui procurait l'éloignement, conspirait contre son autorité dans les Balkans et autour de la mer Égée. Même la victoire de sa flotte contre les Lagides lors de la bataille de Kos, en 256 av. J.-C., ne lui offrit pas de trêve durable. En effet, il dut ensuite affronter un nouveau type d'ennemis, les Ligues ou fédérations de cités.

Aratos de Soles, poète de la cour d'Antigone II Gonatas

Poète de la cour, Aratos (310-240 av. J.-C.), né à Soles en Sicile, composa un hymne célébrant la victoire d'Antigone sur les Galates. Il écrivit également le célèbre poème astronomique *Phénomènes et pronostics*, ainsi que des ouvrages médicaux, aujourd'hui perdus. La Renaissance raviva l'intérêt porté à son œuvre.

Les 1154 hexamètres des *Phénomènes et pronostics* présentent en vers les connaissances de l'astronome et géomètre Eudoxe de Cnide, disciple d'Archytas et de Platon qui conçut un modèle théorique du mouvement des corps célestes visibles. L'œuvre d'Aratos expose la science cosmologique de son époque, avant les améliorations apportées au II^e siècle av. J.-C. par Hipparque de Nicée, sur une nouvelle base mathématique. Aratos consacra également aux étoiles et à la météorologie une pièce perdue intitulée *Astrika* (*Des étoiles*). Son œuvre principale est considéré comme le plus bel exemple de poésie didactique du monde hellénistique. Ce genre traditionnel inventé par Hésiode au VII^e siècle av. J.-C. fut adopté par de brillants auteurs de l'Empire romain : Ovide (*Les Métamorphoses*), Virgile (*Les Géorgiques*) et Lucrèce (*De la nature*). L'œuvre d'Aratos, écrite dans une langue raffinée et élégamment versifiée, fut traduite par de nombreux auteurs romains, parmi lesquels Cicéron. Certaines de ses descriptions astronomiques parvinrent jusqu'au Moyen Âge. Illustration ci-contre : diagramme cosmologique des *Phénomènes et pronostics* d'une miniature du XI^e siècle. Musée municipal, Boulogne-Billancourt.



Ces Ligues étaient anciennes en Grèce, à l'image de la fédération béotienne connue depuis l'époque archaïque. Elles pouvaient être suscitées par un roi ou un chef de guerre, ou correspondre à une fédération de cités qui s'alliaient. Elles pouvaient également être basées sur un *ethnos*, une entité régionale et culturelle composée de petites cités et de villages. Au III^e siècle av. J.-C., se développèrent plusieurs nouvelles ligues. La Ligue achéenne, au nord du Péloponnèse, et la Ligue étolienne, en Grèce centrale, furent les deux plus importantes. Elles devinrent des interlocuteurs puissants et des ennemis sérieux pour Antigone II Gonatas et les Antigonides.

Aratos de Sicyone, après avoir chassé de sa cité le tyran Nicoclès, allié d'Antigone (en 251 av. J.-C.), entra en conflit ouvert avec le royaume de Macédoine. Il était soutenu par la Ligue achéenne, confédération de cités de la région d'Achaïe, au nord du Péloponnèse. Il en devint le stratège et, par conséquent, un ennemi très dangereux pour les Antigonides. Il se présentait comme un libérateur, hostile

aux dictateurs et aux oligarques imposés par la Macédoine. Soutenu par de nombreuses cités grecques dont Athènes, il remporta d'importants succès militaires et parvint à occuper la forteresse de Corinthe (en 243 av. J.-C.).

Forte de ses victoires, la Ligue achéenne regroupait de plus en plus d'alliés et représentait une menace de plus en plus forte pour les Antigonides. En 239 av. J.-C., Antigone II Gonatas mourut. Il laissait à son fils Démétrios II Etolicos le trône de Macédoine, ainsi que l'épée de la Ligue achéenne. Alors que le pouvoir d'Aratos semblait croître inexorablement, le jeune roi décida, de façon inopinée, de s'opposer à l'expansion de la Ligue achéenne dans le Péloponnèse.

Luttes contre les Grecs

La guerre éclata en 227 av. J.-C., après qu'Aratos se fut emparé de plusieurs villes arcadiennes – dont la Ligue étolienne avait cédé le contrôle à Sparte. La guerre de Cléomène, ainsi nommée par l'historien grec Polybe, vit Aratos et ses alliés de la Ligue achéenne affronter Sparte. Celle-ci prit l'ascendant et fut rejointe par un nombre croissant de cités qui quittaient le camp d'en face. De façon inattendue, Aratos se tourna vers son ancien ennemi, la Macédoine. Le royaume était alors gouverné par le roi Antigone III Doson, frère de Démétrios II Etolicos qui avait été tué en combattant les Dardaniens à la frontière nord de son royaume en 229 av. J.-C.

L'intervention d'Antigone Doson fut déterminante et mit un terme aux affrontements. Le roi macédonien remporta une victoire remarquable lors de la bataille de Sellasia, en 222 av. J.-C. Il prit le dessus sur les Spartiates, qui subirent de lourdes pertes. Leur défaite soumettait à nouveau la Grèce à la monarchie macédonienne des Antigonides. Cependant, le succès d'Antigone Doson fut bref, puisqu'il trouva la mort l'année suivante lors d'une campagne contre les tribus illyriennes du nord.

Son neveu et successeur, Philippe V de Macédoine, fils de Démétrios II Etolicos, monta sur le trône alors qu'il n'avait que 17 ans en 221 av. J.-C. Il dut immédiatement faire face aux graves dangers qui menaçaient le royaume. Malgré son jeune âge, il révéla d'étonnantes qualités de stratège et de diplomate. Il fit empoisonner Aratos (risque permanent pour les Antigonides) et ressuscita l'ancienne Ligue de Corinthe pour contrer les autres coalitions de cités, comme les Ligues achéenne et étolienne.

L'affrontement, connu sous le nom de « guerre sociale » ou « guerre des Alliés » (220-217 av. J.-C.), permit à Philippe V de faire plier les Grecs qui s'opposaient à la couronne de Macédoine, et



d'asseoir son pouvoir. Son autorité rétablie en Grèce, il chercha à étendre son royaume. Il essaya d'abord d'envahir l'Illyrie. Après quelques campagnes infructueuses (en 216 et en 214 av. J.-C.), il assiégea et conquiert la ville de Lissos sur la côte adriatique, en 212 av. J.-C. Ce faisant, Philippe V s'attira les foudres d'une redoutable puissance méditerranéenne émergente, qui avait d'importants alliés dans la région : Rome.

Pour Rome, ce n'était pas la première alerte. Le roi macédonien s'était en effet allié au Carthaginois Hannibal Barca, qui avait envahi l'Italie au début de la deuxième guerre punique, en 215 av. J.-C. Cette alliance ne devait pas rester impunie. Rome écarta tout d'abord la menace d'Hannibal, qui fut vaincu par Scipion l'Africain lors de la bataille de Zama en 202 av. J.-C., avant d'attaquer la Macédoine.

La lutte entre Rome et la Macédoine, qui avait débuté en 214 av. J.-C., dura jusqu'à la bataille décisive de Pydna en 168 av. J.-C., au cours de la troisième guerre macédonienne. Elle s'acheva par la soumission de la Grèce à l'autorité du

Sénat et du peuple romains. La Macédoine devint une province romaine. Sa monarchie fut irrémédiablement anéantie par l'impétueuse expansion de Rome en Méditerranée.

L'Empire séleucide

Le règne des Antigonides en Grèce fut marqué par une continuelle instabilité, ce fut aussi le cas de celui des Séleucides en Orient. Ces derniers n'étaient pourtant pas constamment menacés par les revendications d'autonomie et d'indépendance des cités grecques, mais de sempiternels conflits mirent en danger leur autorité.

Le fondateur de la dynastie, Séleucos I^{er} Nikator, fut assassiné en 281 av. J.-C. par Ptolémée Kéraunos. Il fut remplacé par son fils Antiochos I^{er} Sôter, que Séleucos avait associé au trône. Au cours des dernières années de son règne, il avait partagé avec son fils les fonctions régaliennes. La mort de Séleucos suscita l'agitation de certaines régions du territoire séleucide, obligeant Antiochos I^{er} à agir rapidement. Malgré le manque d'informations sur le début

TEMPLE D'APOLLON À CORINTHE. Pendant la guerre des Alliés, Philippe V de Macédoine rétablit l'alliance constituée, un siècle plus tôt, par Philippe II et Alexandre le Grand (auquel on le comparait pour son courage et sa bravoure) : la Ligue de Corinthe.

LES ROIS SÉLEUCIDES, III^e - II^e SIÈCLES AV. J.-C.

- 305-281 av. J.-C.
Séleucos I^{er} Nikator
- 281-261 av. J.-C.
Antiochos I^{er} Sôter
- 261-246 av. J.-C.
Antiochos II Théos
- 246-225 av. J.-C.
Séleucos II Kallinikos
- 225-223 av. J.-C.
Séleucos III Sôter
Kéraunos
- 223-187 av. J.-C.
Antiochos III le Grand
- 187-175 av. J.-C.
Séleucos IV
Philopator
- 175-164 av. J.-C.
Antiochos IV
Épiphanes
- 164-162 av. J.-C.
Antiochos V Eupator
- 162-150 av. J.-C.
Démétrios I^{er} Sôter
- 150-145 av. J.-C.
Alexandre Balas
- 145-138 av. J.-C.
Démétrios II Nikator
- 145-140 av. J.-C.
Antiochos VI
Dionysos
- 138-129 av. J.-C.
Antiochos VII
Évergète
- 129-126 av. J.-C.
Démétrios II Nikator
(second règne)
- 126-125 av. J.-C.
Séleucos V
Philométor
- 125-96 av. J.-C.
Antiochos VIII
Gryphos Philométor
- 114-96 av. J.-C.
Antiochos IX
Philopator



de son règne, il est probable que le nouveau roi parvint à restaurer sans grande difficulté son contrôle sur ces territoires.

Ces premières campagnes servirent peut-être à rappeler aux sujets que la monarchie existait toujours, même si le pouvoir avait changé de mains. Toutefois, parmi ces tentatives supposées de soulèvement, celle des cités de Syrie fut plus vive. Les rebelles avaient très probablement été encouragés par les manœuvres diplomatiques de l'Égyptien Ptolémée II Philadelphie. Les Lagides avaient de puissants intérêts dans cette région frontalière de leur royaume. Ils livrèrent des combats acharnés contre les Séleucides pour la contrôler.

En 274 av. J.-C., une insurrection éclata dans la cité portuaire de Séleucie de Piérie, qui formait avec Apamée, Laodicée de Syrie et Antioche la Trétrapole syrienne («regroupement de quatre villes»). Cet événement dressa Antiochos I^{er} contre Ptolémée II et provoqua la première des six «guerres de Syrie». Ces guerres successives opposèrent les Empires séleucide et

ptolémaïque pendant un siècle, provoquant leur affaiblissement et favorisant leur destruction ultérieure par Rome et la Parthie.

Lors de ce premier conflit (de 274 à 271 av. J.-C.), Antiochos fut acculé dans une position délicate par l'invasion galate – qu'il dut repousser – et le génie militaire de Ptolémée II. L'Égyptien conquist en effet plusieurs régions du sud de l'Anatolie et de Carie, ainsi que les territoires de Syrie situés au cœur du conflit.

Antiochos II Théos, fils cadet d'Antiochos I^{er} Sôter, hérita du trône à la mort de son père en 261 av. J.-C., car son frère aîné Séleucos avait été exécuté pour trahison. L'héritier avait été associé au trône par son père, dans le souci de garantir la continuité dynastique. Dès le début de son règne, Antiochos II fut confronté aux ambitions ptolémaïques. Il signa un traité avec le Macédonien Antigone Gonatas. Les deux monarques s'associèrent pour chasser Ptolémée II Philadelphie de ses possessions d'outre-mer et briser son influence croissante en Méditerranée orientale.



Ce fut le début de la deuxième guerre de Syrie (260-253 av. J.-C.), au cours de laquelle Antigone Gonatas remporta une brillante victoire sur la flotte égyptienne lors de la bataille de Kos (256 av. J.-C.). La puissance maritime de Ptolémée II fut durablement diminuée. Antiochos II ouvrit aussi un front terrestre contre les possessions égyptiennes. Ses victoires en Asie Mineure lui permirent de reprendre le contrôle de cités importantes, comme Éphèse et Milet.

Ptolémée II Philadelphie n'eut d'autre choix que de négocier. La conciliation déboucha sur le mariage de sa fille Bérénice Syra avec Antiochos II, qui répudia sa première épouse, Laodicé. La dot de la mariée comprenait quelques-uns des territoires disputés. Mais l'union des lignées séleucide et ptolémaïque, scellée par le mariage d'Antiochos II avec Bérénice Syra, laissait entrevoir de graves problèmes de succession.

Le risque se concrétisa et entraîna la troisième guerre de Syrie. À la mort d'Antiochos II Théos, Bérénice Syra, princesse ptolémaïque devenue reine séleucide, prétendit que le roi,

avant de mourir, avait désigné leur fils Séleucos héritier légitime. Elle et son fils furent alors assassinés par les partisans de Séleucos II Kallinikos, fils aîné du roi, né de son premier mariage avec Laodicé. Pour venger sa sœur, le roi lagide Ptolémée III Évergète envahit à nouveau la Syrie (en 246 av. J.-C.) et fit assassiner Laodicé.

Séleucos II essaya de renforcer son autorité, mais se heurta aux ambitions de son frère Antiochos Hiérax (« l'Épervier »), qu'il avait nommé corégent. Le conflit entre les deux frères favorisa l'émergence de nouvelles puissances dans les territoires séleucides, comme le royaume de Pergame qui prit le contrôle d'une bonne partie de l'Asie Mineure grâce à sa victoire sur Antiochos Hiérax (en 227 av. J.-C.). Par ailleurs, Séleucos II Kallinikos ne parvenait pas à repousser tous les dangers qui menaçaient son royaume. Il dut déployer de gros efforts pour combattre les Parthes, qui progressaient inexorablement au nord-est de son territoire (de 237 à 230 av. J.-C. environ), ou pour conserver ses possessions orientales.

ANTIOCHOS I^{er} SÔTER.

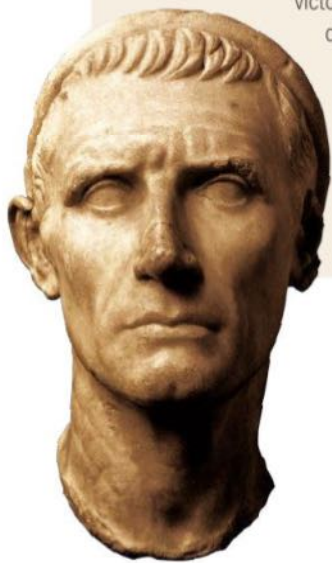
Le mariage d'Antiochos I^{er} Sôter avec sa belle-mère Stratonice, sœur d'Antigone II Gonatas, favorisa un climat d'entente entre les Séleucides et les Antigonides. *Antiochos et Stratonice.* Par Francesco Fontebasso. M. K. Ciurlionis Art Museum, Kaunas.

La fin tragique d'Antiochos III le Grand, un monarque légendaire

Antiochos III le Grand, roi de Syrie (223-187 av. J.-C.), monta sur le trône après l'assassinat de son frère Séleucos III Sôter Kéraunos, victime d'une conspiration de son état-major. Il hérita d'un royaume dévasté par Ptolémée III, dont les troupes avaient pillé la Syrie et la Mésopotamie pendant le règne de son père, Séleucos II. Antiochos entreprit la dernière campagne pour récupérer les territoires perdus.

En 223 av. J.-C., Antiochos III devint roi. Il s'attela, au prix d'efforts militaires immenses, à reprendre les anciennes possessions de son royaume. Les territoires récemment perdus en Palestine et en Syrie étaient occupés par les troupes de Ptolémée III, les provinces d'Anatolie par le roi de Pergame, et d'autres régions par les Grecs et les Parthes, qui avaient créé deux royaumes indépendants. Antiochos III monta sur le trône presque en même temps que Philippe V de Macédoine, son futur allié contre Rome, et Ptolémée IV, son plus grand ennemi. Il mena d'abord la guerre en Parthie et, à nouveau, contre l'Égypte. La victoire militaire était nécessaire pour reprendre contrôle de Sidon

et de la Palestine. Antiochos III triompha de Ptolémée IV, mais sa victoire fut de courte durée. Le Sénat romain avait décidé d'éliminer les épigones, à commencer par Antiochos III et Philippe V. Antiochos perdit la bataille contre Rome et sa couronne. Trois ans plus tard, il fut tué à Ecbatane, « alors qu'il tentait de piller un temple », selon la légende associée à sa mort. Illustration : buste romain d'Antiochos III le grand en marbre (musée du Louvre, Paris).



APHRODITE, PAN

ET ÉROS (p. 117). Groupe en marbre daté d'environ 100 av. J.-C., découvert en 1904 à Délos, dans la maison des Posédoniastes de Beyrouth (Musée archéologique national, Athènes). Ce groupe appartient à la quatrième période de la sculpture grecque, qui va de la mort d'Alexandre à la conquête de la Grèce par Rome.

Qui plus est, les problèmes de succession s'accumulaient. Séleucos III Sôter Kéraunos monta sur le trône, à la mort précoce de Séleucos II en 225 av. J.-C., mais fut rapidement assassiné alors qu'il tentait de récupérer les territoires conquis par le roi Attale I^{er} de Pergame.

Au moment où l'Empire séleucide affrontait une des épreuves les plus difficiles de sa courte histoire, un personnage, quasi légendaire, fit son apparition : Antiochos III le Grand, frère de Séleucos III Sôter Kéraunos. Il monta sur le trône à la mort de ce dernier en 223 av. J.-C., et restaura la gloire et le pouvoir de sa dynastie. Achaïos, frère de Laodicé, qui avait été proclamé roi par l'armée, abdiqua en faveur d'Antiochos III. L'année suivante, Molon, qui commandait les satrapies des territoires orientaux, se rebella, envahit la partie occidentale du royaume et fut vaincu. Accusé à tort de trahison, Achaïos se proclama alors roi d'Asie Mineure. Au prix d'une longue lutte, il fut capturé et empalé en 213 av. J.-C., châtement réservé aux traîtres de la famille royale.

Désireux de retrouver la splendeur perdue de son royaume, Antiochos III essaya de reprendre les possessions syriennes et d'affaiblir le pouvoir ptolémaïque. La conjoncture lui était favorable. Le nouveau roi d'Égypte, Ptolémée IV Philopator, faisait face à de grandes difficultés internes et des conspirations au sein de sa cour. Antiochos s'imposa dans les territoires frontaliers au cours de la quatrième guerre de Syrie (219-217 av. J.-C.), mais fut vaincu à Raphia, près du mont Sinaï. Ptolémée IV récupéra alors le sud de la Syrie.

L'influence croissante de Rome

Malgré cette défaite, Antiochos III avait repris Séleucie de Piérie et le port d'Antioche (capitale historique du royaume), ainsi que des places fortes en Israël et en Phénicie. Désengagé des fronts de Syrie et d'Asie Mineure, il porta son attention sur les territoires orientaux. En 209 av. J.-C., il déclencha les hostilités contre les Parthes, afin de rétablir les frontières de son Empire. Il poursuivit vers l'est pour éliminer l'usurpateur Euthydème de Bactriane. Mais il dut se résoudre à le reconnaître comme roi, peut-être en échange de sa coopération pour sécuriser les frontières les plus orientales. Enfin, Antiochos III réaffirma sa présence en Inde, renouvelant les alliances avec les rois de la région. Il reçut alors le surnom de « Mégas » (le Grand) et ses exploits lui valurent d'être comparé à Alexandre le Grand.

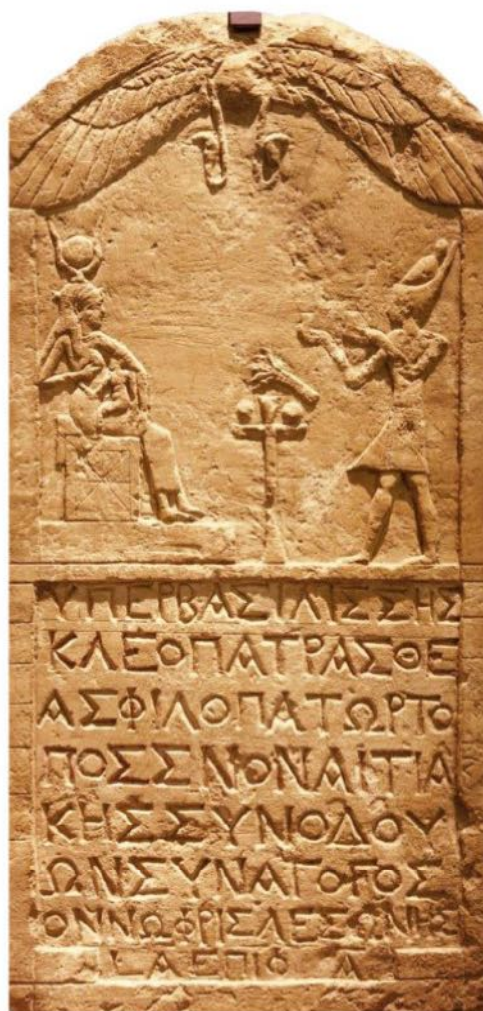
En 202 av. J.-C., Antiochos le Grand s'engagea une nouvelle fois dans un conflit contre les Lagides : ce fut la cinquième guerre de Syrie. Elle commença à la mort de Ptolémée IV Philopator alors que lui succédait Ptolémée V Épiphanes, encore enfant. Allié à Philippe V de Macédoine, Antiochos tenta de reconquérir les territoires syriens à la frontière égyptienne. Il réussit à s'emparer de Gaza et de Sidon. Mais Rome vint troubler ses plans. Soucieux des risques que faisait courir l'invasion de l'Égypte pour son approvisionnement en céréales, le Sénat romain envoya des légats pour enjoindre à Philippe V et Antiochos le Grand de renoncer à leur offensive. Ces derniers acceptèrent sans discuter.

Cependant, la pression exercée par Rome ne dissuada pas Antiochos le Grand de poursuivre la lutte pour reconquérir les anciennes possessions de sa dynastie. Il déplaça ses forces en Asie Mineure pour reprendre les derniers bastions contrôlés par les Lagides. Mais Antiochos se heurta encore à l'influence croissante de Rome. Smyrne et Lampsaque, cités alliées des Romains, sollicitèrent l'aide du Sénat tandis qu'Antiochos poursuivait sa progression en Thrace, peut-être



CLÉOPÂTRE VII.

De tous les royaumes issus du morcellement de l'Empire d'Alexandre, celui d'Égypte, dirigé par les descendants de Ptolémée I^{er} Sôter, fut le plus long. Il dura près de trois siècles. Il coexista, même, avec la République de Rome, nouvelle puissance hégémonique. Cléopâtre VII fait une offrande à Isis sur une stèle du Fayoum. Vers 51 av. J.-C. Musée du Louvre, Paris.



dans le but d'envahir la Grèce. Le défi lancé à Rome était plus qu'évident. Pour l'appuyer, le roi séleucide décida d'accueillir le plus redoutable ennemi des Romains, le Carthaginois Hannibal, dont il fit son conseiller militaire.

En 192 av. J.-C., Antiochos le Grand tenta d'envahir la Grèce, mais les forces romaines le ralentirent aux Thermopyles (191 av. J.-C.), puis l'écrasèrent à la bataille de Magnésie (190 av. J.-C.). Cette défaite marqua le début du déclin de la dynastie séleucide, confrontée désormais à la progression des Romains sur son territoire.

L'Égypte lagide

Tout au long de la période hellénistique, le royaume ptolémaïque d'Égypte conserva sa splendeur. Il devint un modèle historique de métissage entre les cultures grecques et locales malgré l'inégalité de statut entre les deux populations. Les Grecs représentaient l'élite sociale, politique et culturelle ; les Égyptiens constituaient majoritairement une population soumise, assurant la production agricole.

En effet, l'exploitation de l'Égypte, véritable grenier de la Méditerranée, notamment pour Athènes puis pour Rome, s'organisait de la même façon qu'un domaine privé. Le souverain était propriétaire de son territoire, la *chôra*, et cherchait à en tirer un large bénéfice pour financer son armée, ainsi que les activités culturelles et religieuses d'Alexandrie.

La production s'organisait ainsi en monopoles dirigés par l'administration centrale, notamment pour le blé et les céréales. Contrôlées par les diocètes, sortes d'intendants du royaume, les productions étaient rigoureusement planifiées, en fonction des besoins de l'État. On connaît par exemple l'organisation du monopole de l'huile, produite principalement à partir de graines oléagineuses, grâce à un long rouleau de papyrus. Tout le processus était bien délimité, de la superficie des terres à semer jusqu'au prix de vente, lui-même fixé par le diocète. Cette exploitation était rendue possible et durable parce que l'autorité royale, inscrite dans la continuité des pharaons, était fortement contrôlée et relayée par les diocètes.

Ainsi, la dynastie des Lagides fut la plus pérenne de celles surgies du démembrement de l'Empire d'Alexandre le Grand. Elle survécut à l'essor de Rome, et Cléopâtre VII, dernière représentante des dynasties d'origine macédonienne, fut l'alliée et l'amante de César, puis de Marc Antoine. Elle mourut en 30 av. J.-C., peu après sa défaite à la bataille navale d'Actium, au cours de laquelle, alliée à Marc Antoine, elle affronta les forces d'Octave.

La réussite du modèle politique mis en place par les Lagides s'explique par une organisation rigoureuse au service d'une économie dirigée et centralisée. L'État exerçait un contrôle administratif strict, attentif aux intérêts du royaume. Le système de production profitait directement à la monarchie. Ce modèle centralisé s'opposait à celui des Séleucides, où les satrapes jouaient un rôle primordial dans les relations entre le centre et les régions périphériques – ce qui, à long terme, entraîna l'indépendance de ces régions, et mena l'Empire séleucide à sa propre perte.

Par ailleurs, le territoire des Lagides épousait parfaitement les frontières naturelles de l'Égypte, lesquelles constituaient une ligne de défense éprouvée contre ses redoutables voisins comme les Séleucides. Si les souverains lagides préservèrent l'intégrité du territoire égyptien, ils n'en menèrent pas moins une politique extérieure agressive pour satisfaire leurs aspirations coloniales. Ils interférèrent activement dans les affaires internes des puissances hellénistiques rivales. Cette politique



interventionniste des Lagides demeura une constante et fut responsable d'un bon nombre des conflits incessants de l'époque.

Les immenses ressources économiques du royaume soutenaient sa stratégie d'ingérence. Les souverains lagides menèrent ainsi une politique d'amitié et de mécénat avec les cités grecques, afin de gagner la faveur de l'opinion publique qu'ils utilisaient à leur avantage contre leurs opposants sur la scène internationale. Dès le règne de Ptolémée I^{er} Sôter, les intérêts ptolémaïques en Grèce et dans les îles de la mer Égée déterminèrent la stratégie du royaume dans sa lutte contre les Antigonides du royaume de Macédoine.

Avec le temps, et particulièrement grâce à l'habileté de Ptolémée II Philadelphe, ce type de manœuvre devint habituel et influença les relations des Lagides avec la communauté grecque. Cette volonté d'ingérence dans la politique intérieure des autres royaumes hellénistiques s'exprima également dans la coutume des unions royales, source constante de conflits lors des

successions. Les Lagides profitèrent de ces disputes pour tenter de contrôler leurs ennemis à distance, soutenant les usurpateurs, encourageant certains prétendants au trône, attisant, en somme, les conflits internes chez leurs voisins. L'affaiblissement de leurs adversaires, au cœur même de leurs royaumes, était pour eux un avantage stratégique notable.

Le système politique et économique de l'Égypte lagide est peut-être le mieux connu de cette époque, mais les réalités sociales des royaumes hellénistiques restent difficiles à cerner. La raison en est que nous sommes tributaires de sources historiques focalisées sur les guerres et les évolutions dynastiques. Ce qui est sûr, néanmoins, c'est que cette période qui s'étala sur plus de deux siècles, jusqu'à la conquête romaine, vit l'extension maximale de la culture grecque en Méditerranée orientale et vers l'Asie. Une certaine unité du monde hellénistique est ainsi apparue, notamment aux yeux des conquérants romains qui furent fascinés par le modèle culturel des élites grecques. ■

LA DERNIÈRE REINE.

Cléopâtre VII (51-30 av. J.-C.) fut la dernière reine d'Égypte d'origine macédonienne, la dernière à descendre du fondateur de la dynastie Ptolémée I^{er} Sôter, ancien général d'Alexandre le Grand. Détail d'un relief de la période ptolémaïque. I^{er} siècle av. J.-C.

Collection particulière.

BIBLIOTHÈQUE DE CELSUS. La période hellénistique et sa conception de la culture influencèrent fortement les siècles suivants. Ruines de la bibliothèque de Celsus, à Éphèse, II^e siècle. Page de droite, allégorie de la fécondité du Nil sur une tasse Farnèse en cornaline, vers 175 av. J.-C.
Musée archéologique national, Naples.





LES NOUVELLES PUISSANCES



Les grandes puissances de la Méditerranée orientale étaient parvenues, au début de la période hellénistique, à un équilibre des forces. Cependant, les sempiternels conflits qui les opposèrent permirent l'émergence de nouvelles puissances, qui menacèrent la stabilité des royaumes hellénistiques. Puis Rome, dont rien ne semblait pouvoir arrêter l'essor, soumit les royaumes de la Méditerranée à son autorité.



Les dernières années du règne d'Antiochos le Grand effacèrent tous les succès qu'il avait remportés. Le traité de paix signé en 188 av. J.-C. avec Rome, la paix d'Apamée, réduisit son autorité en Méditerranée aux seuls territoires de Syrie et de Palestine. Il conservait aussi les terres reconquises aux Lagides dans le sud de la Syrie, mais les sommes exorbitantes qu'il devait payer à la suite de sa défaite accablèrent la monarchie séleucide à la ruine, malgré les immenses richesses de son territoire.

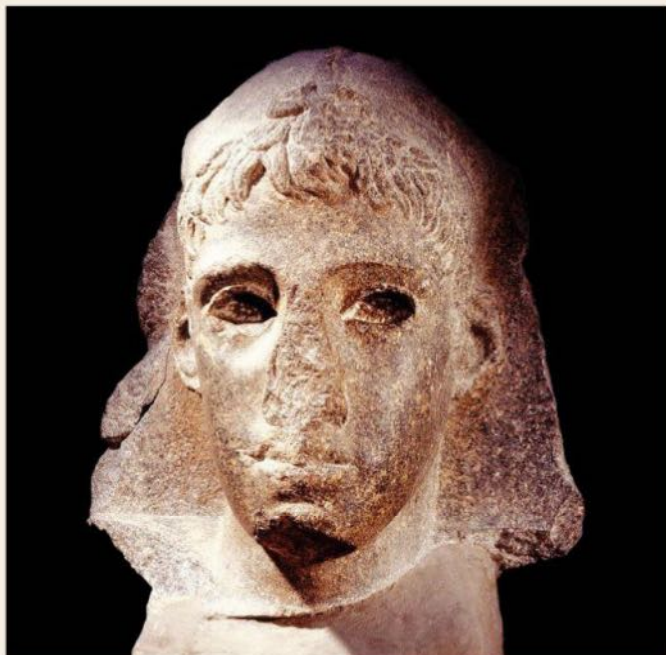
Antiochos le Grand fut assassiné à Ecbatane alors qu'il tentait de collecter des impôts (selon certains, il essayait plutôt de piller un temple)

pour payer ses dettes à Rome. Il fut remplacé sur le trône par son fils Séleucos IV Philopator (187-175 av. J.-C.), dont le règne fut entravé par les conditions oppressantes de la paix d'Apamée. Il fut lui aussi assassiné, et son frère Antiochos IV Épiphane, qui avait été otage à Rome pour garantir la soumission des Séleucides à l'autorité romaine, lui succéda. Antiochos IV dut rapidement reprendre le combat contre les Lagides, qui menaçaient les frontières de Syrie et de Palestine.

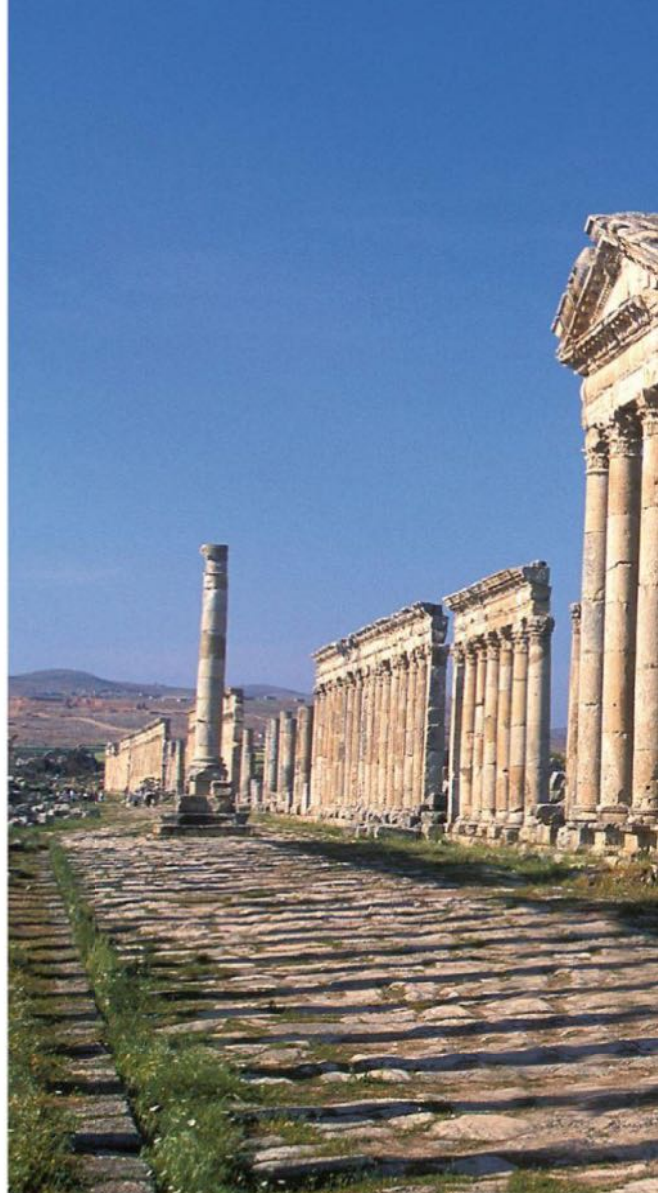
En Égypte, à la mort de Ptolémée V Épiphane, ses héritiers étant encore enfants, la reine Cléopâtre I^{re} Syra, fille d'Antiochos le Grand, avait assuré la régence, instaurant des relations plus

Ptolémée VI, un règne éphémère sous la protection du pouvoir romain

L'intronisation de Ptolémée VI Philométor coïncida avec la progression militaire de la République romaine dans les territoires asiatiques et méditerranéens des Séleucides. Rome, de plus en plus puissante, arrêta l'offensive d'Antiochos IV aux portes d'Alexandrie et défendit le pharaon contre ses frères.



L'endogamie fut une pratique courante dans les familles dynastiques ptolémaïques. À l'image d'Isis et Osiris, les pharaons, incarnations de ces dieux, s'unirent entre frère et sœur. Un triumvirat de frères et sœurs régna ainsi en Égypte : Cléopâtre II, Ptolémée VIII Évergète II (surnommé aussi « le Bouffi ») et Ptolémée VI Philométor (« Qui aime sa mère ») occupaient chacun un trône, *inter pares*. Mais c'est Ptolémée VI qui gouvernait, commandait l'armée et fut reconnu monarque légitime par le Sénat de Rome. Même si cela incommoda Ptolémée VIII et Cléopâtre II, Rome privilégia Philométor, qui éprouvait pour elle les mêmes sentiments d'affection que pour sa mère. Les légions surveillèrent les successeurs d'Antiochos IV. Les Séleucides ne parvinrent à reprendre le contrôle ni de Jérusalem ni de la Palestine, car Ptolémée VI attisait les rébellions et armait les usurpateurs tout en étendant son pouvoir maritime. À la tête du royaume d'Égypte depuis 180 av. J.-C., Ptolémée VI mena ses troupes avec plus d'audace que de talent militaire, mais parvint, avec le bon vouloir de Rome, à reprendre les terres conquises par Antiochos IV. En 145 av. J.-C., il soutint Alexandre Balas contre Démétrios II, mais ce dernier gagna la bataille où Balas et Ptolémée VI furent tués. Cléopâtre, à la fois sœur et veuve du roi, et aussi reine d'Égypte, se hâta de faire couronner leur fils, Ptolémée VII. Mais Ptolémée VIII revint à la cour, tua l'enfant pharaon, prit sa place sur le trône et se maria avec sa sœur et mère du jeune souverain assassiné, Cléopâtre II. Déesse vivante, elle était reine pour la seconde fois. Illustration : copie égyptienne en granit d'un buste grec de Ptolémée VI, vers 180-145 av. J.-C. (Musée gréco-romain, Alexandrie).



cordiales avec les Séleucides, dont elle était la parente. Mais à sa mort en 175 av. J.-C., les jeunes princes, toujours mineurs, furent placés sous la tutelle d'Eulaeus et Lenaeus, deux eunuques sans scrupules qui invoquèrent la nécessité de reconquérir les régions de Syrie et de Palestine. Ce fut la sixième guerre de Syrie (170-168 av. J.-C.), qui fut la cause de la détérioration des relations entre la monarchie séleucide et Rome.

Malgré la faiblesse du royaume ptolémaïque, gouverné par des régents et confronté à des difficultés internes, l'armée égyptienne reçut l'ordre d'envahir la Palestine. Cette action était une grave agression contre Antiochos IV, mais celui-ci avait appris, lorsqu'il était otage à Rome, qu'il était dangereux d'agir à sa guise en Méditerranée orientale. Il décida donc d'envoyer des émissaires à Rome solliciter une intervention en sa faveur et mettre un terme à l'agression des Lagides.

De son côté, l'Égypte envoya également des ambassadeurs pour recevoir l'approbation de Rome, avec qui elle entretenait de bonnes relations – on ne pouvait en dire autant des



rapports entre la République romaine et la monarchie séleucide, qui s'étaient dégradés depuis le règne d'Antiochos le Grand. Rome ne prit pas part au conflit, car elle était occupée en Grèce par la troisième guerre macédonienne.

Antiochos IV interpréta favorablement le silence de Rome. Le roi séleucide avait de grandes qualités militaires et il écrasa les forces ptolémaïques. Il traversa la frontière de l'Égypte, poursuivit sa marche jusqu'aux rives du Nil, puis contrôla le royaume. Le nouveau roi, le jeune Ptolémée VI Philométor, accepta un accord de paix qui, certes, permettait la survie de la dynastie ptolémaïque, mais faisait de l'Égypte une sorte de protectorat des Séleucides.

Cependant, Ptolémée VI fut déposé par ses frères, et Antiochos IV, aux prises avec des difficultés dans son propre royaume, décida d'abandonner la lutte en Égypte. Lorsqu'il voulut, l'année suivante, restaurer son pouvoir, une mauvaise surprise l'attendait. Rome, qui avait entretemps vaincu et fait prisonnier Persée de Macédoine, le dernier roi de la dynastie des

Antigonides, barrait désormais le chemin à ses visées expansionnistes. Les Romains craignaient que les Séleucides profitent d'une victoire en Égypte pour restaurer leur puissance en Orient et rompre ainsi l'équilibre des forces dans la région.

Convaincu par l'ultimatum romain, Antiochos IV renonça à ses projets et laissa la République se comporter en vraie maîtresse de l'Égypte. Les rois lagides occupaient le trône, mais Rome, suite à son intervention, contrôlait le royaume. Les difficultés d'Antiochos IV n'étaient pas terminées. La sixième guerre de Syrie avait fait apparaître une nouvelle et dangereuse menace : la révolte des juifs.

Pendant l'époque hellénistique, les riches territoires du sud de la Syrie et de la Palestine, où se trouvaient des cités et des établissements juifs, furent au centre des luttes violentes entre les Séleucides et les Lagides. Malgré ce climat belliqueux et l'instabilité du pouvoir, les dirigeants hellénistiques respectèrent toujours – comme les Perses avant eux – les traditions et l'idiosyncrasie de la culture juive. Ils accordèrent même une certaine indépendance à la population. Le contact

LA PAIX D'APAMÉE.

Le traité signé à Apamée par Rome et Antiochos le Grand sonna la fin de l'Empire séleucide. La République prit possession de territoires importants et imposa des impôts exorbitants, qui ruinèrent les Séleucides. Ruines de la colonnade du *Cardo Maximus* d'Apamée.



HELLÉNISME. Culte d'Artémis sur un bas-relief en pierre, du II^e siècle av. J.-C., provenant de Doura-Europos (à l'extrême sud-est de l'actuelle Syrie sur les rives de l'Euphrate). Dans cette cité, une des principales de l'Empire séleucide, l'influence hellénistique persista après la conquête romaine. Musée national, Damas.

permanent avec la culture grecque avait cependant conduit les hautes classes de la société juive à s'helléniser, créant progressivement un fossé avec les classes populaires, plus attachées à la tradition et moins proches des Grecs. Cette situation ne posait pas de problème en soi, jusqu'à ce qu'un conflit ne divisât plus profondément les juifs.

Peu après la fin de la sixième guerre de Syrie, Jason, Juif hellénisé, devint grand-prêtre du Temple. Avec le soutien d'Antiochos IV, il instaura un programme de réformes pour faire de Jérusalem une ville hellénique, semblable aux grandes capitales qu'étaient Alexandrie, Pergame ou Antioche. Le coût de ces mesures entraîna une forte hausse de la pression fiscale. Elle s'accrut quelques années plus tard, lorsque Jason fut remplacé par Ménélas qui souhaitait renforcer la politique d'hellénisation.

La hausse des impôts et l'hostilité des juifs traditionalistes à l'esthétique et au mode de vie hellénistiques nourrirent le mécontentement, puis le soulèvement d'une grande partie de la population. Ce mouvement, devenu très virulent,

alerta Antiochos IV, qui le réprima violemment. En 168 av. J.-C., en revenant de sa tentative avortée de conquête de l'Égypte, il assiégea Jérusalem, soumit la ville rebelle et la mit à sac sans pitié. Le culte juif fut interdit, et le Temple, profané et pillé, fut consacré au culte de Baal.

L'oppression était si grande que la lutte finit par se radicaliser. Elle se transforma pour les juifs en un combat pour la défense de leur indépendance. En 164 av. J.-C., menés par Judas Maccabée, les rebelles prirent le dessus sur les forces séleucides et restaurèrent le culte de Yahvé dans le Temple de Jérusalem.

Les derniers Séleucides

Alors que se multipliaient les conflits internes, comme en Judée et en Parthie, et qu'il préparait une expédition punitive contre les juifs, Antiochos IV Épiphane décéda en 164 av. J.-C. dans d'étranges circonstances. Son fils et successeur, le très jeune Antiochos V Eupator, fut déposé par son cousin Démétrios I^{er} Sôter, fils de Séleucos IV Philopator. Démétrios s'était échappé de Rome, où il était otage, et avait rassemblé des partisans pour s'asseoir sur le trône. Sous son règne, la faiblesse de la monarchie séleucide fut manifeste. Ses aspirations de rétablir l'autorité royale furent vaines. Ses tentatives de soumettre Jérusalem n'aboutirent pas. Et son attitude belliqueuse suscita l'hostilité de ses voisins. Il fut tué par Alexandre Balas, un usurpateur qui se prétendait héritier légitime d'Antiochos IV et se proclama roi.

Une nouvelle lutte dynastique commença, au cours de laquelle Démétrios II Nikator, fils de Démétrios I^{er}, soutenu par Ptolémée VI, affronta Alexandre Balas. Ce dernier fut tué lors de la bataille de l'Oinoparas ou d'Antioche, en 145 av. J.-C. Mais la monarchie séleucide était toujours menacée.

Démétrios II fut fait prisonnier par les Parthes. Son frère Antiochos VII Évergète monta alors sur le trône, et dut lutter à la fois contre l'usurpateur Diodote Tryphon, l'insoumise Judée et les redoutables Parthes, qui libérèrent Démétrios II dans l'espoir de provoquer un conflit entre les deux frères. Mais Antiochos VII fut tué au combat et Démétrios II retourna dans son royaume pour régner. Un nouvel usurpateur, Alexandre Zabinas, soi-disant fils de Balas, remit en question la stabilité précaire de la dynastie, avec l'aide de Ptolémée VI. Cet affrontement provoqua la mort de Démétrios II Nikator en 126 av. J.-C.

Les dernières années de la dynastie séleucide furent le théâtre d'incessantes querelles entre héritiers. Les puissances voisines profitèrent de la confusion, voire de l'anarchie, qui régnait dans le royaume pour s'emparer de certains territoires. Les campagnes de Pompée



sonnèrent la fin de l'Empire séleucide, qui n'était déjà plus qu'un pâle souvenir du vaste royaume des épigones macédoniens. Le général romain proclama officiellement la fin du règne des Séleucides en 64 av. J.-C.

Le royaume de Pergame

Le royaume de Pergame en Asie Mineure est considéré comme l'un des grands acteurs de la période hellénistique. Même s'ils furent, de façon récurrente, entraînés dans les intrigues et les conflits des puissances politiques dominantes, les monarques de Pergame surent conserver leur indépendance. Grâce à leur intelligence politique, ils transformèrent leur citadelle en un petit royaume qui exerça une influence incontestable sur l'art et la culture hellénistiques.

À l'époque d'Alexandre le Grand, la citadelle de Pergame devait ressembler à une forteresse dont le rôle consistait à contrôler une zone de passage en Asie Mineure. Le diadoque et général Lysimaque y entreposa, en 282 av. J.-C., une grande part de son trésor, sous la garde d'un

officier de confiance, Philétaïros. Ce personnage obscur, d'origine macédonienne, fut assez habile pour profiter des circonstances.

Au cours des luttes des diadoques pour le partage de l'Empire d'Alexandre, il décida de rejoindre le camp de Séleucos I^{er}, opposé à Lysimaque. Quand Séleucos I^{er} Nikator fut tué par Ptolémée Kéraunos, peu après la mort de Lysimaque, Philétaïros décida de profiter de la confusion momentanée pour se proclamer gouverneur de Pergame. Il affirma son indépendance par rapport aux Séleucides – du moins dans les faits, à défaut de la faire reconnaître formellement. Et il prit soin auparavant d'envoyer la dépouille mortelle de Séleucos à son héritier, Antiochos I^{er} Sôter, afin qu'il pût lui donner une sépulture digne.

L'invasion des Galates en Asie Mineure permit à Philétaïros de consolider la souveraineté de son fief. Pendant qu'Antiochos I^{er} Sôter combattait aux frontières de son empire contre cette tribu anatolienne d'origine celte, Philétaïros lui prêta main forte et affronta les envahisseurs sur le territoire

RUINES DE PERGAME.

D'abord citadelle défensive contrôlant un important axe de communication, Pergame devint, sous l'action de monarques comme Attale I^{er}, l'un des royaumes hellénistiques qui contribua le plus à la diffusion de l'art et de la culture grecs. Ruines du temple de Trajan, érigé sur une construction hellénistique antérieure.

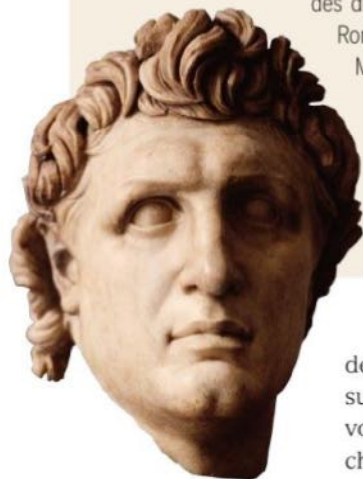
Attale I^{er} de Pergame, modèle de monarque hellénistique

Descendant d'Eumène de Cardia, qui fut l'un des premiers vaincus des guerres des diadoques, Attale I^{er} se hissa sur le trône de Pergame en refusant de payer le tribut exigé par les Galates. Il bafouait ainsi les engagements de son prédécesseur Eumène I^{er} de Pergame et suscita la colère des Barbares. Mais Attale I^{er} triompha et dédia la trophée à la déesse Athéna.

Les monarques hellénistiques embellissaient leur image en ajoutant aux attributs royaux des symboles de leurs victoires, des dieux ou de leurs ancêtres. Les monnaies frappées par Attale I^{er} le représentaient orné des cornes de Dionysos. Quand il défit les Galates, il s'attribua les cornes de Pan, car il disait avoir vu ce dieu lutter contre lui. Son épouse, la reine Apollonis, était elle aussi un modèle de dévotion aux dieux, aux ancêtres et aux enfants. Le couple royal se comporta en mécène, invitant des poètes, des philosophes et des artistes à la cour de Pergame. Ils adoptèrent dans leur bibliothèque le parchemin, support qui tira son nom de celui de la ville. Quand Attale I^{er} se rendit à Athènes pour obtenir un soutien armé contre Philippe V de Macédoine, les Athéniens créèrent

une confrérie d'Attalides et ajoutèrent Attale I^{er} au panthéon des dieux de la cité. Ils envoyèrent un émissaire à Rome pour demander une aide militaire contre la Macédoine. Attale I^{er} devint un allié fidèle de Rome.

Il mourut d'un infarctus cérébral à Thèbes, alors qu'il présidait un sommet des dirigeants éoliens. Illustration ci-contre : buste d'Attale I^{er} en marbre, provenant de l'acropole de Pergame. Musée de Pergame, Berlin.



de Pergame. Mais ni Philétaïros ni ses premiers successeurs ne se proclamèrent roi. Peut-être par volonté de ne pas être confondus avec les autres chefs hellénistiques, ils défendirent l'idée d'une communauté grecque libre et autonome. Le fait que Philétaïros fût eunuque et ne pût pas avoir de descendance, ce qui limitait de façon évidente toute velléité de fonder une dynastie, n'était peut-être pas non plus étranger à cette décision.

À sa mort en 263 av. J.-C., son neveu Eumène I^{er} lui succéda. Philétaïros l'avait auparavant associé au gouvernement et en avait fait son fils adoptif. Eumène I^{er} non plus ne se proclama pas roi de Pergame – même si de fait, il était le seigneur du territoire placé sous son autorité. L'indépendance de Pergame s'affirma, peut-être avec l'aide de Ptolémée II Philadelphe. Quoi qu'il en soit, on ne connaît pas les causes de la rupture entre Eumène et les Séleucides, alors que Philétaïros en avait fait ses alliés. Antiochos I^{er} Sôter tenta de soumettre Pergame, mais le combat tourna à l'avantage d'Eumène lors d'une bataille décisive près de l'ancienne Sardes, en 261 av. J.-C.

GALATE MOURANT

(p. 127). La tribu celle des Galates joua un rôle majeur en Asie Mineure pendant la période hellénistique. Leur défaite face à Attale I^{er} de Pergame est représentée par un des groupes sculpturaux les plus célèbres de l'Antiquité, dont cette statue faisait partie. Musées Capitolins, Rome.

Cette première sécession d'un territoire séleucide fut lourde de conséquences pour le monde hellénistique, notamment en Asie Mineure. Pergame réussit à étendre son influence à plusieurs villes voisines et s'empara du port d'Elaïa, qui lui permettait de posséder sa propre flotte. Les succès politiques et militaires d'Eumène I^{er} encouragèrent son successeur, Attale I^{er} Sôter, à poursuivre son œuvre. Son règne, débuté en 241 av. J.-C., marqua un tournant dans l'histoire de Pergame.

Attale I^{er} adopta une politique agressive, refusant de payer le tribut que les seigneurs de Pergame versaient aux Galates pour garantir la sécurité de la ville. Un conflit armé s'en suivit qu'il remporta, lors de la bataille de Mysie. Il prit alors le titre de roi et devint le premier monarque de l'histoire de Pergame. Le moment était propice, car il venait de démontrer aux puissances hellénistiques la puissance de son armée, capable d'affronter des ennemis aussi redoutables que les Galates.

Néanmoins, les conflits militaires se poursuivirent. Attale I^{er} dut affronter l'armée mercenaire d'Antiochos Hiérax, allié des Galates. Le roi de Pergame remporta d'autres victoires et annexa de nouveaux territoires. Il repoussa également les attaques du souverain de l'Empire séleucide, Séleucos III Sôter Kéraunos, puis celles d'Achaïos, commandant des armées séleucides en Asie Mineure.

Par un jeu de retournement d'alliance, Attale I^{er} s'associa à Antiochos le Grand (qui avait succédé à son frère aîné Séleucos III) contre Achaïos. Ce pacte constituait la première reconnaissance officielle du royaume de Pergame par la monarchie séleucide. Mais l'entente ne dura pas en raison des intérêts croissants de Rome en Orient. Attale I^{er}, qui régna longtemps, soutint, pour la première fois, les Romains lors de la première guerre macédonienne, et joua un rôle clé dans la deuxième guerre macédonienne. Grâce à ces puissants liens d'alliance noués avec la République, Pergame étendit son influence sur les cités de Grèce, y compris Athènes, où le roi finança des grands travaux.

Quand il disparut en 197 av. J.-C., Attale I^{er} laissait derrière lui un royaume indépendant et puissant, embelli d'œuvres artistiques et architecturales. Son fils Eumène II lui succéda sans heurt. Il poursuivit la politique d'évergète de son père en Grèce et joua un rôle de médiateur dans les conflits entre les cités. Mais il dut repousser diverses menaces, comme l'attaque de l'ancien allié de son père, Antiochos le Grand, qui fut vaincu grâce à l'intervention des armées romaines lors de la bataille de Magnésie





L'APHRODITE

DE CNIDE. Il semble que Nicomède I^{er}, deuxième roi de Bithynie, proposa d'annuler la dette publique de Cnide en échange de la fameuse statue d'Aphrodite, œuvre du sculpteur Praxitèle. Copie romaine. Musée national romain – Palais Altemps, Rome.

du Sipyle, en 189 av. J.-C. Pergame confirmait ainsi son rôle de principal allié de la République romaine, dont l'autorité se renforçait.

Protégé par cette alliance, Eumène II tenta de conduire une politique expansionniste, et chercha à annexer des terres détenues par les seigneurs de Bithynie et les Galates (entre 187 et 183 av. J.-C.). Il mena par la suite des opérations militaires contre le royaume du Pont situé sur la côte méridionale de la mer Noire (entre 183 et 179 av. J.-C.), qu'il finit par vaincre grâce au soutien de la diplomatie romaine.

Eumène II apporta à son tour son soutien à Rome lors de la troisième guerre macédonienne (171-168 av. J.-C.) contre le roi Persée, dernier souverain de la dynastie des Antigonides. Cependant, le conflit terminé, le Sénat n'avait plus besoin de l'aide de Pergame dans la région, désormais entièrement soumise à Rome. Les relations entre les deux puissances se dégradèrent rapidement. La politique de Rome se modifia au profit des voisins de Pergame, comme les Galates et les rois de Bithynie, érodant irrémédiablement l'autorité du royaume.

Malgré l'arrivée sur le trône d'Attale II Philadelphe en 158 av. J.-C., le déclin de Pergame fut inexorable. Son neveu et successeur, Attale III, légua son royaume aux Romains, pour des raisons obscures, sous réserve que l'autonomie de la cité de Pergame fût garantie. À la mort d'Attale III (en 133 av. J.-C.), Aristonikos – qui prétendait être son frère – se rebella. Il fut défait par l'armée romaine et exécuté en 129 av. J.-C. Rome et les royaumes du Pont et de Cappadoce se partagèrent alors les restes du royaume.

Rhodes, l'apogée d'une cité

Le cas de Rhodes montre que malgré la puissance des royaumes hellénistiques, les cités grecques formaient une part active du monde hellénistique. D'autant que par sa situation insulaire, Rhodes échappa à la soumission, contrairement aux cités de Grèce continentale et d'Asie Mineure.

L'ascension de Rhodes commença à la fin de la guerre du Péloponnèse, alors que s'effondrait la domination athénienne sur la mer Égée. Les trois cités de l'île, Lindos, Camiros et Ialysos, s'unirent par un synœcisme et se donnèrent un nouveau centre urbain : Rhodes. Cependant, le véritable essor commercial et international de la cité n'eut lieu qu'après la fondation de la ville d'Alexandrie et le partage de l'empire.

En 305 av. J.-C., Rhodes résista avec succès au siège conduit par Démétrios Poliorcète pendant plus d'un an, qui utilisa alors des machines redoutables, comme la tortue bélière – il s'agissait d'une poutre de 53 mètres montée sur roues et poussée

Le mécénat des monarques hellénistiques

Les rois hellénistiques n'étaient pas mécènes par soif de louanges, mais par une conscience culturelle et scientifique nouvelle. La création du musée et de la bibliothèque d'Alexandrie en fut le plus beau témoignage.

Alexandrie fut, dès sa fondation, la capitale de la littérature et de la science, tandis qu'Athènes restait celle de la philosophie. Le nouveau mode de vie de la royauté et son goût prononcé pour les arts offraient un exemple à imiter, mais seulement à la cour. En littérature, la période fut marquée par la naissance de la poésie de cour, qui connut de beaux jours au Moyen Âge. La grande bibliothèque des Lagides incita toutes les cités rivales à développer des activités de mécénat. Pergame, par exemple, voulut se doter d'une bibliothèque semblable à celle d'Alexandrie. Les Attalides firent également venir à leur cour des artistes et des intellectuels des cités grecques. Au début du II^e siècle, Eumène II de Pergame offrit à Athènes une stoa, un portique immense aux arcs novateurs. Illustration ci-contre : portique d'Eumène II, sous le Parthénon, entre le théâtre de Dionysos et l'odéon d'Hérode Atticus.

par une centaine d'hommes –, ou l'hélépole, une immense tour à étage, déjà utilisée par Alexandre le Grand lors du siège de Tyr.

Rhodes, qui éleva le colosse, l'une des Sept Merveilles du monde, après cet événement, conserva ainsi son indépendance totale, plus longtemps que toutes les autres cités grecques. Cette indépendance fut aussi garantie par une alliance pérenne avec Ptolémée I^{er} Sôter. Son port joua un rôle primordial dans la redistribution des céréales égyptiennes dans tout le bassin méditerranéen. Composé de trois bassins et de vastes entrepôts, il devint le grand marché du blé, où l'on négociait les surplus d'Alexandrie.

La cité sut ainsi se rendre indispensable à toutes les puissances hellénistiques, comme en témoigne un événement original. En 227 av. J.-C., un tremblement de terre détruisit la ville, le colosse et le port. Son relèvement fut alors financé par des dons qui affluèrent de toute la Grèce, de Sicile, d'Asie et d'Égypte. L'historien Polybe a ainsi conclu que « ce désastre fut plutôt pour [les Rhodiens] une cause d'accroissement » (*Histoires*, Livre V, 88).



L'alliance avec les Lagides, outre les avantages commerciaux qu'elle suscita, permit à Rhodes d'imposer sa domination sur un vaste territoire d'Asie Mineure, la Pérée rhodienne. Les habitants de ce territoire avaient dès lors le statut de citoyens rhodiens. Comprenant des cités de Carie et de Lycie, la Pérée connut sa plus grande extension après la victoire de Rome, alliée de Rhodes, sur Antiochos le Grand en 188 av. J.-C. et la paix d'Apamée qui s'en suivit. Rhodes reçut de Rome de nouveaux territoires en Carie et en Lycie. Cependant, cette domination ne dura pas longtemps. Les cités de Lycie s'allièrent en effet pour résister à Rhodes jusqu'à ce que Rome, en 168 av. J.-C., ne confisquât la Pérée rhodienne et fit de Délos un port franc, réduisant ainsi les avantages commerciaux de Rhodes à néant.

Si l'on connaît assez mal le fonctionnement politique de la cité, il semble néanmoins qu'elle possédait des institutions classiques et une constitution oligarchique plutôt modérée. Il est certain que la ville de Rhodes tint sa richesse du négoce, dont elle se fit le fer de lance. Elle

instaura une législation maritime, la *Lex Rhodia*, garantissant la liberté de commerce, contre toute tentative de monopole. Les navires venaient d'Alexandrie, de Cyrène, de Chypre, et portaient leurs marchandises vers le Pirée, vers Pergame ou Ephèse, vers la Syrie et la Phénicie. La cité tira des revenus fiscaux considérables de ses activités portuaires, marchandes ou bancaires, si bien qu'elle se hissa au rang des grandes puissances hellénistiques.

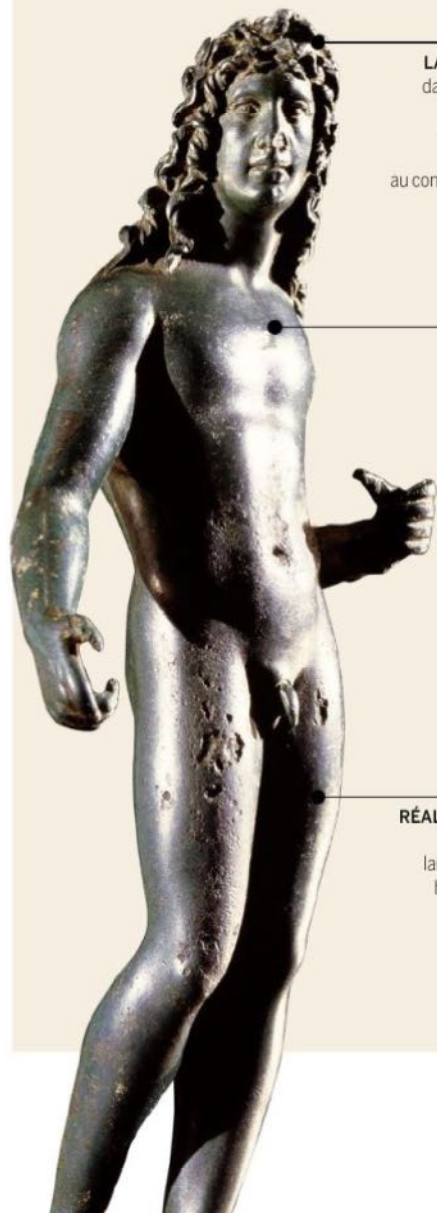
La population, estimée à 80 000 habitants, devint très cosmopolite du fait de la spécialisation commerciale de la cité. Les marchands étrangers s'associaient en confrérie religieuse, pour en même temps défendre leurs intérêts. Mais si la cité acquérait ainsi, par son cosmopolitisme, un caractère proprement hellénistique, à l'image des grandes cités d'Alexandrie, d'Antioche ou de Pergame, elle fut la dernière polis, au sens classique du terme.

La période hellénistique vit surgir de nouvelles puissances au nord-ouest de l'Asie Mineure, sur les rives de la mer Noire. L'une des plus importantes fut

Mithridate VI du Pont, grand ennemi de Rome

Fier de son ascendance perse, Mithridate VI joua un rôle majeur en organisant la résistance des Grecs et des Asiatiques à la progression romaine. Son armée fut la dernière barrière dressée sur le chemin des légions de Sylla et de Pompée.

Mithridate VI succéda à son père sur le trône du Pont à l'âge de 20 ans seulement. Le massacre des colons romains en Anatolie occidentale en 88 av. J.-C. – environ 100 000 civils furent tués – déclencha la première guerre mithridatique contre Rome. Lucius Cornelius Sylla fut vainqueur, mais ne put éliminer son adversaire. Quand Rome voulut occuper la Bithynie, Mithridate VI attaqua les légions de Lucullus avec une armée encore plus puissante. Après près d'un quart de siècle de lutte, Pompée le défit lors de la troisième guerre mithridatique, en 65 av. J.-C. Le vaincu se réfugia à Panticapée, à la cour de son fils Pharnace II du Pont, qui lui recommanda de se suicider pour échapper à la vengeance romaine. La légende raconte qu'à cause de son immunité aux poisons, Mithridate dut se tuer en s'enfonçant dans le corps la pointe de son épée appuyée contre un mur. Illustration : statue en bronze de Mithridate VI, provenant d'Anatolie, 1^{er} siècle av. J.-C.



LA CHEVELURE. Symbole de la royauté dans le monde hellénistique, les cheveux longs étaient l'apanage des héros et des dieux. Ils représentaient la force et la vitalité du monarque. À Rome, au contraire, les grands militaires et hommes d'État portaient les cheveux courts.

LE MATÉRIAU. Avec le marbre, le bronze, bien qu'il fût difficile à travailler, était le matériau de prédilection des artistes hellénistiques. En raison de son caractère indestructible, il était considéré comme un métal semi-précieux.

RÉALISME. L'idéalisation du corps humain, significative de la sculpture classique, laissa place progressivement, à l'époque hellénistique, à un réalisme des formes et des attitudes des personnages.

le royaume de Bithynie à l'extrémité occidentale de cette région. Ce royaume vassal de l'Empire perse parvint à conserver son indépendance sous le pouvoir macédonien, malgré les tentatives d'Alexandre, de Lysimaque et de Séleucos pour le soumettre.

La Bithynie et le Pont

À l'époque de la lutte des diadoques, Zipoétés I^{er} (327-280 av. J.-C.) fut un personnage remarquable. Il fut le réel artisan de l'autonomie de la Bithynie. Ses successeurs, Nicomède I^{er} (280-255 av. J.-C.) et Zélas (255-228 av. J.-C.), gardèrent le contrôle de leurs territoires par d'habiles initiatives diplomatiques et militaires. La Bithynie joua un rôle discret dans les jeux de pouvoir de l'époque. Elle appuya les incursions des Galates en Asie Mineure et s'allia souvent aux Lagides, dans l'unique but de se protéger de ses dangereux voisins séleucides, toujours désireux d'étendre leur autorité. Grâce à cette amitié avec les rois lagides, le royaume prospéra au bord du Pont-Euxin, ancien nom de la mer Noire.

Les rois bithyniens imitèrent les puissantes monarchies. Ainsi, ils fondèrent des villes côtières pour soutenir leur politique d'expansion militaire et commerciale par la mer. Nicomédie (l'actuelle Izmit, sur la mer de Marmara) en est un exemple remarquable. Fondée vers 264 av. J.-C. par le roi Nicomède I^{er}, habitée par une population d'origine grecque, la cité était une sorte de réplique des grandes capitales hellénistiques, comme l'Antioche des Séleucides ou l'Alexandrie des Lagides.

Les monarques de Bithynie tentèrent de se donner une image de protecteurs des Grecs. Suivant l'exemple des autres rois hellénistiques, ils allèrent jusqu'à financer des travaux publics et des actions philanthropiques dans les cités grecques. Cependant, malgré le poids du royaume dans la Méditerranée hellénistique, nos connaissances se limitent principalement aux côtes bithyniennes, où furent bâties des cités prospères, qui ont résisté au passage du temps.

Malgré tout, la Bithynie ne joua qu'un rôle secondaire sur la scène géopolitique. À l'époque de Prusias I^{er} (228-182 av. J.-C.), pendant la guerre romaine contre Antiochos le Grand, elle choisit le camp de la République romaine, mais fut lésée lors du partage des terres qui suivit la victoire, au profit de Pergame (traité d'Apamée en 188 av. J.-C.). Mécontent, Prusias I^{er} donna asile à Hannibal en fuite, mais fut obligé de livrer le général carthaginois, qui préféra se suicider.

La Bithynie ne profita du refroidissement des relations entre Rome et Pergame que de façon éphémère, car la région était sous la dépendance totale des choix stratégiques romains. Les conflits



entre la Bithynie et Pergame se poursuivirent, néanmoins, pendant le règne de Prusias II le Chasseur (182-149 av. J.-C.), qui tenta d'envahir le territoire de ses voisins, mais essuya une défaite. Puis Nicomède II Épiphrane (149-127 av. J.-C.) s'engagea avec Rome dans la guerre contre Aristonikos, qui revendiquait le royaume de Pergame.

Pendant le règne de Nicomède IV Philopator (94-74 av. J.-C.), la Bithynie fut envahie par Mithridate VI du Pont (120-63 av. J.-C.), qui devint un ennemi menaçant de Rome. La succession des guerres mithridatiques entre la République romaine et le royaume du Pont entraînèrent la présence continue de troupes romaines dans le royaume de Bithynie. Et Nicomède IV, rétabli sur son trône, désigna avant de mourir, en 74 av. J.-C., Rome comme héritière de son royaume, prétexte à la troisième guerre mithridatique. La page de la Bithynie indépendante était tournée.

L'histoire du royaume du Pont ressemble singulièrement à celle de la Bithynie voisine. Situé sur la côte méridionale de la mer Noire, le royaume du Pont fut créé à l'occasion du partage

des pouvoirs, après la bataille d'Ipsos remportée par Séleucos I^{er} Nicator contre les forces d'Antigonos le Borgne en 301 av. J.-C. Un parent du roi déchu Darius III de Perse, qui après la mort d'Alexandre avait servi les Antigonides, réussit alors à constituer son propre royaume et à se proclamer monarque sous le nom de Mithridate I^{er} du Pont (302-266 av. J.-C., surnommé Ctistès, « le Fondateur »), malgré l'opposition de Séleucos I^{er}. Afin de se protéger d'une éventuelle agression de ce dernier, il noua une alliance défensive avec la cité d'Héraclée en Bithynie.

Les rois du Pont maintinrent probablement des relations cordiales avec le puissant Empire séleucide voisin, jusqu'à l'accès au trône du cinquième roi du Pont, Pharnace I^{er} (183-170 av. J.-C.). Ce monarque imprima une nouvelle direction à la politique extérieure du royaume, entreprenant une série d'incursions vers le sud et le nord.

Cette stratégie expansionniste lui valut assurément l'hostilité de ses voisins, mais lui permit de contrôler plusieurs cités grecques de la côte, importantes économiquement et

HATRA, CAPITALE DE LA PARTHIE. Temple hellénistique de Hatra, qui fut la capitale du royaume parthe entre 247 et 226 av. J.-C. Les ruines des temples de Hatra présentent des éléments stylistiques caractéristiques de l'architecture parthe.

La Parthie et la Chine : les débuts de la route de la Soie

L'établissement d'une route commerciale au sud-ouest de la Chine n'est mentionnée qu'à partir du II^e siècle av. J.-C., sous la dynastie des Han. Son ouverture reposa sur une politique d'alliances, qui mena les émissaires de l'empereur Wu aux portes des royaumes hellénistiques d'Orient.

L'attention du souverain Wu, de la dynastie des Han occidentaux, fut probablement éveillée par les chevaux. Il comprit que la puissance militaire des barbares de l'Ouest reposait sur leurs montures vigoureuses, alors que les siennes étaient lentes et inadaptées à la guerre. Wu envoya des explorateurs à la découverte des plaines fertiles et des grands chevaux d'Asie centrale. Ils franchirent les montagnes et les déserts vers la Bactriane, la Sogdiane, la Perse et la Chaldée. L'émissaire impérial Zhang Qian arriva probablement en Bactriane et jusqu'à la frontière parthe. Il se serait entretenu avec des émissaires du roi Mithridate II de Parthie vers la fin du II^e siècle av. J.-C. Dans le monde antique, la soie était un luxe mystérieux, sauf pour les Chinois, qui la produisaient depuis des temps reculés. La nouvelle route relia d'abord Antioche. Au Moyen Âge, elle se poursuivait par mer jusqu'à Byzance, où attendait la flotte vénitienne. Des routes terrestres furent créées à travers la Syrie, l'Asie Mineure et le Caucase, des établissements commerciaux se développèrent dans les cités de la plaine ouzbek : Khiva, Samarkand et Boukhara. Outre des chevaux, la Chine importait de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, des teintures, du cristal, des parfums et des tissus, tandis qu'elle exportait de la soie, des peaux, des épices, du bronze, du jade, des céramiques, de l'encre, de la laque et des objets en fer forgé. Illustration : peinture murale des grottes de Mogao, près de Dunhuang, qui représente l'ambassadeur Zhang Qian durant son voyage vers l'ouest.



stratégiquement. Le royaume du Pont acquérait de la sorte les caractéristiques propres aux territoires hellénistiques : d'un côté, il intégrait des cités grecques étroitement liées à la cour, dont le roi devenait le protecteur et l'évergète (c'est-à-dire le bienfaiteur) ; de l'autre, il mettait sous l'autorité royale des populations non grecques qui conservaient leurs us et coutumes.

Les terres fertiles et les précieuses ressources naturelles du royaume favorisèrent sa croissance et sa stabilité malgré les menaces extérieures, jusqu'à ce que Mithridate VI Eupator Dionysos, dit Mithridate le Grand, décidât d'agrandir le royaume à l'encontre des intérêts romains. Cette initiative provoqua un long conflit, les guerres mithridatiques (88-63 av. J.-C.), qui se soldèrent par la disparition définitive du royaume du Pont.

Le royaume de Parthie

De même que la Bithynie, la Parthie, au sud-est de la mer Caspienne, fut une province de l'Empire perse jusqu'à la conquête d'Alexandre. Après la mort du conquérant, elle fut divisée et répartie

selon les accords conclus entre les diadoques, à l'issue de leurs affrontements. La Parthie fut définitivement annexée par l'Empire séleucide, sous l'action du fondateur de la dynastie, Séleucos I^{er} Nikator, qui mena une incursion aux frontières orientales au milieu des années 310 av. J.-C.

La Parthie fut dès lors placée sous les ordres d'un stratège, ou commandant en chef, directement désigné par le monarque séleucide. Il conservait le titre et les fonctions des satrapes de l'ancienne administration perse. En outre, comme la Parthie était très éloignée des côtes méditerranéennes de la Syrie, où se trouvait la ville d'Antioche, capitale et poumon du pouvoir séleucide, le satrape pouvait bénéficier en pratique d'un degré élevé d'indépendance.

Les conflits qui se suivirent au sein du royaume séleucide changèrent le destin de la province. La succession très disputée d'Antiochos II Théos, mort en 246 av. J.-C., fut l'événement déclencheur. Ptolémée III Évergète en profita pour attaquer le royaume séleucide et s'emparer d'Antioche. De façon inattendue, le



satrape de Parthie Andragoras exploita les incertitudes qui pesaient sur la dynastie séleucide et proclama l'indépendance de la province.

Son pouvoir fut bref. En 238 av. J.-C., des peuples nomades, les Parnes, venus des rives sud-est de la mer Caspienne et commandés par deux frères, Arsace et Tiridate, envahirent la moitié nord de la Parthie. Leur chef devint le premier roi de la dynastie des Arsacides, sous le nom d'Arsace I^{er}. Les Parnes poursuivirent leur expansion vers le sud et s'emparèrent de la totalité de l'ancien territoire perse en 238 av. J.-C.

Durant les années 230-227 av. J.-C., Séleucos II Kallinikos, successeur d'Antiochos II Théos, essaya de reprendre le territoire. Cependant, confronté à des conflits sur d'autres fronts et à la présence menaçante de l'usurpateur Antiochos Hiérax, qui avait profité de son éloignement pour exiger le gouvernement de l'Asie Mineure en Mésopotamie, il ne parvint pas à ses fins. Les Parthes, après avoir reculé sous la pression des forces du roi séleucide, réoccupèrent alors leurs terres et réaffirmèrent l'indépendance de leur royaume.

En 187 av. J.-C., Antiochos le Grand monta sur le trône séleucide. Une nouvelle page de l'histoire de la dynastie des Arsacides commença. Gouvernés par Arsace II depuis 211 av. J.-C., les Parthes ne purent stopper la progression d'Antiochos le Grand, dont ils finirent par reconnaître la souveraineté. La Parthie devint un royaume vassal de la monarchie séleucide.

Malgré la perte de leur indépendance, les Parthes avaient réussi, en somme, à faire reconnaître leur royaume par les Séleucides, même si c'était une conséquence de leur vassalité. Par ailleurs, la défaite d'Antiochos le Grand contre la République romaine en 188 av. J.-C. incita les Parthes à reprendre leur indépendance. Les successeurs d'Arsace II, Phriapatios (191-176 av. J.-C.), et Phraatès I^{er} (176-171 av. J.-C.), purent régner sans être inquiétés par les rois séleucides de plus en plus affaiblis.

Ce contexte favorable aux Arsacides leur permit d'étendre leur royaume à l'est, ouvrant par là un conflit avec leurs voisins de Bactriane. Cette expansion commença peut-être sous Phraatès I^{er}, mais ce fut son frère et héritier, Mithridate I^{er} (171-138 av. J.-C.), qui entreprit les actions militaires les plus remarquables.

Mithridate I^{er} de Parthie devint le grand conquérant parthe, un héros souvent comparé au Perse Cyrus II le Grand ou à Alexandre le Grand. Intrépide et autoritaire, il réussit à envahir la Médie, la Mésopotamie et la Perse, étendant le royaume parthe jusqu'aux rives de l'Indus. Il prit le contrôle des voies commerciales asiatiques importantes, comme la route de la soie, que les Chinois essayaient alors d'établir.

Quant aux Séleucides, leurs dernières tentatives de reprendre la Parthie, lors de la campagne orientale de Démétrios II Nikator en 140 av. J.-C. et de celle, pourtant plus incisive, d'Antiochos VII Évergète, échouèrent. Profitant de la décadence des Séleucides, l'Empire parthe devenait la nouvelle grande puissance d'Asie, héritière de l'ancien Empire perse. Il fut un voisin gênant pour Rome, et les deux puissances s'affrontèrent dans de rudes batailles tout au long de l'époque impériale.

Le royaume gréco-bactrien

Les conquêtes menées par Alexandre le Grand allèrent de pair avec la diffusion de l'hellénisme, jusqu'aux régions les plus reculées de l'ancien Empire perse. L'armée macédonienne parvint aux portes de l'Inde, où l'empereur établit sa dernière frontière. Bien que l'autorité d'Alexandre reposait sur des alliances avec les rois autochtones, devenus des vassaux, il se produisit un processus étonnant de syncrétisme culturel



L'ART GRÉCO-BACTRIEN. Plaque en or représentant une figure dite « Aphrodite de Bactriane ». D'inspiration hellénistique, elle se distingue par ses ajouts stylistiques indiens. Musée national d'Afghanistan, Kaboul.



entre les Grecs et les populations locales dans les régions occidentales du sous-continent indien. Cette évolution donna naturellement naissance à une culture nouvelle, qui incorporait à un socle hellénique nombre de traditions locales.

Pendant la plupart de la période hellénistique, les territoires de l'extrémité orientale de l'empire d'Alexandre, comme la Bactriane, la Sogdiane ou les régions des rives de l'Indus, furent soumis au pouvoir séleucide. Le destin des satrapies orientales fut donc inévitablement et longtemps lié aux évolutions politiques et aux événements qui avaient lieu en Méditerranée, scène des affrontements incessants entre les diadoques hellénistiques, puis leurs successeurs, les épigones.

La situation changea radicalement lors de la crise provoquée par la troisième guerre de Syrie (entre 245 et 241 av. J.-C.). L'occupation militaire des capitales séleucides par les forces de Ptolémée III créa en effet une grande incertitude politique. Les sujets séleucides des régions orientales purent penser que leurs souverains avaient définitivement perdu le pouvoir.

Les relations entre le centre et la périphérie de l'Empire séleucide s'en trouvèrent fragilisées. La proclamation du royaume de Parthie, suite à la rébellion d'Andragoras et à l'invasion des Parthes, avait été la première manifestation de ce changement. L'affranchissement des Parthes eut des répercussions sur les vastes régions orientales de l'empire. Elle isola ces territoires, désormais coupés des centres de pouvoir méditerranéens, et, par conséquent, les détacha de l'autorité des monarques macédoniens que les populations orientales considéraient, depuis Alexandre, comme leurs seigneurs.

La rupture avec les rois séleucides ne tarda pas à se produire. Vers 255 av. J.-C., l'ancien satrape et gouverneur militaire de la Bactriane, de la Sogdiane et de la Margiane, Diodote, proclama l'indépendance partielle du royaume gréco-bactrien. Il en fut le premier souverain sous le nom de Diodote I^{er}. Mais le nouveau roi séleucide Séleucos II Kallinikos entreprit une campagne pour reprendre le contrôle des régions rebelles. Dans le but de combattre la



Parthie des Arsacides, il s'allia avec le royaume gréco-bactrien. Ce pacte signifiait la reconnaissance tacite de cette nouvelle identité culturelle et politique, fondée par Diodote I^{er} en Bactriane.

Au contraire des Parthes, dont la culture était profondément imprégnée de l'héritage perse, celle des Gréco-Bactriens était marquée par l'influence grecque. Les populations autochtones et les nombreuses cités peuplées de l'immense royaume gréco-bactrien, qui s'étendait sur un territoire fertile et opulent, avaient développé un étonnant attachement à la culture apportée par les conquérants macédoniens. Cette inclination favorisa non seulement le rapprochement et l'entente avec les Séleucides, mais engendra aussi une culture syncrétique, vigoureuse et raffinée.

Diodote II (252-223 av. J.-C.) renforça l'indépendance du royaume gréco-bactrien en nouant une alliance militaire avec les Parthes, dans le but de repousser les soudaines velléités de reconquête des Séleucides. Le fils de Diodote I^{er} fut assassiné par Euthydème I^{er}, satrape de Sogdiane, qui usurpa le pouvoir royal et fonda sa propre

dynastie, dite dynastie euthydémide. Le nouveau souverain entreprit une série d'actions et de manœuvres militaires au nord et au sud. Il intégra la Sogdiane et étendit son royaume. Il lutta contre les Parthes pour asseoir son contrôle sur certaines régions d'Asie centrale. Vers 200 av. J.-C., son fils Démétrios I^{er} lui succéda sur le trône et se heurta aux ambitions d'Antiochos le Grand.

Le roi séleucide mena alors campagne à l'est pour rétablir la grandeur de sa dynastie et son autorité dans la région. Démétrios I^{er} résista aux rudes attaques et Antiochos le Grand dut reconnaître officiellement le royaume gréco-bactrien. Sous le règne des souverains qui succédèrent à Démétrios I^{er}, le royaume put jouir d'une liberté totale en raison de son éloignement de la cour séleucide – même si les Séleucides le considéraient toujours comme un allié et un vassal.

À la mort de Démétrios II (vers 150 av. J.-C.), le royaume gréco-bactrien fut divisé en plusieurs entités souveraines plus petites, qui maintinrent longtemps vivante sa culture spécifique, étonnante fusion des traditions grecque et indienne. ■

VASSAUX BACTRIENS.

La soumission des habitants de Bactriane aux centres de pouvoir occidentaux remonte aux temps de l'Empire perse. Des vassaux bactriens apportent leur tribut au Grand Roi achéménide. Détail d'un bas-relief des escaliers de l'Apadana de Persépolis.



Les rois de Pergame

Au II^e siècle av. J.-C., Pergame fut l'une des cités les plus florissantes de la Méditerranée. Sa mythique bibliothèque et son célèbre autel de Zeus en firent l'un des grands foyers de la culture hellénistique.

Dans une ancienne langue indo-européenne, Pergame signifiait « lieu élevé ». Bâtie sur un large promontoire qui surplombait la plaine fertile de la vallée de la rivière Caïque, la cité de Pergame n'a semble-t-il pas usurpé son nom. Au VIII^e siècle av. J.-C., le site était déjà habité, et une acropole aux fortifications naturelles se dressait sur cette éminence à environ 25 km de la côte éolienne.

Suite aux luttes qui opposèrent les diadoques Lysimaque et Séleucos en Asie Mineure, la forteresse de Pergame devint

la capitale du royaume indépendant des Attalides, qui prospéra pendant un siècle et demi (283-133 av. J.-C.). Grâce au gouvernement sagace de ses monarques, à ses richesses et à ses alliances, la ville fut, à l'apogée de sa splendeur, le cœur battant de l'État le plus puissant d'Asie Mineure. Son rayonnement culturel rivalisa avec ceux d'Athènes et d'Alexandrie.

Philétairos, fils du Macédonien Attale et d'une femme de Paphlagonie (région située sur la côte méridionale de la mer Noire), fut nommé gouverneur de la cité



Le premier roi

Attale I^{er} Sôter fut le premier gouverneur de Pergame à prendre le titre de roi. Ses combats contre les Séleucides et les Galates, ainsi que son alliance avec les Romains contre la Macédoine ont marqué son règne. Illustration : tétradrachme en argent à l'effigie d'Attale I^{er}.



Pergame, une forteresse inexpugnable

Les fouilles de l'acropole de Pergame furent effectuées entre 1878 et 1886, à l'initiative de l'ingénieur, architecte et archéologue allemand Carl Humann. Il avait visité les ruines une dizaine d'années auparavant et avait convaincu Alexander Conze, directeur du département de sculpture antique du musée de Berlin (devenu le musée de Pergame de Berlin) de s'associer à son projet de fouilles. Ces recherches permirent de découvrir, au sommet de la colline, les palais royaux et l'arsenal, ainsi que quatre terrasses sur lesquelles étaient bâtis les temples de Dionysos et d'Athéna, l'impressionnant autel de Zeus, et de nombreux bâtiments civils, comme le théâtre de Dionysos et l'agora. Illustrations : à gauche, l'autel de Zeus au musée de Pergame, à Berlin ; ci-dessus : reconstitution de l'acropole de Pergame.

par le roi Lysimaque. Il fut chargé de garder l'immense trésor, déposé en lieu sûr dans cette citadelle inexpugnable.

Or, en 281 av. J.-C., Philétaïros proclama sa souveraineté sur la ville. Le territoire sur lequel il régnait n'était constitué que d'une étroite bande de terre dans la vallée du Caïque, mais, disposant d'immenses richesses, il put recruter une armée pour repousser les attaques des envahisseurs galates en 278-276 av. J.-C. À sa mort, il légua le pouvoir à son neveu, Eumène I^{er} (263-241 av. J.-C.), qui agrandit son territoire en combattant avec succès les Galates et les Séleucides.

Attale I^{er}, le « roi sauveur »

Attale I^{er}, cousin germain et fils adoptif d'Eumène I^{er} à qui il succéda, poursuivit la lutte contre la puissance séleucide, noua une alliance avec les Romains et remporta une victoire décisive contre les Galates. Ce succès eut des répercussions

majeures. Non seulement il mit un terme à la hardiesse des envahisseurs barbares et renforça le prestige de Pergame, mais il permit aussi à Attale I^{er} d'étendre encore son royaume jusqu'aux rives du fleuve Taurus. Pendant son long règne (241-197 av. J.-C.), Attale I^{er}, qui s'était proclamé monarque sous l'épithète de « Roi Sauveur » (*Basileus Sôter*), accrut la splendeur et la puissance de Pergame. Cependant, c'est sous le règne de son fils Eumène II que la cité atteignit son apogée.

Pour contrer l'expansion séleucide vers la mer Égée, Eumène II s'allia avec les Romains, dont les troupes étaient commandées par Scipion l'Africain, un des plus grands stratèges de l'époque. Il put ainsi défaire le roi séleucide Antiochos le Grand à la bataille de Magnésie (189 av. J.-C.). À l'issue du combat, le roi de Pergame étendit son autorité sur toutes les anciennes possessions des Séleucides en Asie Mineure. Le royaume

s'étendait désormais des côtes de la mer Égée à l'ouest jusqu'aux frontières de la Bithynie et de la Galatie au nord, à celles de la Cappadoce à l'est et aux rives du Taurus au sud. Il comprenait, en outre, les îles d'Égine et d'Andros.

Pour célébrer la puissance de son royaume et ses triomphes militaires, Eumène II fit construire des édifices grandioses : le Grand Autel de Zeus, une immense bibliothèque, les temples d'Athéna, de Dionysos et de Déméter, des palais, des propylées et un magnifique théâtre à flanc de colline. Ces majestueux monuments contribuèrent à la renommée de la cité. Avec son école de sculpture, sa bibliothèque qui attirait savants et penseurs, son tissu d'artisans, Pergame devint la métropole la plus brillante d'Asie Mineure.

Dans le courant du II^e siècle av. J.-C., Attale III, mécène somptueux, fit preuve de sa munificence en ordonnant la



LA LUTTE D'ATHÉNA. Athéna, fille de Zeus, traîne le géant Alcyonée par les cheveux pour le séparer de sa mère, la déesse Gaïa. Bas-relief de l'autel de Zeus.

construction dans l'agora d'Athènes d'un portique, auquel il donna son nom. Mais plus épris des arts et des lettres que des armes, le successeur d'Eumène II ne put protéger l'indépendance de son royaume du pouvoir grandissant et des ambitions de son allié romain. À sa mort, il légua, de façon étonnante, l'ensemble de son territoire à la République romaine.

Aristonikos, fils naturel d'Eumène II, s'insurgea contre cet étrange legs et s'opposa au testament. Il avait, semble-t-il, des idées politiques singulières, voire assez révolutionnaires pour l'époque. Il se proclama roi sous le nom d'Eumène III et arma les esclaves qui se joignirent à lui, leur faisant la promesse utopique de construire une « cité du soleil ». Comme

il fallait s'y attendre, les puissantes légions romaines stationnées dans la région étouffèrent la rébellion, avec le soutien des cités voisines qui préféraient la tutelle de Rome à celle de Pergame.

C'est ainsi que Pergame devint la première province de Rome en Orient. La fin du royaume indépendant marquait le début d'une nouvelle ère politique en Asie Mineure, caractérisée par l'hégémonie romaine.

La Pergame romaine

Sous la domination romaine, la prospérité de la cité de Pergame se perpétua. La population augmenta, des quartiers s'élevèrent au pied de l'acropole, le commerce se développa, de nouveaux monuments furent construits (comme le grand gymnase, l'Asclépéion et le temple de Sérapis). À l'époque impériale, la ville, avec sa grande acropole, comptait environ 300 000 habitants.

Du rayonnement intellectuel de la ville, Galien, dont l'œuvre abondante marqua durablement l'histoire de la médecine occidentale, en est le plus célèbre représentant. De la grande bibliothèque aux 200 000 volumes, qui rivalisait avec celles d'Athènes et d'Alexandrie, il ne reste plus trace. Si ce n'est le mot « parchemin » (du latin *pergamina*, signifiant « [peau apprêtée] à Pergame »), qui nous rappelle que c'est dans cette cité que fut inventée ou que se diffusa cette technique d'écriture. Au ^{1er} siècle av. J.-C., Marc Antoine emporta à Alexandrie les manuscrits pour les offrir à Cléopâtre, en compensation des collections disparues lors des affrontements avec les troupes romaines.

L'œuvre la plus représentative et la plus grandiose de l'école sculpturale de Pergame est sans conteste le monumental autel de Zeus. Détruit à l'époque byzantine, il fut admirablement reconstitué au début du ^{xx}e siècle au musée de Pergame à Berlin, où l'archéologue allemand Carl Humann, directeur des fouilles de Pergame, avait envoyé les imposantes ruines. L'autel atteste de l'originalité et de la splendeur de l'art de la cité.

La grande frise qui décorait l'autel représente une gigantomachie, c'est-à-dire une lutte mythique entre les dieux de l'Olympe, protecteurs de l'ordre, et les titans et les géants, fils de Gaïa, associés pour leur part au désordre et au chaos. Cette gigantomachie symbolisait le combat des Attalides de Pergame défendant la liberté et la culture hellénistique face aux barbares qui, à l'instar des géants mythologiques, menaçaient de détruire la civilisation. À l'intérieur du monument, une autre légende est mise en scène : celle de Télèphe, héros qui aurait fondé Pergame.

Durant l'époque classique, les artistes grecs avaient sculpté des bas-reliefs monumentaux représentant la lutte héroïque des Athéniens, défenseurs de la liberté, contre la barbarie des centaures et les amazones. À Pergame, la représentation possédait un caractère plus cosmique et plus grandiose, elle était teintée de la grandiloquence typique de son époque. Ces scènes impressionnantes constituent le plus bel exemple de l'art hellénistique, de sa puissance évocatrice et de son extraordinaire pathétisme.

L'autel de Zeus, chef-d'œuvre hellénistique

Fleuron de l'école sculpturale de Pergame, l'autel de Zeus est orné de bas-reliefs. Ils illustrent un affrontement célèbre de la mythologie grecque, la gigantomachie, lutte entre les dieux, incarnant la civilisation, et les géants représentant la barbarie. Cette œuvre allégorique rappelait les services rendus par la ville au monde hellénique.

COLONNADE.

L'ensemble de l'édifice est ceint par une colonnade ionique, sur deux côtés et au fond de l'autel, en haut du grand escalier.

LA GRANDE CORNICHE.

La plate-forme, qui surplombe la frise, est surmontée d'une corniche saillante, ornée d'un denticule, qui isolait les sculptures et faisait ainsi ressortir leur force dramatique.

LA GIGANTOMACHIE.

Les deux frises frontales de l'autel représentent la gigantomachie, thème principal des sculptures de l'édifice et épisode mythique essentiel de la culture grecque.





ANNEXES

<i>L'empire d'Alexandre et les royaumes hellénistiques</i>	142
<i>Chronologie comparée : L'empire d'Alexandre le Grand, l'Italie et l'ouest de la Méditerranée, les autres civilisations</i> ..	144

L'EMPIRE D'ALEXANDRE ET LES ROYAUMES HELLÉNISTIQUES

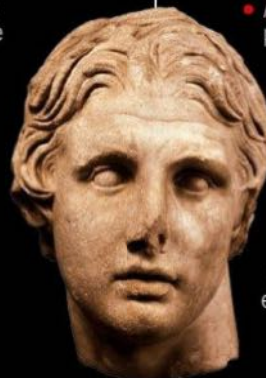




CHRONOLOGIE COMPARÉE

L'EMPIRE D'ALEXANDRE LE GRAND : De Philippe II à la fin des royaumes hellénistiques

382-336 av. J.-C.	336-265 av. J.-C.	265-180 av. J.-C.
<p>L'expansion de la Macédoine</p> <ul style="list-style-type: none"> Philippe II repousse et consolide les frontières de son royaume, en combinant habilement la menace militaire et les alliances diplomatiques Bataille de Chéronée Philippe II est nommé <i>hégémon</i> de la Ligue de Corinthe Alexandre succède à son père sur le trône de Macédoine <p>Faits culturels :</p> <ul style="list-style-type: none"> Aristote fonde le Lycée à Athènes Praxitèle réalise quelques-uns des chefs-d'œuvre de la sculpture grecque classique 	<p>Formation et démantèlement de l'empire d'Alexandre le Grand</p> <ul style="list-style-type: none"> La grande armée macédonienne traverse l'Hellespont et bat les Perses à la bataille du Granique Alexandre conquiert l'Égypte et vainc Darius III aux batailles d'Issos et de Gaugamèles L'Empire d'Alexandre s'étend jusqu'en Inde Mort d'Alexandre et début des guerres entre les diadoques pour le partage de l'empire 	<p>Les royaumes hellénistiques</p> <ul style="list-style-type: none"> Première et deuxième guerres macédoniennes Antiochos le Grand est défait par Scipion à Magnésie du Sipyle Eumène II fonde le royaume de Pergame. Règne d'Attale I^{er} Sôter Arsace I^{er} consolide le royaume parthe <p>Faits culturels :</p> <ul style="list-style-type: none"> Archimède découvre les théories du centre de gravité et du levier

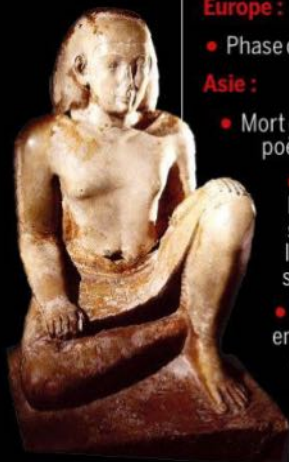



L'ITALIE ET L'OUEST DE LA MÉDITERRANÉE

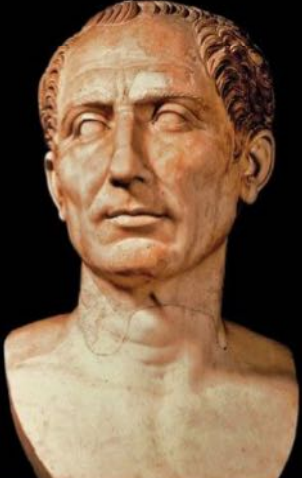
382-336 av. J.-C.	336-265 av. J.-C.	265-180 av. J.-C.
<p>Italie :</p> <ul style="list-style-type: none"> Guerres latines : Rome défait la Ligue latine et incorpore ses villes à la République <p>Carthage :</p> <ul style="list-style-type: none"> Carthage domine l'ensemble de la Méditerranée occidentale Plusieurs guerres sont menées contre les tyrans de Syracuse pour le contrôle de la Sicile <p>Péninsule Ibérique :</p> <ul style="list-style-type: none"> L'historien Euphore de Kymé décrit les riches mines d'étain de Tartessos 	<p>Italie :</p> <ul style="list-style-type: none"> Guerres samnites entre la République romaine et les tribus italiennes Alliances des Étrusques avec les Hellènes et d'autres peuples italiens pour lutter contre le pouvoir croissant de Rome L'Étrurie est vaincue par Rome et ses villes sont incorporées à la République <p>Péninsule Ibérique :</p> <ul style="list-style-type: none"> Hamilcar Barca débarque dans l'ancienne colonie phénicienne de Gadir (Cadix) <p>Faits culturels :</p> <ul style="list-style-type: none"> Construction de l'Aqua Appia, le premier aqueduc romain 	<p>Rome et Carthage :</p> <ul style="list-style-type: none"> Première et deuxième guerres puniques Hannibal franchit les Alpes avec son armée, et menace l'Italie et Rome. Il bat les Romains aux batailles de Tessin, Trébie, Trasimène et Cannes Hannibal est vaincu par Scipion l'Africain à la bataille de Zama. Fin de la deuxième guerre punique <p>Péninsule Ibérique :</p> <ul style="list-style-type: none"> Marcus Porcius Cato entre en Hispanie avec son armée pour mater les révoltes Rébellion des Turdétans, défait à Iliturgi

LES AUTRES CIVILISATIONS

390-332 av. J.-C.	330-265 av. J.-C.	265-180 av. J.-C.
<p>Europe :</p> <ul style="list-style-type: none"> Invasions celtes, qui parviennent jusqu'à Rome <p>Égypte :</p> <ul style="list-style-type: none"> Basse époque, XXIX^e et XXX^e dynasties Renforcement des liens avec la Grèce pour affronter la Perse, leur ennemi commun Deuxième période de domination perse <p>Asie :</p> <ul style="list-style-type: none"> Bataille de Quiling entre les États Qi et Wei 	<p>Europe :</p> <ul style="list-style-type: none"> Phase culturelle de La Tène B <p>Asie :</p> <ul style="list-style-type: none"> Mort de Qu Yuan, le premier grand poète chinois Chandragupta Maurya fonde l'Empire maurya en Inde. Il signe un traité avec Séleucos I^{er}, le fondateur de la dynastie séleucide Règne d'Ashoka, troisième empereur maurya, considéré comme le fondateur de l'Inde 	<p>Europe :</p> <ul style="list-style-type: none"> Phase culturelle de La Tène C L'usage des socs de charrue en fer se généralise <p>Égypte :</p> <ul style="list-style-type: none"> Construction du phare d'Alexandrie <p>Asie :</p> <ul style="list-style-type: none"> Disparition de l'Empire maurya en Inde, il est remplacé par la dynastie Shunga L'État de Qin conquiert celui de Qi et unifie la Chine sous une nouvelle dynastie Début de la construction de la Grande Muraille en Chine



180-120 av. J.-C.		120-63 av. J.-C.
<p>La fin de la Macédoine</p> <ul style="list-style-type: none"> • Troisième guerre macédonienne ; fin de la Macédoine hellénistique et de la dynastie des Antigonides • À la bataille de Pydna, les légions romaines démontrent leur supériorité sur les phalanges macédoniennes • Judas Maccabée restaure le temple de Jérusalem <p>Faits culturels :</p> <p>Eumène II construit l'autel de Zeus à Pergame</p>		<p>La suprématie de Rome</p> <ul style="list-style-type: none"> • Règne de Mithridate VI du Pont et affrontement avec Rome dans les guerres mithridatiques • Derniers Lagides. La dynastie ptolémaïque disparaît avec Cléopâtre VII • Déclin et démembrement de l'Empire séleucide <p>Faits culturels :</p> <ul style="list-style-type: none"> • La technique du verre soufflé est inventée sur le littoral syro-palestinien et se diffuse dans toute la Méditerranée

180-120 av. J.-C.	120-40 av. J.-C.	
<p>Rome et Carthage :</p> <ul style="list-style-type: none"> • Troisième guerre punique : Carthage est pillée et rasée • Première guerre servile en Sicile • Grande révolte des esclaves à Rome <p>Péninsule Ibérique :</p> <ul style="list-style-type: none"> • Siègne de Numance ; guerre lusitanienne et résistance de Viriathe <p>Faits culturels :</p> <ul style="list-style-type: none"> • Construction de l'Aqua Marcia, le plus long des aqueducs qui alimentaient Rome 	<p>Rome :</p> <ul style="list-style-type: none"> • Formation du premier triumvirat. Jules César traverse le Rubicon et devient dictateur de la République • Deuxième guerre civile de la République, entre Jules César et Pompée • Jules César est nommé <i>Pontifex Maximus</i> • Octave est nommé premier empereur romain sous le nom d'Auguste <p>Faits culturels :</p> <ul style="list-style-type: none"> • Cicéron écrit les <i>Catilinaires</i> 	

180-120 av. J.-C.		120-60 av. J.-C.
<p>Europe :</p> <ul style="list-style-type: none"> • Les Teutons et les Cimbres parviennent jusqu'aux rives du Danube et à la Gaule • L'expansion des Parthes permet la diffusion du culte de Mithra • Polybe écrit son <i>Histoire générale</i> <p>Asie :</p> <ul style="list-style-type: none"> • Les Yuezhi du Turkestan occidental s'établissent en Bactriane et mettent un terme à l'hégémonie séleucide au Pendjab • L'empereur Wu de la dynastie Han ouvre la route de la soie 		<p>Europe :</p> <ul style="list-style-type: none"> • Phase culturelle de La Tène D. Multiplication des <i>oppida</i> <p>Asie :</p> <ul style="list-style-type: none"> • L'ancien royaume de Gandhara est envahi par les nomades des steppes • En Chine, la confédération des Xiongnu se soumet à la dynastie Han <p>Amérique :</p> <ul style="list-style-type: none"> • Apogée de la culture d'Adena en Amérique du Nord • Développement de la première étape de la culture Paracas-Necropolis (Pisco, Pérou), qui s'étend aux régions de Nazca et Ica

Le Monde
HISTOIRE
 & CIVILISATIONS

REVUE MENSUELLE
 80, boulevard Auguste-Blanqui, 75013 Paris

Directeur de la publication : MICHEL SFEIR

RÉDACTION :

Direction de la rédaction : JEAN-PIERRE DENIS

Rédaction en chef : JEAN-MARC BASTIÈRE

Secrétariat de rédaction : ÉMILIE FORMOSO

Direction artistique : NATALIE BESSARD

ADMINISTRATION-PROMOTION-ABONNEMENTS :

Direction administrative et financière : ELZBIETA CAPIAUX

Assistante de direction : ODILE TESSIER

Contrôle de gestion : BLANDINE CANVA, RYM EL OUFIR

Fabrication : NATHALIE COMMUNEAU (directrice de la fabrication), SYLVINA LE FLOCH (chef de fabrication)

Numérisation : SÉBASTIEN LAURENT, HUBERT JOURDIN, SADASEEVEN RUNGIAH

Commercial : FLORENCE MARIN (directrice marketing), LAËTTIA SO, VÉRONIQUE VIDAL, CLARA BILLAND, GABRIELLE BUGEIA

Publicité : ORNELLA BLANC-MONALDI (01 48 88 46 48), DAVID OGER (01 48 88 46 03).

Service relation abonnés : 8, rue Jean-Antoine-de-Baïf, 75212 Paris Cedex 13

De France : 01 48 88 51 04. Fax : 01 48 88 45 33.

De l'étranger : (33) 1 48 88 51 04. Fax : (33) 1 48 88 45 33.

E-mail : serviceclients.mp@vmmagazines.com

• **Belgique :** Edigroup Belgique. Bastion Tower, place du Champ-de-Mars 5, 1050 Bruxelles. Tél. : 070 233 304. Fax : 070 233 414. E-mail : abohelgique@edigroup.org

• **Suisse :** diffusion Edigroup SA, Case postale 393, 1225 Chêne-Bourg. Tél. : 022 860 84 01. Fax : 022 348 44 82. E-mail : abonnes@edigroup.ch

Diffusion kiosque : SABINE GUDE (responsable ventes France et international), ÉMILY NAUTIN-DULIEU (chef de produit) Modifications de services ventes au numéro, réassorts : 0 805 050 147

Promotion et communication : BRIGITTE BILLIARD, ANNE LAURE SIMONIAN (relations presse, 01 48 88 46 02), CHRISTIANE MONTILLET

Imprimerie : MAURY IMPRIMEURS

Dépôt légal : à parution. ISSN : 2417-8764

Commission paritaire : 0920K91790

SITE INTERNET : www.histoire-et-civilisations.com

COURRIER DES LECTEURS : ÉMILIE FORMOSO

Histoire & Civilisations : 80, bd Auguste-Blanqui, 75013 Paris

E-mail : courrier-histoire@mp.com.fr

Histoire & Civilisations est publié sous licence de RBA REVISTAS, S.L. Il contient des matériaux dont les droits d'exploitation appartiennent à RBA Revistas, S.L. Toute reproduction, totale ou partielle, sans l'autorisation de la Direction est interdite.

Alexandre le Grand

© RBA COLECCIONABLES, S. A.

Textes : Carlos García Gual, Borja Antela (texte principal) ; Daniel Alcoba, Jaume Prat (textes complémentaires)

Réalisation éditoriale de l'adaptation française : Nord Compo



Certifié PEFC

Ce produit est issu de forêts gérées durablement et de sources contrôlées. pefc-france.org

Origine du papier : Finlande
 Taux de fibres recyclées : 0%
 Ce magazine est imprimé chez MAURY.
 Eutrophisation : P10t - 0,011 kg/tonne de papier



NATIONAL GEOGRAPHIC SOCIETY

Inspirer le désir de protéger la planète

NATIONAL GEOGRAPHIC SOCIETY est enregistrée à Washington D.C., comme organisation scientifique et éducative à but non lucratif dont la vocation est « d'augmenter et de diffuser les connaissances géographiques ». Depuis 1888, la Society a soutenu plus de 9 000 expéditions et projets de recherche.

GARY E. KNELL *President and CEO*

BOARD OF TRUSTEES

JEAN N. CASE *Chairman*, TRACY R. WOLSTENCROFT *Vice Chairman*, WANDA M. AUSTIN, BRENDAN P. BECHTEL, MICHAEL R. BONSIGNORE, ALEXANDRA GROSVENOR ELLER, WILLIAM R. HARVEY, GARY E. KNELL, JANE LUBCHENCO, MARC C. MOORE, GEORGE MUÑOZ, NANCY E. PFUND, PETER H. RAVEN, EDWARD P. ROSKI, JR., FREDERICK J. RYAN, JR., TED WAITT, ANTHONY A. WILLIAMS

RESEARCH AND EXPLORATION COMMITTEE

PETER H. RAVEN *Chairman*, PAUL A. BAKER, KAMALJIT S. BAWA, COLIN A. CHAPMAN, JANET FRANKLIN, CAROL P. HARDEN, KIRK JOHNSON, JONATHAN B. LOSOS, JOHN O'LOUGHLIN, STEVE PALUMBI, NAOMI E. PIERCE, JEREMY A. SABLOFF, MONICA L. SMITH, THOMAS B. SMITH, CHRISTOPHER P. THORNTON, WIRT H. WILLS

NATIONAL GEOGRAPHIC PARTNERS
 DECLAN MOORE *CEO*

SENIOR MANAGEMENT

SUSAN GOLDBERG *Editorial Director*, CLAUDIA MALLEY *Chief Marketing and Brand Officer*, MARCELA MARTIN *Chief Financial Officer*, COURTENEY MONROE *Global Networks CEO*, LAURA NICHOLS *Chief Communications Officer*, WARD PLATT *Chief Operating Officer*, JEFF SCHNEIDER *Legal and Business Affairs*, JONATHAN YOUNG *Chief Technology Officer*

BOARD OF DIRECTORS

GARY E. KNELL *Chairman*, JEAN A. CASE, RANDY FREER, KEVIN J. MARONI, JAMES MURDOCH, LACHLAN MURDOCH, PETER RICE, FREDERICK J. RYAN, JR.

INTERNATIONAL PUBLISHING

YULIA PETROSSIAN BOYLE *Senior Vice President*, ROSS GOLDBERG *Vice President of Strategic Development*, ARIEL DELACO-LOHR, KELLY HOOVER, DIANA JAKSIC, JENNIFER JONES, JENNIFER LIU, LEIGH MITNICK, ROSANNA STELLA

Histoire & Civilisations est édité par MALESHERBES PUBLICATIONS

S.A. au capital de 868 050 euros

ACTIONNAIRE PRINCIPAL : SEM

PRÉSIDENT-DIRECTEUR GÉNÉRAL : Michel Sfeir

ASSISTANTE : Odile Tessier

GROUPE LE MONDE

PRÉSIDENT DU DIRECTOIRE : Louis Dreyfus

MEMBRE DU DIRECTOIRE : Jérôme Fenoglio

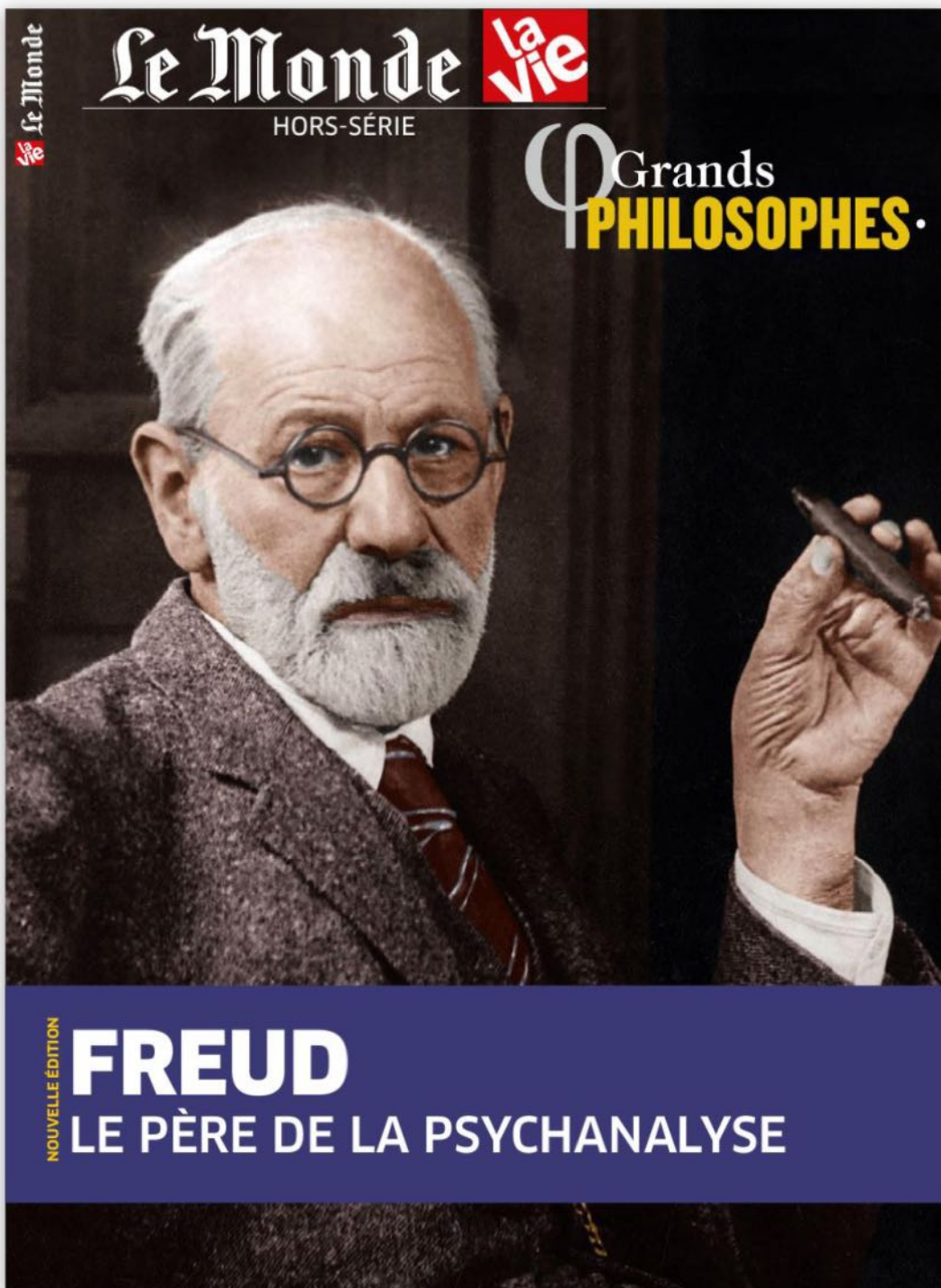
Photographie de couverture : Alexandre « Rondamini ». Copie romaine d'un original grec par Euphranor (IV^e siècle av. J.-C.). Glyptothèque, Munich. © DeAgostini/Getty Images.

Photographies :

Aci Online : 64-65 ; Age FotoStock : 12-13, 21, 24-25, 43hd, 68-69, 73, 81, 86g, 93, 106-107, 110, 131, 133, 136-137 ; Aisa : 98 ; Alamy/Aci Online : 134-135 ; Album : 8, 16, 16-17, 17,

30, 32, 55, 70, 71, 72, 95d, 100-101, 102 ; Album/akg-images : 4-5, 12, 20, 36-37, 45, 46-47, 50-51, 52, 54, 68, 77, 82-83, 84, 87, 89, 92, 100, 108, 109, 111, 114-115, 117, 118, 119, 122, 140, 145 ; Album/Oronoz : 26, 58-59, 88, 99 ; Bridgeman/Index : 15, 74, 112 ; Corbis : 6, 31, 38-39, 43b, 61, 113, 126, 127, 128, 132-133 ; Gtres/Hemis.fr : 14, 120, 123, 125 ; Kenneth Garrett/NGS : 27h ; Erich Lessing/Album : 22-23, 24, 25, 33, 40-41, 58, 59b, 59a, 76, 83, 95c,

96-97, 101, 103, 138, 139 ; Tom Lovell/NGS : 66-67 ; Simon Norfolk/NGS : 42 ; Prisma : 27b, 28, 44, 116, 121 ; Richard Schlecht/NGS : 35 ; James L. Stanfield/NGS : 11h, 48, 62, 63 ; The Art Archive : 6, 11b, 18, 29, 43hg, 49, 53, 84, 94, 106, 124, 128, 136 ; Werner Forman Archive/GTres : 66, 104, 104-105, 130
 Dessins : Errance : 88-89 ; MB Creativitat : 137
 Cartographie : Enric Gubern, Eosgis.



Avant lui, on pensait le sujet conscient de chacun de ses actes et de toutes ses pensées. En inventant la psychanalyse, en révélant les différentes instances de la psyché et le rôle de la sexualité dès la prime enfance dans la construction des névroses, Freud crée un séisme. Quatre-vingt-dix ans après sa mort, il reste sous le feu des critiques, mais la science n'a jamais fait marche arrière.

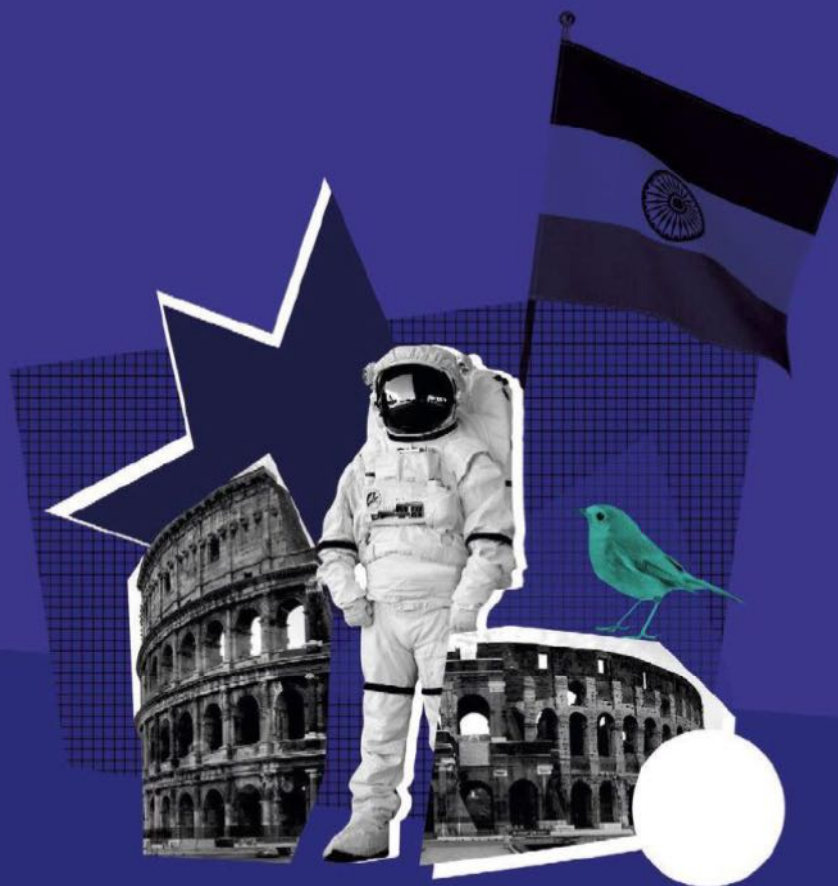
S'adressant aux non spécialistes, ce hors-série retrace la vie et l'œuvre de Freud. À travers un texte simple, il explique le cheminement de sa pensée toujours en débat et montre le génie de ses intuitions.

FREUD LE PÈRE DE LA PSYCHANALYSE

Un hors-série **Le Monde**  - 108 pages - 9,90 €
Chez votre marchand de journaux et sur laboutiquelavie.fr

Le Monde

MÉMORABLE



apprenez • comprenez • mémorisez

VOUS VOUS EN SOUVIENDREZ

TEST GRATUIT 7 JOURS SUR [LEMONDE.FR/MEMORABLE](https://lemonde.fr/memorabile)

Cultivez votre mémoire de façon ludique et personnalisée. Approfondissez vos connaissances en vous appuyant sur la richesse éditoriale du *Monde*.

La conquête spatiale, la chute du mur de Berlin, le droit de vote des femmes, les grandes découvertes scientifiques, les vies de Romain Gary, les débuts d'Internet... Avec Mémorable, offrez-vous dix minutes par jour de plaisir cérébral et la satisfaction de progresser sans avoir l'impression de travailler.

Mémorable, un nouveau service du *Monde*, disponible sur ordinateur, tablette et smartphone.